
E
2242
Digitized by Google

30 VI 64





Digitized by Google

MÉMOIRES

SUR

LA JEUNE ITALIE

ET SUR LES DERNIERS ÉVÉNEMENS

de Savoie.

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE,

[par Harro Paul Harring]

E
2244



PARIS,

LIBRAIRIE DE M. DÉRIVAUX, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 18.

1834.

Digitized by Google

AVIS.

Ces Mémoires ont été médités sur le sol de l'Helvétie. On ne pensait pas qu'ils seraient destinés à voir le jour dans un idiôme étranger.

L'auteur a eu le désagrément d'en confier la traduction à des mains *peu habiles*.

1o On n'a pu revoir la *première* feuille, déjà imprimée au nombre de mille exemplaires lorsqu'on voulut la *corriger*.

2o La *seconde* feuille a été réimprimée parce qu'elle contenait plus de *fautes* que la *première*.

3o Les *autres* feuilles ont été *corrigées* autant que *possible*.

Les moyens manquaient pour *recommencer* la traduction et l'impression.

Nos lecteurs daigneront excuser les inexactitudes en faveur de l'*Étranger proscrit* qui a tracé ces Mémoires.

La deuxième livraison sera *soignée*.

DIJON,
Imprimerie de Mme veuve Brugnot.

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN REBELLE.



Digitized by Google

Publier sa pensée, lorsqu'elle peut intéresser le bien commun, n'est pas seulement un *droit*, c'est un *devoir*.

Digitized by Google

AUX CITOYENS SAVOYARDS,

Défenseurs des Droits des Peuples :

BASIL RUBIN,	d'Annecy.
ALEXANDRE FOEX,	de Boege.
FRANÇOIS CLAVEL,	de Juvigny.
FRANÇOIS BURNIER,	de Regnier.
HYPPOLYTE FRARIN,	d'Ambilly-Gaillard.
ANDRÉ GARDY,	de Ville-la-Grande.
MARIE DE BAUDRY,	d'Arthaz.
JEAN DUPENLOUP,	de Saint-Cergues.
BERNARD DELPINO,	de Saint-Julien.
PIERRE / MARCELIN } BURNET frères,	de Saint-Julien.
FRANÇOIS PIAGET,	de Molettes.
PIERRE LAUFREY, dit BOUZIN,	d'Echelles.

En Exil.

Digitized by Google

CITOYENS SAVOYARDS !

Vive la République

CITOYENS,

J'eus l'honneur de me trouver avec vous dans les rangs de la légion européenne, prêt à verser mon sang pour votre liberté. — Nous portions des armes contre des ennemis armés, mais nous n'en avions point contre la trahison cachée. — Notre légion fut dissoute. — J'ai écrit dans ces pages l'histoire de notre insurrection et de notre sort en Savoie ; elles en contiennent tous les événemens, tels que je les ai connus en prenant part à votre œuvre.

Nobles Savoyards ! Vous êtes condamnés à mort ! A être pendus (jugement prononcé à Chambéry, le 22 mars de cette année) ! et à 50,000, ou à 10,000 ou 5,000 francs d'amende.

Digitized by Google

Cette sentence du despotisme prouve votre mérite et proclame que vous vous êtes sacrifiés par amour pour la liberté et pour votre patrie malheureuse et déshonorée.

Vos noms brillent au gibet, mais ils vivent dans le cœur de votre peuple digne de vous !

Honneur et gloire à vous, généreux Savoyards ! Nobles fils d'un peuple honteusement opprimé.

Pardonnez-moi si je mets vos noms à la tête de ce livre, en le déposant, comme un témoignage de la vérité et un document de notre temps, dans les archives de l'histoire.

Ce témoignage était superflu pour conserver votre souvenir dans le cœur de votre peuple et dans celui de la *giovine Italia ;* mais il exprime notre haine pour le despotisme et la tyrannie personnifiés dans le bourreau de votre peuple : dans Charles-Albert.

Plusieurs d'entre vous, me reconnaîtront dans cet ouvrage ; ils se souviendront peut-être de moi.

Quant à mon nom, je le cache en ce moment, Je me nommerai publiquement dès que le général *Ramorino* m'aura indiqué un lieu en Suisse où je pourrai le rencontrer (*).

Salut, à tous les Savoyards qui portèrent avec

(*) Voyez ma lettre au général Ramorino à la fin du Chap. X.

Digitized by Google

nous les armes pour la délivrance de la Savoie et de l'Italie, et surtout à toi, noble jeune homme, qui portais l'épée de ton aïeul! (*)

Salut, à tous les fils de votre patrie!

Les peuples de l'Europe se lèveront, et votre patrie aussi sera libre!

Vigilate, state in fide, viriliter agite et confortamini.

(EPIST. Pauli ad Corinth. I. CAP. XVI.)

L'esprit de la liberté et de l'humanité soit avec vous tous!

Pensez à moi, comme je pense à vous.

Votre frère en exil,

« L'ami des Peuples. »

*.... le 15 avril 1834.

(*) Voyez le chapitre XXIX.

Digitized by Google

Wer fuer des Volkes Freiheit fællt,
Und wuerd' er auch gehangen;
Der hat auf dieser Erdenwelt
Sein schœnstes Loos empfangen.

Celui qui a succombé pour la liberté des peuples fut-il même pendu, aura toujours eu sur la terre le plus beau sort en partage.

Traduit de l'allemand
d'Harro-Harring.

Digitized by Google

Egualienza,

Libertà, *Umanità.*



MÉMOIRES

D'UN REBELLE

SUR LA JEUNE ITALIE,

ET SUR LES DERNIERS ÉVÉNEMENS DE SAVOIE.

Digitized by Google

Qu'est-ce qu'un Rebelle ?

Un HOMME dont le cœur se révolte contre l'injustice et le mensonge, la prérogative de la naissance, et contre la faveur de par *la grâce de Dieu;*

Un HOMME dont le cœur brûle pour la justice et la vérité, pour la vertu et la liberté, qui est prêt à sacrifier pour l'humanité, son bien, son sang et sa vie ;

Un HOMME qui prend les armes pour défendre l'honneur de sa patrie, et qui préfère la mort à l'esclavage.

VOILA CE QUE C'EST QU'UN REBELLE !

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Position politique et personnelle de l'Auteur. — Les causes et les motifs pour lesquels il a écrit cet ouvrage — Explication du quasi-incognito que l'Auteur est obligé de garder.

Dans la politique actuelle et les événemens présent, il est nécessaire que l'auteur de quelque ouvrage que ce soit, indique clairement et avec précision, le nom qu'il porte ou la position qu'il occupe, pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir à son égard, et s'il doit lui accorder sa confiance, et jusqu'à quel point il la mérite.

Quant à ce qui me regarde comme auteur de ces Mémoires, je désirerais ardemment pouvoir indiquer à la tête de l'ouvrage quelques-uns de mes noms,

Digitized by Google

car j'en suis amplement pourvu ; mais des considérations particulières et personnelles ne me le permettent pas absolument. Pour parler franchement, je suis un proscrit en hostilité flagrante avec la police de ce petit état, qui me sert actuellement et accidentellement d'asile. Je suis quasi-prisonnier. Si j'avais un refuge assuré, comme celui que le commandant militaire de la république de Genève avait offert, *au nom du gouvernement*, au général *Ramorino* après son retour heureux, mais un peu précipité de la Savoie ; — alors je ne craindrais vraiment pas d'apposer une demi douzaine de mes noms à la tête de ces mémoires. Mais, je le répète, je ne suis pas du tout bien noté près des gouvernemens légitimes alliés de *Charles-Albert*. Défaveur dont ne peut se plaindre le héros de Wawre et d'Iganie, le célèbre général Ramorino.

Loin d'avoir jamais eu un asile qui me fût accordé au nom *du gouvernement*, il m'est arrivé souvent qu'une retraite me fut refusée au nom *du gouvernement*..... Une fois même, j'ai dû être jeté en Sibérie au nom *d'un gouvernement* célèbre *par sa quasi-légitimité*.

C'était, on peut le dire, toute une machination de l'enfer.

Maintenant que j'ai indiqué pourquoi je ne peux attacher mon nom (je veux dire le plus connu) à ces mémoires, il me reste à exposer sans ostentation en quoi je peux avoir le droit de prononcer publiquement, sur les événemens qui eurent lieu à la frontière de la Savoie.

Je suis auteur, telle est ma profession (plusieurs ouvrages et brochures relatives aux affaires politiques sont signés de mon nom), je suis un *rebelle*, un *insurrectionnel*, et je le fus dès ma jeunesse, dès que j'acquis la certitude que la liberté basée sur la justice ne peut être

Digitized by Google

consolidée que par les révolutions, et que les révolutions seules peuvent briser ces traités avilissans par lesquels la diplomatie enchaîne tous les peuples de l'Europe.

Comme rebelle, comme défenseur de la justice, de l'honneur et de la liberté, j'ai consacré ma plume à la cause des *Grecs*, des *Polonais* et des *Allemands*, et je supporte aujourd'hui toutes les persécutions que mon dévouement personnel m'a attirées, avec la joyeuse conviction d'avoir combattu pour l'affranchissement des peuples. Comme révolutionnaire, comme ami des peuples, je pris également part à la cause de l'*Italie*, qui devait triompher, et qui devait se réaliser par l'expédition de Chambéry; fidèle à moi-même, à mes principes, j'ai rempli mon devoir comme historien et comme acteur dans la cause, dès que je fus à même de connaître le plan d'*affranchissement de l'Italie et de la Savoie*. Il m'en reste un à remplir encore..... Celui de déposer dans les archives de l'histoire, les pièces justificatives de ces événemens.

J'écris ces mémoires sur les dernières affaires de la Savoie, non pour le plaisir de faire de l'histoire, mais parce que ma conscience m'a dit que je ne pouvais me dispenser d'en parler; car, en me taisant sur ces événemens, on pourrait me soupçonner d'en avoir évité le récit parce que je regardais la cause de l'Italie et de la Savoie comme moins dignes que celles auxquelles jadis j'ai consacré tous mes efforts; on pourrait m'accuser de ne pas oser prendre la plume pour la défense d'une cause pour laquelle je pris les armes avec une conviction ardente d'orgueil. Je suis *Républicain* dans l'étendue la plus sacrée de ce mot, parce que je suis homme, et comme homme, je ne peux pas garder le silence sur les affaires de l'Italie et de la Savoie, parce que je saisis les

Digitized by Google

armes avec mes compagnons pour le bonheur et la consolidation des *pays libres* de l'Europe, et parce que je fus désarmé avec mes co-expéditionnaires d'une manière dont (autant que je sache) on peut à peine trouver d'exemple dans l'histoire.

La cause de l'Italie et de la Savoie était, et est encore celle de l'humanité, elle est un effort malheureusement avorté vers la liberté et l'indépendance des peuples plians sous le joug du despotisme. — Comme homme j'étais prêt à *mourir* pour cette cause; et, si ce sort sublime ne me fut pas accordé, je voulais au moins pour l'avenir, comme par le passé, *vivre* pour elle et *vivre* selon moi; c'estla tendance et l'effort pour arriver à un but plus élevé: au bonheur de l'humanité. Je regarde la *parole* comme moyen pour atteindre ce but, jusqu'à ce que les destinées amènent l'occasion de ressaisir les armes.

J'étais non seulement témoin et acteur dans ces événemens, mais aussi je les vis pour ainsi dire, naître et se développer avant qu'ils fussent réalisés; je prévis dès le commencement toutes les chances périlleuses auxquelles nous nous exposions, j'exprimai toujours franchement et sans détours aux membres du comité *de la jeune Italie*, mes défiances, et mes appréhensions relativement à certaines personnes. La suite a démontré combien mes craintes étaient fondées, puisque tout ce que je prévis s'est réalisé.

J'ai enfin écrit ces mémoires non seulement pour les causes que j'ai mentionnées, mais encore par un sentiment de fierté et *en dépit* de nos ennemis; des ennemis du droit et de la justice.

Que les despotes et les lâches satellites dont ils s'entourent, se félicitent maintenant d'avoir vu l'esprit révolu-

Digitized by Google

tionnaire étouffé subitement en Europe, parce qu'une poignée de braves, combattant pour leur affranchissement, ont échoué sur la frontière de la Savoie; les despotes et leurs dignes suppôts sont grandement dans l'erreur; qu'ils cherchent encore pour le moment à se soutenir au moyen de sbires et de gendarmes, mais qu'ils sachent, que la cause des peuples repose sur une puissance bien autrement solide que l'espionnage et la police. L'acharnement et l'inquiétude avec lesquels nos ennemis emploient et recherchent tous les moyens pour détruire les combattans de la liberté, est une preuve trop évidente qu'ils ont eux-mêmes aperçu les dangers dont ils sont entourés et le précipice qui les menace. — La cause des peuples repose sur les piliers inébranlables de la *raison* et de la *nature*, de la *vérité* et du *droit;* et celui qui a une fois entrevu la destinée du genre humain, la route qu'il doit irrésistiblement se frayer et parcourir, celui-là, dis-je, quoique languissant dans les cachots ou dans l'exil, ne pourra pas s'empêcher de sourire de pitié à la vue de ce mouvement convulsif, de cette épilepsie du *despotisme* et du misérable argot des *mensonges diplomatiques*. Celui qui a plus d'une fois combattu pour la cause de l'humanité, ne faiblira pas dans sa conviction intime, parce que les ennemis du genre humain auraient réussi à empêcher un combat ouvert pour la liberté et le droit des nations, comprenant le but de l'existence et les lois de l'avenir; il ne prendra que plus de force et de courage après ces échecs passagers, et il éprouvera d'autant plus de haine pour la cause de ses ennemis, que l'amour pour l'humanité deviendra dans lui plus profond et plus puissant.

C'est aussi dans cette haine profonde du principe en-

Digitized by Google

nemi qui cherche sous mille formes à nous enchaîner ou à paralyser nos efforts; c'est dans l'amour de l'humanité que dès ma jeunesse j'ai puisé ma conviction et l'énergie qu'elle me donne contre nos ennemis; inébranlable dans ma haine des tyrans, dans mon amour pour l'humanité, comme dans ma foi au triomphe prochain de la sainte cause des peuples, je combats pour cette grande famille dont je suis fier d'être membre.

Quant à ce qui regarde mon incognito, il sera bien facile de l'expliquer. Ayant fait connaître avec exactitude ma conduite dans la cause de l'Italie et de la Savoie, je crois qu'on reconnaîtra suffisamment ma personne dans les différens événemens que ce récit contiendra.

Qu'il me soit encore permis de faire remarquer que, dès la catastrophe de la Savoie, quelques simples documens exceptés, je ne pus avoir avec moi aucune des lettres, aucun des papiers importans qui pouvaient me servir dans cet ouvrage.

Les communications avec mes compagnons sont devenues aussi pour moi très-difficiles, je dirai presque impossibles, à tel point que je n'ai pu, jusqu'à présent, obtenir plusieurs documens que j'aurais bien voulu joindre ici comme complément d'authenticité. Des souffrances morales, suite inévitable de cette catastrophe, réagirent violemment sur mon état physique et détruisirent momentanément ma mémoire.

Un mois après notre retraite de la Savoie, je me sentis à peine la force de commencer cet ouvrage, tant mes facultés morales en avaient souffert.

Mes souvenirs recueillis rétablirent alors une à une toutes les circonstances d'un passé funeste. Ce regard, jeté en arrière, ne doit rencontrer qu'un tableau attristant; mais

Digitized by Google

je le fixerai encore avec un certain plaisir, en songeant que je remplis un devoir.

I.

Les Polonais en Suisse. — Position de l'Auteur comme émigré. — Première communication avec les Italiens. — Considérations sur des associations secrètes. — L'Auteur est obligé de quitter le canton *. —

Mes camarades les Polonais, en Suisse, s'organisèrent militairement dès notre arrivée, au printemps de 1833, pour entretenir plus d'ordre et de régularité. On conçoit aisément qu'un très-petit nombre d'entre-eux seulement étaient armés, et qu'ils n'avaient conservé un sabre et une paire de pistolets que comme un souvenir d'un temps plus heureux.

Un conseil administratif, veillant aux affaires, espèce d'état-major, composé de 8 — 10 membres et d'un secrétaire, voilà tout le gouvernement de la république ambulante.

Le corps de 480 hommes était partagé en huit compagnies. Le premier jour du mois, chaque compagnie envoyait un commissaire élu par elle au conseil, pour faire les rapports et demander compte, et pour recevoir en même temps une certaine somme que la caisse commune, si elle n'était pas épuisée, comptait à chaque compagnie.

Je me trouvais placé comme soldat (1) réfugié, ou

(1) Le mot soldat est un mot infâme par son étymologie *solde*, qui indique un paiement et une créature vendue. Ce mot devant être rayé à jamais de notre Dictionnaire, ou au moins employé avec beaucoup de circonspection.
(Note de l'Auteur.)

Digitized by Google

comme troupier-citoyen, dans la cinquième compagnie de la république polonaise.

Je me trouvais autant par le sort, que par ma position politique, rapproché et lié intimement avec les membres de ce qu'on nommait état-major, et je reçus de chacun d'eux des marques d'estime et d'amitié.

Au mois de mai (1833), je partis de P. — pour B. — avec Charles St. — en qualité de délégué de notre émigration, pour rendre nos hommages au peuple suisse, qui s'y assemble pour la célébration d'une fête. Peu de temps après, il fut résolu, de la part du gouvernement bernois, que notre conseil administratif, et une grande partie de notre émigration y seraient envoyés. Je restai à B. — comme quartier-maître, retenu par l'hospitalité des habitans compâtissant à notre destinée, et qui m'offrirent un asile, ainsi qu'à tous les membres de l'état-major, sans vouloir accepter de dédommagement de la part du gouvernement.

Pendant que je m'occupais ainsi à B. — une note de la part du gouvernement bernois me fut communiquée, dans laquelle on ordonnait « à notre comité (état-major) de ne « pas adopter de qualités militaires et de ne pas signer, « à l'avenir, les protestations *comme organe de l'émi-* « *gration dans les journaux,* et de ne pas adopter non « plus une organisation militaire, etc., etc. »

Mais l'ordre et la moralité reconnus de notre émigration étant plus conformes à cette organisation, aucun changement notoire n'eut lieu, si ce n'est que l'état-major prit le nom de *Conseil administratif,* et comme tel, qu'il entra en communications tant directes qu'indirectes avec le gouvernement, relativement aux finances des réfugiés.

Déjà à la fin du mois de juin, nous eûmes une première

Digitized by Google

conférence avec les Italiens, sur l'esprit et la disposition révolutionnaire de l'intérieur de l'Italie. Quand un soulèvement éclate, quand une guerre se déclare ouvertement, les conspirations qui devancèrent ces événemens sont dévoilées par le fait seul; c'est ainsi qu'on a commencé à parler d'une espèce de conspiration, liaison morale entre les réfugiés polonais, allemands et Italiens, à propos des événemens qui étaient survenus aux frontières de la Savoie. Ma narration ne contiendra que ce qui est indispensable pour la défense, la *justification et l'honneur* de mes compagnons de malheur, et aura pour but de réfuter le reproche qu'on veut faire peser sur nous, comme si nous nous étions légèrement engagés dans une entreprise que nous n'aurions dû tenter en hommes d'expérience, qu'après de saines et mûres réflexions. Cette justification de mes camarades est pour moi un devoir tout particulier.

En supposant même que le comité de la *jeune Italie* fît paraître quelque document historique sur notre expédition, nos frères les Italiens ne pourraient jamais, par leur position, exposer leur défense comme peut le faire un réfugié d'une autre nation; telle vérité que j'énoncerai avec justice, la modestie des Italiens les empêchera de l'exprimer.

A la fin du mois de juin, je fis un voyage avec mon ami Charles St., de B. — à N. — (dans le canton *), où je me brouillai, pour un instant, avec l'un des initiés, après une discussion violente que j'eus avec lui, car ma vivacité, quand il s'agit de la cause des peuples, ne connaît pas de borne, quoique, dans d'autres circonstances, je ne sois pas dénué du calme et du sang-froid quand il est questiond'agir. Notrediscussion roulait sur un certain co-

Digitized by Google

mité, qui, à ce que disait l'initié, conspirait déjà depuis quarante ans, et dont l'existence, ajoutai-je, moi, ne s'est encore manifestée par aucun fait, ayant pour but l'honneur et l'affranchissement des peuples. Je fis ressortir le point de vue comique et ridicule d'un tel comité, en déclarant que j'aurais honte de me soumettre et d'appartenir à une telle dictature, de laisser enchaîner ma liberté individuelle par une influence quelconque, quand la majeure partie de la société agissante a reconnu que l'heure est venue de déployer l'étendard du soulèvement, et de commencer l'action. Je déclarai aussi qu'un comité (dont l'existence est, par les moyens innombrables d'espionnage dont disposent nos ennemis, aussi bien connu à eux qu'à nous-mêmes), ne peut que nous rendre ridicules aux yeux de nos ennemis, et, par conséquent, ne peut que nuire à la cause des peuples; qu'un comité ne devrait jamais oser prononcer impérativement dans les affaires d'une nation étrangère, qu'au contraire les patriotes, dans l'*intérieur d'un pays opprimé*, savent toujours mieux choisir les moyens et l'opportunité pour l'affranchissement de leur nation, puisqu'il est à supposer, avec justice, qu'ils sont le plus au courant des affaires et de la situation dans lesquelles elle se trouve.

Je fis encore la remarque que plus d'un peuple continue de gémir sous le joug du despotisme, ou succombe dans un mouvement insurrectionnel, non pour autre chose que pour n'avoir pas saisi l'*occasion la plus favorable* pour se soulever, et que, par conséquent, il est de la culpabilité de vouloir, dans un pays voisin, empêcher le soulèvement que ce peuple a jugé bon de faire pour la conquête de ses droits, ou quand le temps favorable est passé de vouloir l'encourager subitement à éclater. Je fus

Digitized by Google

de là conduit encore à l'observation, que nous n'avions nullement la garantie que ce comité si mystérieux, qui s'arroge la dictature sur toute l'Europe, n'employât pas, sans le savoir, des agens soldés par la diplomatie de la Sainte-Alliance, ou de la police liguée de l'Europe? Je me plaignis avec véhémence et amertume des nominations faites d'en haut, et par intrigue, de personnes auxquelles on confie la direction et les secrets de la société, et j'insistai pour l'élection des dirigeans ou des chefs, à commencer par le bas, ce qui est la première condition dans chaque société secrète dans quelque pays ou dans quelque nation que ce soit.

Le lendemain, quand nous nous fûmes reconciliés, après notre violente discussion, je remis à l'initié un plan écrit, selon lequel le système mentionné d'élection peut être introduit dans une conspiration de plusieurs milliers de membres, sans que plus de onze conjurés aient jamais besoin de se connaître. La suite et le résultat n'ont malheureusement que trop démontré et constaté combien étaient fondées mes observations sur les anciennes formes existantes.

Charles St. — fit un voyage en G. — avec un collègue Léon Prz. — que nous rencontrâmes en N. — Quant à moi, je restai encore pendant quelques jours chagrin et soucieux de l'état defavorable de nos affaires; j'attendis le retour de mes deux amis, et puis je revins à L.

Le lendemain matin de mon arrivée à L. — je reçus la visite de l'Italien G. — qui, pendant notre absence, s'était rendu à B. — Il avait pour nous un billet écrit en polonais, de la part du colonel A. — qui nous disait que le porteur lui semblait un brave homme, mais qu'il ne le connaissait pas davantage. — Je saisis encore cette oc-

Digitized by Google

casion pour observer avec combien de prudence et de précaution nous procédions, et que la trahison, qui eut lieu plus tard, n'est sans doute pas une conséquence du manque de précaution de notre part. — L'Italien G. — était, du reste, un homme très-honorable ; c'est ce que nous eûmes l'occasion d'apprendre plus tard, à mesure que les affaires s'avancèrent. — Je résolus de rester provisoirement à L. — pour être près des Italiens qui arrivaient peu à peu à G. — et y cherchaient un asile. Quatorze jours s'étaient ainsi écoulés quand l'ordre du gouvernement vint m'intimer de quitter le canton *. — Je retournai alors à B. — pour rejoindre l'état-major (1).

(1) Pour éviter les malentendus, je donne les éclaircissemens suivans :

Je ne suis pas Polonais de naissance ; ma participation à la cause des Polonais, après avoir préalablement séjourné dans leur pays, m'a amené en Suisse avec l'émigration polonaise. Je dois rendre grâce aux Polonais de l'affection que j'ai trouvée au milieu d'eux : ils ne fesaient que suivre l'impulsion de leur généreux caractère national. J'ai passé dans plusieurs pays pour un Polonais, me trouvant, pour des motifs et des relations particulières, attaché toujours à leur société; mais je souffrais de partager la gloire d'une nationalité qui ne m'appartient pas. Le Polonais est fier de la sienne et il a raison. La noble fierté vient de la conscience de sa dignité, et cette noble fierté je la sens aussi. Je suis fier d'avoir pu rendre des services à la nation polonaise et de travailler encore pour sa cause. Mais aussi suis-je trop fier pour vouloir m'attribuer une gloire qui ne m'appartient pas, me parer d'un beau plumage qui n'est pas le mien.

J'ai pris naissance au milieu d'une nation germanique *du Nord*, dont l'esprit de liberté et la vaillance sont burinés dans l'histoire. Ennemi de toute aristocratie, je le suis par conséquent aussi de l'aristocratie des *Peuples*. Il serait ridicule de vouloir me prévaloir de la gloire de mes ancêtres; mais je suis toujours animé de l'esprit de liberté et de l'énergie qui caractérisent ma nation, et ma conviction intime me dit que tous les actes de ma vie, depuis ma jeunesse, n'ont pas déviés de cette dignité. Voilà de quoi je suis fier.

Digitized by Google

II.

Le Chat sauvage, un refugié Allemand et révolutionnaire. — Différentes observations sur les liaisons secrètes. — La diplomatie envisagée comme liaison ou société secrète.

Je fis en juillet un voyage pour B. — avec Constant Z. — qui était délégué pour y être en correspondance avec le comité polonais, formé par des Suisses. — Je rencontrai chez lui, un bon matin, à ma grande et joyeuse surprise, mon vieil ami l'Allemand Hermann de R. — qui se décida à l'instant à m'accompagner à pied jusqu'à B.—

Ce jeune homme est un des révolutionnaires les plus intéressans et les plus aimables que j'aie jamais connus. Ce qui frappe le plus en lui, c'est la raison, il ne possède presque pas du tout cette âme tendre et passionnée qui est le trait le plus saillant du caractère allemand. Il est devenu révolutionnaire après une étude profonde du *droit*, nullement, comme beaucoup d'autres le sont devenus, par exaltation de l'imagination et par enthousiasme pour la liberté. Il est rebelle par sa force morale, à la suite de mûres réflexions.

Le calme et le sang-froid, qui ne le quittent dans aucun danger, le rendent capable et propre aux plus grandes entreprises. Son courage, dont il a donné des preuves, est héroïque, et peut à peine trouver des termes de comparaison dans les temps anciens et modernes. Il possède une profonde instruction jointe à des mœurs pures, fruit d'une excellente éducation. *Révolution* fait sa vie, *activité* son plaisir; il ne parle de nos ennemis qu'avec un sourire ironique et avec un regard

Digitized by Google

enflammé, des yeux (1) étincelans d'ardeur et de feu; il conserve l'espoir et une certaine conviction mathématique, que nous sortirons victorieux et avec éclat du combat inévitable que nous livrerons pour notre cause.

Il ne manque que des occasions favorables aux peuples languissant sous l'oppression, et le nom de Hermann se burinera dans les annales de notre siècle, sans s'en douter, sans même le vouloir, car c'est à sa gloire personnelle qu'il pense le moins. --- Il est âgé de 26 ans à peu près.

Nous fîmes le voyage ensemble pour B. --- et notre conversation se porta, comme on peut bien le deviner, sur notre pensée principale --- *La révolution.* Je lui représentai qu'une réunion des Polonais, des Italiens et des Allemands, qui se trouvent dans la Suisse comme réfugiés, était indispensable, ne fût-ce que pour adoucir notre triste destinée par des rapports de cordialité et d'amitié. Je lui reprochai que les réfugiés allemands vivaient en grand nombre à Z. --- sans s'organiser et être prêts si des événemens insurrectionnels éclataient dans un pays voisin.

Le vaillant *chat* ne voulait absolument pas d'associations secrètes, trait caractéristique et national de l'Allemand, de vouloir atteindre tout but par la route franche et ouverte de la publicité! --- Comme si l'ennemi ne dirigeait pas aussi clandestinement ses mesures contre nous. Je lui représentai qu'aucune révolution n'avait encore éclaté sans des conspirations secrètes préalables, qu'aucune même n'était possible sans conspiration. --- Le *matou* était contre les formes insipides d'une liaison secrète qui

(1) Les Etudians l'ont surnommé par plaisanterie, le Chat, nom sous lequel il est connu. Ce nom lui convient beaucoup : il faut seulement se représenter un beau chat sauvage et irascible. *(Note de l'Auteur.)*

Digitized by Google

lui répugnait. Je fus obligé de céder; mais non sans lui faire en même temps l'observation que l'esprit, pour agir, ne peut jamais se dispenser d'une forme; qu'il s'agit ici de réunir l'esprit révolutionnaire des individus, et qu'une telle réunion n'est possible qu'au moyen d'une certaine forme.

Le *matou* était contre le choix stupide de ces hommes qu'on appelle des émissaires de certaines conspirations, par la raison non-seulement que nos ennemis, au moyen de leur espionnage, peuvent aussi bien connaître nos projets que nous-mêmes, mais encore qu'on emploie souvent de tels individus qui, au lieu d'attirer et d'encourager à la participation, en éloignent les personnes sensées. — J'étais obligé d'abandonner encore ce terrain, me rappelant en silence la vive discussion, dans le même esprit, que j'eus à N. — avec l'initié dont j'ai parlé.---Je le priai de faire un choix des meilleurs Allemands, pour être prêt en tous cas avec ses hommes, si quelque événement l'appelait. --- De telles dispositions préparatoires lui semblaient absolument inutiles, et il me parlait à chaque instant du côté ridicule d'un certain comité-dictateur, à quoi je tâchai de répondre en lui faisant comprendre qu'un tel comité ne nous regardait absolument pas, qu'il n'en existait même que dans l'imagination des diplomates et de la police, et nullement dans la réalité. --- Voyant qu'il ne voulait pas me comprendre, je m'animai, selon le caractère particulier qu'on me connaît, et dans ma véhémence, quoique tempérée par l'amitié, je m'écriai qu'il était un révolutionnaire *monopoliseur*, qui croit pouvoir tout seul accomplir, et qui ne veut s'associer aux autres que par égoïsme. Il ne me bouda pas pour cette exclamation un peu violente. J'insistai au-

Digitized by Google

près de lui pour qu'il voulût bien m'écrire, ou venir sous peu m'informer personnellement de l'état de ses hommes, comme il les appelait. Comme résultat de notre conversation, je tâchai de lui faire comprendre que la réunion des forces individuelles était indispensable dans la cause des peuples; qu'ayant à combattre un ennemi bien organisé et discipliné, il fallait au moins lui opposer une force égale, et qu'il n'y avait d'*associations plus secrètes* que celles de la *diplomatie*.

La conspiration des rois contre les droits des peuples est un fait si évident, qu'il n'y a rien de plus naturel pour les amis des peuples que de former entre-eux une contre-association pour paralyser les efforts de la première.

La principale vertu d'un diplomate est, comme on sait, *le silence*, fût-il même dénué de toute instruction, et ne sût-il qu'écrire une lettre en français, remplir une loge à l'Opéra, et entretenir une cantatrice ou une danseuse, s'il sait *se taire*, alors il est diplomate accompli.

C'est justement parce que les diplomates savent par expérience apprécier tout ce que vaut le *secret* et la *combinaison* pour l'accomplissement d'un certain but, qu'ils poursuivent et redoutent avec la plus grande anxiété toute association secrète, et qu'ils ne persécutent avec autant d'acharnement, et ne répriment aussi sévèrement aucun crime, que celui d'un patriote soupçonné d'appartenir à une association secrète, dont la police, ou la diplomatie, n'a pas encore pénétré les ramifications au moyen de l'espionnage.

Il me semble que l'exemple de nos ennemis devrait instruire les amis des peuples, et les éclairer sur les moyens

Digitized by Google

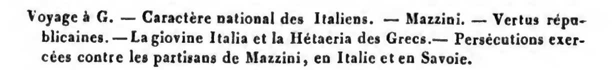
et les dispositions qui sont indispensables avant d'arriver à un combat déclaré en plein jour.

L'association secrète la plus solide et la plus redoutable à nos ennemis, l'association la plus durable et la plus forte, devant laquelle celle de la diplomatie n'est qu'une faible dérision, est certainement *l'esprit de notre siècle,* qui travaille en silence par sa propre impulsion, qui agit, qui s'avance, qui devient chaque jour plus fort et plus étendu, qui brave l'espionnage et s'inquiéte peu des gendarmes et des satellites. — Le devoir des peuples consiste donc dans la formation de cette grande et forte alliance, en choisissant les formes les plus simples pour communiquer et correspondre entr'eux en rivalisant de précaution et de *silence* avec les diplomates; alors tous les fonds secrets des princes et des gouvernans (pris sur la sueur des peuples malheureux) n'auront pas la puissance d'empêcher la guerre ouverte d'éclater contre eux, et d'étouffer la victoire destinée d'avance à la cause la plus noble et la plus légitime.

Le *matou* passa une journée chez moi et mes camarades à B., — puis il se mit en route, comme d'habitude, à pied, pour faire sa tournée en Suisse.



III.



Voyage à G. — Caractère national des Italiens. — Mazzini. — Vertus républicaines. — La giovine Italia et la Hétaeria des Grecs.— Persécutions exercées contre les partisans de Mazzini, en Italie et en Savoie.

Je fus envoyé avec le colonel A. — à G. — par une considération particulière. C'est qu'ayant été, en Italie

Digitized by Google

dans ma jeunesse, j'ai appris la langue italienne, du moins autant qu'il est nécessaire pour entretenir facilement une discussion, avantage qui me rendait propre pour nos relations avec les réfugiés de cette nation, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup d'entr'eux qui ne sachent parler français. Durant mon séjour en Italie, j'eus l'occasion d'étudier le caractère national des Italiens, et j'avoue avec plaisir que je l'aime et que je l'estime beaucoup.

L'Italien bien élevé m'apparut toujours profond et sérieux, et dans ses relations avec les étrangers, circonspect et prudent. — Qualités, du reste, fondées sur une juste méfiance, qui s'empare peu à peu du cœur d'un peuple opprimé. — Mais l'Italien bien élevé se distingue d'entre toutes les autres nations par un tact exquis dans ses relations sociales (tact, qui ne dégénère jamais en un cérémonial fade et fatigant, comme chez d'autres nations); il se distingue également par un naturel et une modestie sans prétentions, par une générosité de cœur, qui ne peuvent être bien connus et appréciés que par l'expérience. — Celui qui, dans son malheur, a su gagner l'estime d'un Italien généreux, est toujours en possession d'un précieux trésor. — Mais aussi l'Italien, si passionné et si tendre dans son amour, est-il inexorable dans sa haine! — L'amour et l'amitié d'un Italien ne reculent devant aucun sacrifice; mais quand il est une fois irrité par de justes raisons, quand sa colère s'enflamme par une trahison patente de celui dans lequel il avait mis sa confiance, alors il ne recule devant aucun sacrifice, même, s'il le faut, celui de sa vie, pour assouvir sa vengeance.

L'Italien ne connaît pas de juste milieu, ni dans son amour, ni dans sa haine; tous les mouvemens, toutes les

Digitized by Google

sensations qu'il éprouve jaillissent d'une source éminemment profonde de sensibilité. Son ame puissante recueille en un instant toutes les impressions fortes qui l'assaillent avec impétuosité dans l'amour ou dans la haine, et s'élance à une hauteur de passion, au-dessous de laquelle toutes les circonstances et le cours de la vie ordinaire disparaissent dans un lointain ténébreux; il ne veut plus y descendre, il les méprise et il s'en affranchit par une décision rapide, par une action déterminée. — Toutes les impulsions, tous les stimulans à l'activité, sont dans l'Italien, tant pour le bien que pour le mal, forts et grandioses. En un mot, le caractère de l'Italien est *grand, sublime*.

Nous rencontrâmes Mazzini à G. — Parmi tant de personnages et de caractères que j'eus l'occasion de connaître dans les mouvemens révolutionnaires de différentes nations, celui de Mazzini m'a frappé le plus fortement, comme réunissant les plus hautes vertus de l'homme, à la grandeur, à la générosité de son caractère national. Mazzini a vingt-sept ans; il est né à Gênes, où son père, l'un des citoyens notables de la ville, professe la médecine. Il possède une fortune considérable qu'il consacre en grande partie à ses projets et à ses espérances. Il est fiancé; sa future est en Italie. Cet homme doit, aux yeux de nos ennemis, être regardé et jugé comme un fou; car quel autre motif pourrait l'empêcher de jouir de la vie et de ses plaisirs; placé comme il l'est par la fortune dans une situation si avantageuse, pourquoi renoncerait-il à la douceur de la vie qui lui sourit si agréablement? Pourquoi préférerait-il l'obscurité du cachot aux jouissances de la maison paternelle? Pourquoi se plairait-il dans l'exil triste et solitaire qu'il change en-

Digitized by Google

core en une véritable prison, par le travail infatigable de son esprit, au point qu'il est presque décharné par ses travaux et par ses veilles. Il est fou en effet, car il entretient et nourrit dans son ame une idée *fixe*, le malheureux! il est poursuivi sans relâche par cette idée, et cette idée *fixe*, c'est l'honneur et l'affranchissement de sa nation. En un mot, cette idée qui s'est emparée de lui, qui travaille tout son être, qui lui fait braver les cachots, supporter l'exil, qui le tourmente et l'agite si puissamment, c'est l'amour *de la patrie*; et pour le crime d'avoir embrassé si chaleureusement cette idée, il est *condamné à mort*.

Mazzini, comme auteur de notre époque, est pour l'Italie ce qu'étaient Voltaire et Rousseau pour la France, avec cette différence qu'il possède comme auteur, plus d'ame que Voltaire, et plus de *force* et d'énergie que Rousseau. Mazzini est *idealiste*, et unit à l'enthousiasme et aux transports d'un idéaliste, la raison froide de l'homme positif et matériel. La noblesse de son ame se montre partout. Cet homme, jugeant ses égaux par lui-même, est surtout probe et généreux, pouvant à peine s'imaginer qu'il existe des scélérats. Mazzini, bon et confiant, échoua dans notre entreprise par la générosité de son ame. Toutes ces vertus de Mazzini risquaient de devenir *faiblesse* pendant le cours de l'*action*. Si Mazzini eût été capable de *méfiance* envers certains hommes, quand il en était encore temps; s'il avait, avec un peu moins de *modestie* ou d'*abnégation* de soi-même, montré assez à temps *la force et l'énergie* nécessaires pour un coup décisif; en un mot, s'il avait, en temps opportun, montré un peu plus d'*égoïsme*, notre cause aurait été sauvée. — Mais toute notre association, et plus tard notre

Digitized by Google

corps entier (jusqu'au chef qui nous fut imposé et à sa suite), était, chose digne d'admiration! un modèle d'abnégation et de dévoûment; — exposés ainsi à l'égoïsme et à la trahison astucieuse, nous devions très-naturellement *succomber*.

Je viens d'anticiper sur ma narration, entraîné que j'étais en traçant le caractère de Mazzini, qui fut le noyau de toute notre entreprise, et dont l'esprit élevé inspirait tout le corps de notre association. — Je me permettrai ici une observation. — Les hommes qui doutent de la possibilité d'établir la liberté européenne, nous adressent souvent l'adage déjà et vieux rebattu: « Je m'accomoderais bien de la république, mais nous ne sommes pas encore assez avancés! Où avons-nous des républicains? Il faut auparavant former des républicains! » Nous comprenons très-bien ce que ces braves gens veulent dire, ils doutent de la vertu, ils doutent du caractère de l'homme, et ils pensent qu'il arrivera un temps où ces républicains malencontreux sortiront de la terre, en toute perfection. Puisse l'exemple de notre corps persuader ces sceptiques!

Notre expédition italienne, si malheureusement avortée, a prouvé suffisamment que les vertus et les qualités républicaines sont de toutes les nations, mais que semblables à une fleur, elles sont devenues çà et là un fruit arrivé à une maturité parfaite, qui déjà même a donné des semences. — Ces semences reproduiront des fleurs et des fruits.

Arrêtons-nous un peu au portrait de Mazzini.

L'extérieur de Mazzini a quelque chose d'extrêmement frappant. Il est de taille moyenne, d'une constitution très-délicate. Sur son visage sans teint, presque d'une pâleur

Digitized by Google

mortelle, on peut lire les nobles passions qui l'animent. Son front est fortement saillant; son œil grand et noir reflétant toute son ame, exprime la grandeur et la vivacité de son esprit; quand il parle de Dieu, d'honneur national, de liberté et de patrie, alors un sourire inexprimable, vient errer sur ses lèvres et anime toute sa physionomie.

La nature voulut inspirer à l'homme l'enthousiasme et l'amour des idées d'avenir, de liberté, de réunion future de tous les pays en une famille libre, — et elle créa Mazzini.

La santé de Mazzini semble très-altérée; cela n'est que très-naturel : un Hercule en proie à de telles souffrances morales courrait risque de succomber. Cependant une force morale extraordinaire le soutient, et il semble ne pas s'apercevoir de l'altération de sa poitrine, quand il parle de la cause des peuples avec un feu et une ardeur qui lui appartiennent particulièrement.

Sa vie est très-simple et frugale; il travaille presque chaque nuit jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

Pendant quelques journées que nous passâmes à G.,— nous reçûmes des nouvelles de l'Italie qui nous apprirent suffisamment l'état des choses. — Il me semble que, ni le prince de Metternich, ni aucun ministre du *statu quo* français, ne doutent de l'ardeur du peuple italien qui, depuis Naples jusqu'aux Alpes, est prêt à se soulever et n'attend que l'occasion favorable pour manifester sa puissance? —Grâce à la Sainte-Alliance, et particulièrement à leur digne représentant, le prince de Metternich, qui travaille de concert avec le génie de Mazzini, et exerce une heureuse influence sur le peuple italien, en donnant le commentaire le plus éloquent et le plus énergique aux

Digitized by Google

écrits de Mazzini, par les chaînes et les menottes dont il charge les patriotes. Les efforts de Metternich et de Mazzini ne resteront pas sans résultat, et à la fin il y aura une question difficile à résoudre : qui d'entre eux deux aura le plus contribué à préparer la liberté du peuple italien?

L'association italienne, la *giovine Italia,* instituée à Marseille, par Mazzini, en 1831, a, par ses rapports, beaucoup de ressemblance avec celle des Grecs, la Hetaeria, formée également, en 1816, à Odessa et à Moscou; le poète grec *George Lasanis,* du Mont-Olympe, dont les écrits (nommément « *Zella et l'Etranger* »), agirent puissamment sur la jeunesse grecque, était dans cette dernière association ce qu'était Mazzini dans la première. Tous les deux trouvèrent dans leur nation un ardent amour pour la liberté, au moins dans la partie éclairée capable de les comprendre.

Lasanis suivit la route que son prédécesseur *Rygas* avait frayée. Les chants de Rygas volaient en Grèce de bouche en bouche, avant que l'esprit d'association de l'Hetaeria eût animé ce pays. Rygas fut livré par le gouvernement autrichien aux Turcs, qui le firent scier entre deux planches. Quand Lasanis apprit la défaite de la phalange sacrée près d'Hermanstadt, il chercha à passer en Autriche comme aide-de-camp d'Alexandre Ipsilanti; les Turcs et les Autrichiens préparaient déjà le même sort qu'éprouva le malheureux Rygas, au noble fils d'Apollon; son extradition en Turquie était décidée. — Mais un prêtre généreux, se rasa la barbe, se donna pour

(1) Lasanis fut jeté dans les cachots de l'Italie, par les Autrichiens, après sa délivrance de Thérésienstadt (1828). Il disparut sans laisser aucune trace. — *Empoisonné.* *(Note de l'Auteur.)*

Digitized by Google

Lasanis, qui ignorait ces négociations. — Les Turcs, croyant tenir le redoutable *Lasanis* dans la personne du prêtre magnanime, le scièrent entre des planches comme l'infortuné Rygas. Non-seulement les deux conspirations de la Hetaeria et de la giovine Italia ont eu de la ressemblance par leur naissance et par leur influence, mais les persécutions essuyées par les amis de *Rygas*, de *Lasanis* et de *Mazini*, sont encore les mêmes.

Ici se présente à nos yeux une vue belle et sublime, ornée de fleurs printannières écloses aux rayons d'un soleil matinal, mais arrosées de pleurs de sang. C'est l'ardeur de ces peuples opprimés qui s'éveillent au tocsin de l'affranchissement, qui volent au devant des prophètes et des apôtres de la liberté : c'est l'*amour de la patrie!* —— Si nous jetons un regard sur l'Italie et la Savoie, si nous contemplons les martyrs et la mort de ceux chez lesquels un écrit de Mazzini était découvert, et qu'on supposait appartenir à la *giovine Italia*, —— Quel amour de la liberté ne remarquons-nous pas chez un peuple dont les enfans descendent pour elle dans les cachots, montent sur l'échafaud pour avoir lu une seule épître de l'apôtre de leur liberté ?

Le citoyen en Italie, chez lequel une livraison de la *Giovine Italia* est découverte, jette un dernier regard sur le malheureux livre, sur sa famille et ses amis, les embrasse pour la dernière fois et, s'arrachant de leurs bras, s'avance tranquillement vers le cachot, où il ne se trouve jamais seul et délaissé, car le génie de Mazzini plane autour de lui. — L'officier, en Italie et en Savoie, surpris à la lecture de la *Giovine Italia*, est

Digitized by Google

chargé de chaînes, jugé et condamné à mort par un conseil de guerre.

Avant le lever du soleil, il se trouve vis-à-vis les balles meurtrières de *la légitimité*, dirigées contre lui; il a dit adieu à la vie, le calme est sur son visage, la fierté de son ame se trahit dans son regard, car il a appris à connaître le monde — qui se plie sous le joug du despotisme; cependant il ne désespère pas de l'humanité. Son cœur s'enflamme au souvenir de Mazzini, de sa nation, de sa patrie déshonorée; le dernier battement de son pouls est pour l'Italie, sa dernière pensée, *Mazzini*! Le feu de la légitimité l'atteint; *Viva la patria!* le dernier cri sorti de sa poitrine brisée; l'enfant de l'Italie a baigné la terre de son sang.

IV.

Renommée de Ramorino en Italie. — Le général Bianco. — Le général D.—

« C'est de la poésie, cela! » s'écriera peut-être un ventru de juste-milieu, qui aura par hasard parcouru la page précédente. « Je croyais tenir un ouvrage sur la politique, et je n'y trouve qu'un langage figuré et poétique.

Vous vous trompez, gros suppôt du juste-milieu, la page précédente, comme le livre entier, ne contient que des faits historiques. Les arrestations en Italie, et les exécutions en Savoie, pour des participations à l'association de la *Giovine Italia*, devenues si fréquentes et si com-

Digitized by Google

munes, ne forment plus de sujets de conversation dans le pays. Et qu'on s'étonne encore qu'un peuple, tyrannisé d'une manière si barbare, mais dont l'ame brûle toujours d'un saint patriotisme et de l'amour de sa patrie, veuille se soulever, pour laver son honneur dans le sang de ses oppresseurs, et pour relever la statue de la liberté qu'ils ont abattue.

Cependant il y a de ces choses sur lesquelles on doit s'exprimer le moins que possible; des choses que l'on doit passer sous silence.

Pendant la visite avec A'. — chez Mazzini, et dont j'ai parlé, je trouvai tout ce qui regardait notre expédition, encore très-chancelant et très-incertain. Les patriotes, dans l'intérieur de l'Italie, semblaient désirer à la tête de leur mouvement un nom glorieux; les militaires surtout, éblouis du préjugé de l'épaulette, si l'on peut s'exprimer ainsi, voulaient absolument voir marcher à la tête de leur bannière tricolore (1) un homme dont le nom fût déjà illustré par des faits d'armes. Le nom de *Bianco*, qui brilla jadis dans les entreprises révolutionnaires de Turin et de l'Espagne, semblait ne pas suffire à ces braves gens; il leur fallait quelque chose d'extraordinaire, ils désiraient un nom non-seulement célèbre dans les fastes militaires, mais encore quelque peu chevaleresque et romantique.

Je ne puis dire positivement si Ramorino était déjà choisi pour commander l'expédition, ou si Mazzini n'en voulait pas parler par délicatesse envers mon compagnon de voyage, le colonel A. — Nous apprîmes que le nom de Ramorino retentissait dans toute l'Italie, semblable aux héros du Tasse ou de l'Arioste; que le bour-

(1) Les couleurs nationales des Italiens sont le vert, le blanc et le rouge.

Digitized by Google

geois et le paysan, que le soldat et l'officier s'entretenaient du quasi-Italien qui commandait les Polonais dans leur guerre contre les Russes, comme le nom du valeureux prince Eugène, partant jadis des remparts de Belgrade, volait de bouche en bouche et formait le principal sujet d'entretien du peuple amateur d'histoires célèbres. — Car il n'existe pas de peuple, quelque opprimé, quelque abruti et quelque dégénéré qu'il soit par l'esclavage, dont le cœur ne se réchauffe et ne se dilate aux récits d'actions héroïques et glorieuses! La connaissance que je venais à peine de faire avec Mazzini, m'empêchait d'exprimer aussi franchement que je l'eusse désiré, l'opinion que j'avais de Ramorino, comme je le fis plus tard. — Il convenait encore moins au colonel A. — d'exprimer nos communes pensées sur la personne qui excitait tant d'enthousiasme parmi les Italiens, puisqu'étant lui-même colonel et italien d'origine, mais polonais nationalisé par de longs services militaires et une bravoure signalée, il aurait pu s'attirer le soupçon de rivalité, s'il se fût déclaré contre Ramorino.

Je me permis seulement cette observation : Que le but de notre expédition devant constituer la république italienne, nous avions moins besoin d'un chef illustré par une grande réputation militaire, que d'un homme doué d'un caractère fort et élevé, capable de pénétrer et de bien comprendre l'*esprit* de notre entreprise, de la diriger conformément à cet *esprit* pour l'honneur des hommes libres de toutes les nations prêtes à braver tous les périls et même la mort. — Mais il semble que les vœux de l'Italie dirigèrent et fixèrent Mazzini sur Ramorino; car, en toute occasion et en tout temps, il honorait et suivait les vœux de sa nation.

Digitized by Google

A. et moi quittâmes Mazzini et passâmes par N. — où le général Bianco se trouvait incognito depuis quelques semaines.

Au premier coup-d'œil, et après avoir appris les antécédens tout révolutionnaires de sa vie, le général Bianco me sembla être le chef dont nous avions besoin pour notre entreprise, et bien supérieur au héros d'Iganie, qui a voulu se vendre, lui et ses lauriers, au despote chassé du Brésil. — L'ouvrage littéraire de Bianco, sur la guerre de partisans, prouve au moins qu'il a profondément réfléchi sur les moyens d'effectuer une révolution avec succès. Ce général vivait avec sa femme et un fils âgé d'environ 13 ans, dans une position très-gênée; cependant, il n'avait jamais eu l'idée, dans les dix années écoulées depuis la révolution d'Espagne, d'aller se vendre à un prince qui se querelle avec son frère pour lui arracher une misérable couronne. Quand Bianco combattait dans le Piémont et en Espagne, pour une constitution monarchique, cette conduite ne pouvait que l'honorer; mais après que dix ans se sont écoulés, que l'esprit du siècle a fait d'immenses progrès, et que l'avenir des peuples promet une plus heureuse perspective qui ne peut tarder d'approcher, la position des révolutionnaires a beaucoup changé; la preuve que Bianco avait bien compris, bien saisi l'esprit de son siècle, c'est qu'il préférait vivre avec sa famille dans un grenier, supporter les besoins et la misère de l'exil, plutôt que d'aller en Portugal se vendre à don Pedro.

Bianco diffère absolument de ces vieux militaires qui, ordinairement, dans la conversation, commencent à parler d'eux et de leurs grands faits d'armes; il nous entretint bien plus de l'espérance qu'il nourrissait pour sa

Digitized by Google

patrie, que de lui-même. Mais l'expression de sa physionomie militaire rappelait encore le vieux guerrier, et son visage d'une étonnante vivacité, son front élevé, ses grands yeux et son nez fortement aquilin, accusaient encore son caractère guerrier qu'il ne pouvait cacher sous sa simplicité et sa modestie. — Nous en parlerons encore plus tard.

Pendant notre voyage, nous entrâmes en relation avec des personnages de caractères bien divers.— Arrivés à L.— mon camarade Léon Prz et moi fîmes une visite à un général français, dont on pourrait dire bien des choses. Le général D.— occupait, à la campagne, une jolie petite maison, d'où l'on apercevait une vue charmante du lac de Genève. Nous le trouvâmes le fléau à la main, dans sa grange, sans habit, ayant autour de la tête un mouchoir de soie, ployé à la turque; cet accoutrement, d'un ancien compagnon d'armes du petit homme au petit chapeau connu, me plut beaucoup; un petit garçon, gai et vif, et une petite fille, habillée en garçon, jouaient dans le jardin, et vinrent nous aborder poliment. C'étaient les enfans du général, veuf d'une Alsacienne, morte depuis quelques années. D. — nous conduisit aussitôt dans sa chambre à coucher, et nous étala tous ses trésors militaires. Il commença par un beau sabre, sur lequel étaient gravés les noms de 184 batailles, dans lesquelles il s'était trouvé avec l'armée de Napoléon; ce sabre lui fut donné, à ce qu'il nous assura, par des habitans de Paris, après une affaire sur la place Vendôme, affaire qui était la cause de son exil. Je ne voulus pas lui adresser la question, quand et dans quelles circonstances cette

(1) Il se faisait passer pour un général; il survint, plus tard, des doutes sur son grade.

Digitized by Google

affaire avait eu lieu, pour ne pas trahir ma profonde ignorance en matière d'histoire. Un homme de distinction ne descend jamais jusqu'à expliquer ces sortes de détails, supposant toujours qu'ils sont connus de tout le monde. Il se trouverait même offensé par l'aveu du contraire. J'avoue que ma curiosité fut bien plus piquée par une collection complète de cartes et de plans topographiques, provenant de la succession de Napoléon, et dont l'empereur lui fit cadeau comme souvenir. Ils étaient tous collés sur toile et renfermés dans des étuis, et composaient 20 volumes à peu près. A la vue de cette collection, je sentis naître l'espérance en moi, que tous les pays contenus sur ces cartes seraient encore une fois traversés par ces lignes vivantes, poursuivant l'anéantissement des races légitimes. Je ne la perdrai jamais, cette espérance. Le portrait de sa femme, qui avait été très-belle, excita mon admiration, car une belle femme intéresse toujours; mais bien plus en réalité qu'en peinture. Pendant que je contemplais ce portrait, D. — nous remit quelques brochures, se donnant pour leur auteur. — Notre connaissance devint alors tout-à-fait fraternelle. Les brochures n'étaient pas sans mérite, comme je le trouvai plus tard; une seule était écrite dans un style bas et tout-à-fait scandaleux. — Toutes décélaient un napoléoniste exalté.

En attendant, on apporta, dans un bosquet du jardin, quelques rafraîchissemens, et notre conversation devint animée. Mon camarade Léon — et moi, observions en silence. — Il semblait, en vérité, que le vieux soldat de Marengo voulait se surpasser en gasconades. Avec le vin, les gâteaux, et la vue romantique du lac de Genève que nous avions devant nous, nous le laissâmes parler à

Digitized by Google

son aise. Léon faisait des grimaces pour m'exciter à rire; mais le général était tellement en train de causer, qu'il ne s'en aperçut pas.

La discussion roula enfin sur la Savoie, et, d'après ce que nous en dit D. — on aurait dû croire que toute la Savoie était déjà libre, et était devenue une république pouvant rivaliser avec celle des Etats-Unis, ou que ce pays était un empire dont notre D. — était le souverain. Laissons le parler lui-même.

F..., s'écriait l'ancien grenadier de Marengo, quand je jette les yeux de l'autre côté du lac, alors je sens que ma tête s'échauffe en voyant que nous ne nous mettons pas encore en marche! Y a-t-il un pays plus favorable à la guerre de partisans que ce pays de rochers? — Je répondis par un signe d'adhésion complète; mais il continua de la même manière : F..., s'écria-t-il, si ces Italiens ne veulent se décider à rien, je me révolte moi-même, j'exécute une marche forcée jusqu'à Chambéry, et la Savoie est à moi.

Léon partit d'un grand éclat de rire, mais il se détourna bien vite, ayant l'air de s'adresser à la petite fille qui jouait avec un chien.

F..., continua D... en développant son plan de campagne, je ne prends avec moi que trois cents contrebandiers que je trouverai sur les frontières de la France; la moitié d'entr'eux sont mes vieux compagnons de guerre, je les fais marcher, F..., dans leurs uniformes de gardes nationaux, avec un drapeau de *... A la vue de cet étendard, toute la population suivra; c'est encore un vieux drapeau, un vieux drapeau de l'empire. F... Ce drapeau et trois cents contrebandiers, à huit heures du soir nous nous embarquons; en quatre heures nous aurons tra-

Digitized by Google

versé le lac; je me suis embarqué exprès pour savoir le temps qu'il faut pour le traverser. A minuit, nous aborderons l'autre rivage, et le drapeau tricolore sera de nouveau déployé sur le sol de l'Italie. Nous arriverons à Chambéry au roulement du tambour; et F..., avant que Charles-Albert ait eu le temps de mettre ses bottes pour se sauver. Si vous voulez, MM. les Polonais, vous joindre à nous, vous n'avez qu'à vous tenir prêts. Bien souvent j'ai fait campagne avec les Polonais. Quand je me rappelle ces temps-là! Ne suis-je pas aussi demi-Polonais(1), F...?—Enfin, si vous êtes des nôtres, joignez-vous à moi! Combien êtes-vous en Suisse? 4 à 500 hommes, pas vrai? Avec mes trois cents contrebandiers, ça fait huit cents hommes, F...! Nous n'avons plus besoin de faire halte à Chambéry; nous allons tout droit à Turin en passant le Mont-Cenis! Que les Italiens restent tranquillement à Genève, s'ils veulent!!!

Le bon général extravaguait ainsi depuis une demi-heure, et A. — assurait de plus à la fin que les réfugiés allemands arriveraient à l'heure indiquée pour le départ; qu'il ne fallait écrire que trois lettres pour que le corps allemand de trois mille hommes se trouvât là!

Léon fut pris en ce moment d'une forte toux, toussait pour étouffer le rire, et amusait la petite fille avec le gros chien. — Je comparais en moi-même nos généraux à Wallenstein qui, selon l'expression de Schiller, ne pouvait pas produire des armées en frappant du pied la terre.

La conversation, tenue dans le bosquet du jardin, pourrait remplir toutes ces pages. Nous descendîmes en ville, puisque l'heure du départ approchait. Nous ren-

(1) Dans quel temps et dans quelles circonstances? cela fut pour nous un mystère.

Digitized by Google

contrâmes le Français de L., qui habite la Suisse depuis les journées de juin 1832. Il faisait, comme de coutume, beaucoup d'esprit, faiblesse dans laquelle il est tombé pendant l'ennui de l'exil. Je l'avais déjà connu pendant mon premier séjour à L., et je l'aimais pour son originalité. Nous lui parlâmes de D. — Il en dit quelques bons mots très-plaisans. La diligence arriva, nous assurâmes nos places et nous sortîmes de la ville à pied, en causant et en riant sur le compte de notre vaillant général D.— qui vint justement à notre rencontre; mais de L. — au lieu d'être embarrassé, lui adressa la parole : « Diable! vous voilà en personne, farceur! Vous êtes donc ce fa-meux général D. ? — Mais c'est charmant que nous vous rencontrions : nous avons beaucoup ri en parlant de vous! »

D. — semblait déjà connaître de L. — On ne voulait pas se sentir offensé; tous deux nous accompagnèrent jusqu'à ce que nous eûmes gagné l'impériale de la diligence.

V.

Impression que Mazzini fait sur l'auteur. — Dissensions dans l'émigration polonaise. — La diète et ses agens. — Charles St.

Le peu de jours que je passai près de Mazzini électrisèrent tout mon être. Mon esprit, abattu depuis mon séjour en Suisse, était tombé dans une léthargie complète;

Digitized by Google

excitées et éveillées par le contact avec Mazzini, mes forces morales reprirent une nouvelle activité.

Oui, je l'avoue, depuis ma communication intellectuelle avec cet esprit élevé, une nouvelle période commença pour moi, une nouvelle aurore de vie et d'espérance. Plus je réfléchissais sur la position de Mazzini vis-à-vis de sa nation, plus il m'apparut élevé et sublime, et plus ma vénération pour lui devint profonde; il est pour moi un modèle que je n'atteindrai jamais. Quoiqu'éloigné, mon esprit ne cessait pas d'être auprès de lui; et la nuit, dans mes songes, je ne rêvais que vivre avec lui. Je le voyais sans cesse lui et ses jeunes compatriotes, les pâles martyrs de la *Giovine Italia*, étant toujours auprès de lui dans sa petite chambre, comme pour le garantir du mal qui pourrait lui arriver. — Le désir de vivre près de Mazzini m'attira irrésistiblement à G. —

Ce fut à cette époque que notre émigration en Suisse se divisa en plusieurs partis. Déjà au commencement du mois d'août, dix-huit Polonais, munis de passeports français, étaient rentrés en France. Plusieurs voulaient suivre leur exemple; on découvrit même un jeune colonel venu en Suisse pour engager les réfugiés à s'embarquer pour le Portugal. Notre république ambulante devant être indivisible, selon les sermens faits à la sortie de France, le colonel, recruteur pour don Pédro, fut appelé à répondre de ses projets devant un conseil de guerre. Mais le gouvernement français l'appuyant secrètement, le gouvernement bernois prit aussi sa défense. Aussi, fûmes-nous tellement entourés d'intrigues, d'espionnages et de commérages, que nous en frémîmes d'horreur!

Si la diète avait pu envoyer le professeur R. — de Genève, plutôt dans l'enfer qu'à Paris, pour conclure un

Digitized by Google

pacte avec le Diable, et nous faire enlever, elle l'eût fait de bon cœur. La diète avait déclaré solennellement que le séjour des Polonais en Suisse ne regardait pas la confédération, mais bien chaque canton en particulier.

Si ces valets de la sainte-alliance, ces membres d'un quasi-gouvernement avaient suivi, dans leur jeunesse, un cours de logique, ils auraient été plus conséquens, et ne se seraient plus occupés de nous.

Notre séjour en Suisse, ne regardant plus la confédération, la diète ne devait pas penser à nous éloigner.

Cette inconséquence d'un gouvernement avorté(1), n'est pas le seul scandale dont la chronique de ce pays fera mention!

Tout le monde sait que le professeur R. --- de Genève, fut envoyé à Paris pour obtenir notre rentrée en France, sans s'informer si nous étions disposés à faire jamais amende honorable au gouvernement français, et à solliciter très-humblement son pardon.

Mais le professeur R.---à ce qu'il paraît, s'occupa bien peu de sa mission et beaucoup de sa personne, pensant vraisemblablement : au Diable les Polonais en Suisse, et la diplomatie par-dessus le marché! Il se mit donc à solliciter une chaire de professeur à Paris.---Vive la Suisse! vive la patrie! *ubi bene, ubi patria!*

On choisit alors un autre sujet de la ménagerie fédérale, dans le but de l'envoyer à Francfort et en Hollande, pour négocier notre translation en Amérique. M. T. ---

(1) Le quasi-gouvernement de la Suisse, la diète, se compose de députés cantonnaux. Chaque canton en envoie deux. Le canton de Berne qui a 400 mille habitans, n'a pas plus de voix dans le conseil, que le canton de Zug dont la population n'excède pas mille ames. Cette infâmie a été garantie par la Sainte-Alliance. Si le bon sens se soulève contre cette absurdité, le bon sens est déclaré rebelle!

Digitized by Google

fut destiné à faire ce voyage de plaisir et de santé, avec tout l'éclat qui convient à un envoyé de la Suisse ! Nous espérons qu'il ne se sera pas trompé dans son calcul. — Mais le roi de Hollande, quoique rien moins que républicain, répondit à la confusion de la ménagerie fédérale, par cette déclaration franche et généreuse : qu'il ne s'opposerait nullement au passage et à l'embarcation des Polonais, si toutefois c'était leur volonté de se rendre en Amérique.

Cette réponse du roi de Hollande, analogue à la conduite mâle qu'il tient dans les affaires belges, lui fait honneur ; il paraît être le seul prince en Europe qui ait du caractère et du point d'honneur.

Pendant que la diète fesait tous ses efforts pour nous éloigner, nos dissensions continuaient toujours. On comprendra facilement que peu d'entre nous étaient initiés dans nos vues et dans nos espérances politiques, relativement à l'Italie. La prudence nous commandait un silence absolu, même envers la majeure partie de nos camarades ; car l'époque dans laquelle nous vivons, est, en quelque sorte, l'*époque de l'espionnage ;* des preuves irrécusables nous montrèrent à l'évidence, qu'il ne manque pas de mouchards même parmi les émigrés des différentes nations.

Charles St. — exerçait une influence morale, très-extraordinaire, sur notre émigration ; il avait gagné la confiance de tous ceux qui avaient fait sa connaissance.

Charles St. — exerçait, sur les Polonais, une influence pareille à celle de Mazzini sur les Italiens, et d'Hermann de R. — sur les Allemands. Je fais cette observation d'avance, puisque notre expédition n'échoua que par la

Digitized by Google

raison qu'on sut séparer et désunir les trois forces morales.

Notre entreprise aurait été plus assurée à cette époque (au mois de septembre), si Hermann de R. --- (le matou), n'eût pas été un original, s'il eût voulu vaincre sa répugnance pour certaines formes, et se joindre entièrement à nous. Mais sa fermeté de caractère changea en obstination et en opiniâtreté. Si, à cette époque, on avait éloigné plusieurs individus, si l'on nous avait mis en communication directe avec Hermann de R. --- notre entreprise n'aurait pas échoué. Mais alors on ne voulait pas entendre mes conseils; les sourds ont bien expié depuis leur fatale surdité.

VI.

Le premier émissaire de la giovine Italia. — Délibération des Polonais. — Résultat défavorable.

Vers le milieu du mois d'octobre, un émissaire de la *giovine Italia* apparut subitement à B. --- Il était chargé de s'informer de notre résolution, et si nous étions bien décidés à prendre part à l'expédition, dans le cas où elle serait prête à être mise à exécution.

De 100 camarades qu'il y avait à B. --- quinze seulement étaient dans la confidence. La réunion eut lieu dans ma chambre; la délibération qui suivit prouve à l'évidence qu'un reproche de légèreté et d'irréflexion serait tout-à-fait injuste. --- On s'éleva vivement et avec de

Digitized by Google

nombreuses raisons contre le projet. La séance, ou plutôt l'assemblée (car je ne disposais pas de 15 chaises), dura près de deux heures. A. — prit de l'humeur et sortit; il se trouvait blessé dans sa nationalité. Néanmoins, il faut l'avouer, pour son honneur, qu'il avait assez de courage et de fermeté pour oser se soutenir seul avec 100 camarades, et combattre pour toute l'Italie; ainsi que le fit un jour Hermann de R. --- qui, avec quarante baïonnettes, alla braver la confédération germanique et la sainte-alliance. Qu'on appelle cela audace, folle témérité, peu importe; ces sortes de caractères ont un fond révolutionnaire, sur lequel on peut plus se reposer que sur la timidité d'un chef qui n'a du courage que quand il se trouve à la tête d'une armée régulière, et qui se retire enfin avec un beau corps de 25,000 hommes, contrairement au conseil de guerre, en abaissant son armée jusqu'à en faire une gendarmerie d'un aristocrate (1).

Les débats eurent un résultat très-humiliant pour les Italiens. Dans les trois articles de la réponse faite à l'émissaire, il s'en trouvait un qui disait : — « Qu'un corps de quelques centaines de Polonais influerait très-peu sur l'entreprise secondée par la nombreuse nation italienne. »

J'accompagnai Charles St. --- chez l'émissaire que j'avais déjà eu l'occasion de voir à G. --- Pendant la route, je répétai les considérations que j'avais énoncées pendant la délibération, notamment que l'article mentionné blesserait la susceptibilité italienne, non-seulement parce que dans l'allusion faite sur la force de cette nation, il trouverait son honneur national offensé, mais aussi que

(1) Je parle ici de Ramorino, et j'en parlerai encore.
(Note de l'Auteur.)

Digitized by Google

cette froide réponse renouvellerait les vives douleurs que lui avait causées le sort malheureux de son frère; qu'enfin ce refus absolu ébranlerait fortement ses espérances. Mais ces observations délicates, quoique plusieurs les eussent partagées avec moi, ne pouvaient rien changer à l'âpreté des termes de la réponse écrite en forme de billet, et dont Charles St. — était porteur.

Ce que j'avais prévu arriva. L'émissaire fut, non seulement étonné de la forme de ce billet, en réponse à une *lettre* qu'il avait remise, mais il devint pâle à la lecture de ce paragraphe, que sur ma prudente observation, Charles St. — eut soin de lire à la fin, quoi qu'il fût noté sur le billet comme article premier.

J'avoue que je n'oublierai jamais cette scène qui excita dans mon âme une douleur plus vive peut-être que celle qu'éprouva alors le malheureux Italien. Peu après que nous eûmes quitté l'émissaire, je rencontrai ce dernier au bureau des postes, s'informant du départ de la diligence, et voulant retenir une place pour partir à l'instant. — Il semblait qu'il avait pour moi quelque sympathie, car il me découvrit l'état de son cœur. Il m'était pénible de ne pouvoir adoucir sa tristesse et le consoler sans blâmer mes camarades. Je ne voulais cependant pas qu'il partît ainsi; je le décidai, avec beaucoup de peine, à attendre au moins jusqu'au lendemain, et à passer la soirée chez moi en société de plusieurs camarades et de quelques bons habitans de la ville. — Il se rendit à mon invitation; mais la tristesse qui l'accablait, sa présence silencieuse semblaient bannir la gaîté de notre réunion. Cependant il gagna l'affection personnelle de tous ceux qui s'y trouvaient. Il partit le lendemain matin

Digitized by Google

avec Charles St. --- qui, par hasard, avait la même route à faire.

VII.

Les affaires de l'Italie sont traitées plus clairement. — Le Rebelle propose la participation de l'émigration allemande. — L'émissaire envoyé aux Allemands. — Ramorino avec 1,000 hommes. — Question concernant la bannière. — Le 12 novembre désigné comme époque du soulèvement.

Je me trouvais à B. --- à la fin du mois d'octobre, avec Constant Z. --- Après une courte absence, il vint un jour chez moi. Tout préoccupé, il se jeta sur mon canapé, et fut plongé dans de profondes méditations.

« Cela coûtera des victimes, s'écria-t-il enfin, des victimes sanglantes : --- nous succomberons; --- mais au moins nous ne succomberons pas en vain! » --- Agréablement surpris par cette exclamation, je m'informai de sa cause, et j'appris avec joie que le jour de notre soulèvement était fixé du 6 au 12 novembre; il y avait donc peu de temps à attendre. --- Je l'embrassai hors de moi-même, et mon premier mot fut : « il faut en informer les Allemands. » Constant Z. --- consentit à cette proposition, et nous nous adressâmes à un réfugié allemand, qui vivait isolé à B. --- sur la loyauté et la discrétion duquel on pouvait compter.

Il ne s'agissait donc plus que d'appeler le révolutionnaire Hermann de R. --- dont nous avons déjà parlé. --- Mais, où le trouver, car il circulait toujours en Suisse comme le Juif-errant. Il ne m'avait pas écrit une syllabe

Digitized by Google

depuis notre première entrevue. Nous lui adressâmes plusieurs lettres, en l'invitant de partir le plus promptement possible pour B. --- où nous étions. — Dans l'espérance qu'une de ces lettres, au moins, arriverait à son adresse, j'informai Mazzini de notre décision, par l'intermédiaire de Constant, en le priant de nous envoyer un émissaire de la *giovine Italia*, pour se rencontrer avec Hermann. Nous ne voulions pas agir de notre autorité; notre intention se bornait à rallier les hommes. Toute autre disposition appartenait aux chefs que le sort ou le hasard placerait à notre tête.

Constant et moi avions dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, les mêmes opinions. Nous désirions agir et nous agissions, en effet aussi, sans nous soucier de ces formes maudites que nous imposait l'association, et qui nuisirent toujours considérablement à notre cause. Nous avions souvent vu des hommes d'expérience induits en erreur par cette routine superstitieuse, s'attachant servilement aux formes, comptant aveuglément sur certains individus, qui, Dieu sait comment, s'étaient fourrés dans nos entreprises, et avaient contribué à les faire manquer.

Je répète encore une fois, qu'une conspiration qui n'a ni chefs ni émissaires nommés par la voie d'élection immédiate, et dans laquelle la nomination à ces postes vient d'en haut, n'aboutit qu'à détruire les soins et les travaux de plusieurs années. L'ancienne manière de nommer de loin desmembres actifs, a souvent amené des résultats tout autres que la conspiration avait eus en vue.

La Hetaeria, en suivant le système d'élection immédiate dont nous parlons, a le mieux prouvé son efficacité. Et,

Digitized by Google

l'heureux succès de cette conspiration est venu constater ce que nous avançons, car la Hetaeria fesait usage de ce système d'élection.

Le vieux carbonarisme français, qui conspira pendant dix ans sous la restauration, est devenu, faute de ce système, un objet de risée, puisque la montagne n'a pas même enfanté une souris.

L'émissaire de la *giovine Italia*, que nous demandions, arriva à B. — C'était aussi, comme le premier, un homme de la classe élevée de l'aristocratie. — Un marquis-prolétaire qui, pénétré d'un chaleureux patriotisme, renonça à toute la généalogie de ses nobles aïeux, à toutes les vieilles et ridicules prétentions, consacrant sa fortune et son repos à l'affranchissement de sa nation opprimée.

« Cet homme là est un sot, observera sans doute le lecteur du juste-milieu; il y a de la sottise, de la stupidité, de la folie de vouloir affranchir sa nation! Je voudrais bien savoir si sa nation le regarde? »

Sans nous arrêter aux observations du juste-milieu, nous continuerons notre relation.

L'émissaire R. — possédait toutes les qualités qu'une telle mission exigeait. Il joignait aux traits saillans de son caractère national, un tact fin et exquis dans le commerce avec les hommes, fruit de son éducation, et montrait, à un haut degré, une conduite réfléchie, un esprit pénétrant, une modestie qui inspirait de la confiance et un extérieur prévenant.

Mais notre Hermann de R. — n'arrivait pas; cet original, sans cesse partout et nulle part, n'avait pas passé par l'endroit où nous présumions qu'il se rendrait. L'Allemand dont nous avons parlé, et que nous désignerons par M. — fut donc obligé de remplacer provisoirement

Digitized by Google

Hermann dans nos relations avec R. — qui nous donna une parfaite connaissance des choses, ainsi que nous allons l'exposer pour notre entière justification.

Le général Ramorino avait traversé la Suisse quelques semaines après avoir été élu chef de l'expédition, gardant un *incognito public*. Cela ne veut pas dire qu'il avait été élu par l'émigration des Italiens : non, pas plus que par la nôtre ; mais il avait été élu, cela suffit. Il se trouvait alors à Lyon, où, à ce que disait R. — il organisait un corps de mille hommes, avec lequel il avait promis d'arriver ; on espérait, en tout cas, de *commencer l'action le* 12 *novembre*. Sur toutes les questions et les objections que nous faisions à R. — (car nous étions trois), il n'y répondit que par un certain sourire qui exprimait de l'étonnement sur nos doutes, et semblant dire que nous devrions nous trouver satisfaits par la promesse du général, dont il garantissait lui-même la sincérité. Il affirmait en même temps que le général D. — se joindrait à nous avec 300 hommes; qu'il ne s'agissait plus que d'une petite difficulté de la part de D. -- Cette petite difficulté n'était autre chose, comme le lecteur le prévoit déjà peut-être, que le *drapeau* tricolore français, avec lequel D. — voulait traverser la Savoie pour arriver en Italie.

En considérant l'attitude des Français en Italie, on ne pourra s'empêcher de sourire, comme nous le fîmes, et de rejeter cette idée au premier abord. Les Français sont tellement déchus en Italie qu'ils ne sont plus que les gendarmes du pape et de la Sainte-Alliance; le drapeau français est donc très-naturellement détesté de tout le peuple Italien (1).

A part cette circonstance importante, le drapeau fran-

(1) Voyez le Chapitre IV.

Digitized by Google

çais est encore celui d'un gouvernement (en tant qu'il désigne le peuple qui reconnaît le gouvernement); or, comme drapeau d'un gouvernement, il mettait notre expédition dans une très-fausse position; elle pouvait être envisagée comme une conquête que la France projetait, et se mettre ainsi en contradiction avec l'attitude humble et soumise du drapeau français à Ancône.

Lorsque nous fûmes d'accord tous les quatre, R. — ajouta : « Cette question de drapeau, l'idée fixe du général D. — nous a déjà causé beaucoup d'embarras. C'est une conséquence très-logique, que notre expédition, ayant pour but l'affranchissement de l'Italie, doit nécessairement être exécutée sous le *drapeau italien*, que le despotisme a proscrit depuis long-temps. Supposant même le cas qu'on accordât les drapeaux nationaux à chaque détachement de réfugiés des différentes nations, appartenant à l'expédition, ils n'en seraient pas moins subordonnés au drapeau italien.

Quant à ces drapeaux subordonnés, ceux des Polonais et des Allemands sont dans une position bien différente que celui des Français. Les deux premiers ont été brûlés par le despotisme et n'existent pas en réalité (1). Ce sont des étendards révolutionnaires qui, quand nous les déployons, annoncent la révolte et l'union des peuples; tant que le drapeau français sera confondu avec un gouvernement anti-populaire et quasi-légitime, son apparition en Italie ne pourrait être que très-défavorable à notre cause et même la détruire.

Nous trouvâmes ce raisonnement très-sage et très-juste; la question de drapeau, si instamment appuyée par le général, nous sembla si sotte et si ridicule, que nous ne

(1) Le drapeau polonais a cessé d'exister depuis la chute de Warsovie.

Digitized by Google

voulûmes plus nous en occuper. En effet, il n'y avait pas de temps à perdre, puisque nous ne comptions plus que 10 à 12 jours jusqu'au moment de notre soulèvement. — Constant Z. — déclara qu'il se rangerait volontiers sous un schwal turc si jamais une émigration turque se préparait pour fonder la liberté des peuples.

M. — pensait que Hermann de R. — comme il le connaissait, insisterait probablement avec opiniâtreté sur son drapeau allemand, etc., Je mis fin à ces discussions en proposant le choix d'une couleur quelconque pour arborer le drapeau de la république (1) européenne. R. — nous expliqua ensuite, au moyen d'une carte géographique, tout le plan militaire : 1° les points principaux de notre réunion pour le départ; 2° les points de réunion en Savoie; 3° ceux de jonction et de ralliement pour tout le corps devant Chambéry; 4° le nombre des attaques à essuyer et à braver jusqu'à cette ville. — On comptait toujours le *corps de Ramorino, fort de mille hommes, devant arriver de France et se joindre à nous* (2), comme le plus nombreux de l'expédition. Le général Bianco fut désigné comme chef de l'émigration italienne en Suisse, forte de 100 hommes au moins. Ce détachement avait l'ordre de partir tout seul, par terre, en passant par Carouge (canton de Genève). Les Polonais de-

(1) Je proposai l'adoption d'un drapeau rouge avec une étoile blanche, comme drapeau européen, contenant dans un quarré toutes les couleurs ou insignes nationaux. La couleur rouge représenterait le sang des victimes sans lequel l'affranchissement des peuples européens ne peut avoir lieu. L'etoile aux six angles, signifierait l'espérance. Elle serait en même temps le symbole de la puissance invisible en qui les mortels mettent leur confianee. Un dessin de ce drapeau fut remis plus tard au comité de la *giovine Italia*.

(Note de l'Auteur.)

(2) Plusieurs Italiens, dégoûtés par le retard insupportable de Ramorino, quittèrent l'Italie et se rendirent en France. *(Note de l'Auteur.)*

Digitized by Google

vaient s'embarquer, pendant la nuit, sur le lac de Biel et de Neuchâtel, aborder aux environs d'Yverdun, de là passer à marches forcées la montagne près du lac de Genève, et ensuite arriver par eau en Savoie.

L'Allemand M. — jurisconsulte froid, qui ne laissa jamais dominer sa raison par l'imagination, souleva, pendant le cours de la discussion, plusieurs questions, et mit en avant des difficultés. Mais le plan était si bien arrangé, si savamment tracé, et si minutieusement calculé, que R. — ne laissa aucune de ces objections sans réponse satisfaisante. De sorte que M. — si prudent et si circonspect, se sentit peu à peu tout-à-fait entraîné et extasié. Il fut décidé que Constant et moi partirions le 6 pour L. — où nous rencontrerions le 7 un Italien qui devait être mis en communication avec Hermann de R. —

Tout fut réglé, verbalement et par écrit, entre M. --- et R... --- relativement à la coopération des Allemands. En conséquence, M. --- s'engagea de se rendre auprès des Allemands à Z. --- dans le cas où de R. — ne serait pas arrivé. Après avoir passé encore une journée au milieu de nous, et avoir terminé sa mission avec succès, R. — retourna à G. --- Hermann de R. --- n'étant pas encore arrivé, M. — partit pour Z. — en me disant que dans le cas où Hermann arriverait, je l'intruisisse de tout ce qui s'était passé.

Le lendemain, Pz. --- émissaire de l'émigration polonaise, arrivant de chez le général D. — vint nous voir et répéta mon adage connu en nous donnant les preuves les plus évidentes : Que toutes les promesses, que toutes les assurances de Ramorino n'étaient que des chimères, des illusions; que personne de nous ne pouvait et ne devait se fier à Ramorino; qu'aucun des Polonais ne

Digitized by Google

devait prendre et ne prendrait part à l'expédition sous le commandement de Ramorino; que les Italiens, au contraire, avaient accordé leur confiance au général D.— que le général D. — devait aussi être notre homme. Cet émissaire était en même temps porteur de deux proclamations imprimées, soigneusement cachées dans sa casquette, et signées par le général D. — Le 12 novembre, au plus tard, était indiqué pour le départ.

Notre émissaire ne passa que quelques heures auprès de nous et partit pour le lieu de sa destination. Constant le suivit le lendemain, et moi je restai seul à B. — attendant avec impatience l'arrivée de Hermann de R. —

VIII.

Le Chat sauvage arrive. — Instants d'impatience. — Nouvelle inattendue de la remise de l'expédition.

Le dimanche 3 novembre, le *chat sauvage* ouvrit subitement ma porte, entra gaîement en demandant à sa manière : Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau? que s'est-il passé? quand commencerons nous à sabrer?—Son apparition me fit oublier le mécontentement que j'éprouvais à cause du silence qu'il avait gardé jusqu'à présent. Mon zèle et ma sollicitude pour notre cause ne me laissaient éprouver que la joie de l'avoir auprès de nous et de pouvoir nous servir de son secours. Nous nous embrassâmes

Digitized by Google

donc amicalement et je lui donnai connaissance de tout ce qui s'était passé.

En m'entendant, un sourire de satisfaction vint errer sur ses lèvres, son regard annonçait l'espérance. Quand j'eus fini, il se mit à arpenter ma chambre en se frottant les mains, et en s'écriant : « Oh! si j'avais au moins mes hommes ici, il y a si peu de temps pour les réunir! » Sans contredit, nos momens sont bien courts et bien précieux, lui répondis-je ; mais tout cela a aussi son utilité. Si le temps marqué pour l'expédition était communiqué trop tôt, on courrait le risque d'être trahi, et de détruire toutes nos espérances. Tandis que maintenant nous allons éclater subitement sans donner le temps aux ennemis qui nous surveillent, de prendre leurs mesures et d'empêcher que notre expédition n'ait lieu. Notre entretien roula particulièrement sur nos trois chefs, et mon embarras ne fut pas petit quand il fallut me prononcer sur les deux premiers. Quant au général Bianco, nous fûmes bientôt d'accord.

Selon l'assurance réitérée de R. — Ramorino était prêt avec ses 1,000 *hommes,* et devait commander l'expédition comme général en chef. Les nouvelles plus récentes de l'émissaire Sz. — ne changèrent en rien la position de Ramorino. — Car R. — nous avait assuré de manière à ne plus laisser de doute, de la coopération de Ramorino avec un corps de mille hommes; quant aux objections de Sz. — sur son caractère moral, elles occupaient depuis long-temps nos esprits et éveillaient nos soupçons. Je craignais d'ouvrir mon cœur dans ce moment pour ne pas décourager entièrement Hermann de R. — que j'aurais voulu voir prêt avec ses hommes, pour être sûr de sa ferme résolution de participer à notre entreprise. A

Digitized by Google

la fin il me prévint lui-même, en s'écriant : *je ne puis accorder ma confiance à Ramorino;* je crains qu'il ne nous joue un mauvais tour avec ses mille hommes; tout cela me paraît une affaire bien louche.

Quel homme est-ce donc que ce D. — dont tu me parles?

Je me trouvai très-embarrassé de répondre à cette question, car ce D. — me paraissait un peu étrange et original; je lui répondis à peu près en ces termes :

« D. — me paraît être un vieux troupier de l'armée de Napoléon, qui desirerait ardemment se jeter encore une fois dans les mêlées des combats, et qui, une fois engagé, ne reculerait pas.

C'est bien, c'est bien, m'interrompit R. — c'est ce qu'il nous faut!

Je lui observai que le général D. — avait ses manies et ses faiblesses comme tous les vieux militaires. Je lui racontai l'histoire du drapeau. S'il lui faut absolument un lambeau d'étendard, m'interrompit le matou, pourquoi ne prend-il pas le drapeau rouge de la république? »

J'avais dejà eu la même idée qui était très-naturelle. Cependant, le matou ne prit pas en grande considération la question du drapeau, contrairement à ce que M. — croyait prévoir; ce qu'il y avait de plus important pour lui, c'était de sabrer!

Nous résolûmes donc d'attendre le retour de Constant et de M. — pour pouvoir décider si de R. — devait partir avec nous pour G. — en passant par L. — ou s'il devait se rendre auparavant auprès des Allemands, à Z. —

Nous apprîmes d'une source authentique, que les gouvernemens cantonaux, à l'heure qu'il était, ne savaient encore rien de ce qui se tramait, que rien de notre pro-

Digitized by Google

jet n'avait encore transpiré. Nous vîmes écouler les heures avec une impatience mêlée de plaisir, et nous fîmes les petits préparatifs qui nous paraissaient nécessaires pour la campagne d'Italie.

M. --- revint bientôt de Z. --- Mais Constant resta à B. --- retenu par différentes affaires et par plusieurs arrangemens; de R. --- partit le 6 pour aller le voir et s'entendre définitivement avec lui et Charles St.

Le lendemain, de R. --- apparut avec deux lettres : la première, de Charles St. --- devait être remise par moi à Mazzini; la seconde m'était adressée de la part de Constant; j'y lus, à ma grande surprise, qu'il était survenu des événemens, d'après lesquels l'affaire devait être remise à un ou deux mois plus tard! J'en fus anéanti. Je sentis mon cœur se resserrer de douleur. Un pressentiment sinistre me fit dire ces mots : *notre cause est perdue, nous sommes entourés par la perfidie et la trahison.* Je me tus cependant, et je cachai à mes deux amis la tristesse qui m'oppressait, en leur disant : « qu'un court délai était devenu nécessaire. » Jusqu'à ce moment la tranquillité ne m'avait pas quitté; j'éprouvais bien quelquefois un peu d'impatience, mais c'était une impatience qui me remplissait de joie et de sérénité! Mais à cette nouvelle tout disparut pour moi. Je préparai, dans un morne silence, mon hâvre-sac; je relus dix fois la lettre fatale, et j'allai assurer une place à la diligence, devant partir à midi. Je convins avec Hermann qu'il se rendrait près des Allemands, à Z. --- et qu'il viendrait ensuite à G. --- pour apprendre de la bouche de Mazzini le jour fixé.

Digitized by Google

IX.

Le Rebelle se rend en hâte à G.— Retour chez le général D.— Vidocq à L.— Le général D. — donne sa démission. — Le Rebelle chez Mazzini.

J'arrivai à L. — pendant la nuit, et ne sachant pas si l'émissaire (qui devait s'y trouver, d'après ce dont nous étions convenus), était arrivé ou non, je me décidai à me rendre directement à G. --- (1) pour m'informer, à la source la plus sûre, de l'état des choses.

Le lendemain, je courus chez Mazzini, je le revis ! Un sinistre avenir planait sur notre réunion! Dans trois mois nous devions en ressentir les terribles effets!

J'appris que, malgré le retard de l'expédition, un émissaire attendait Constant Z. --- et moi à L. — chez le général D. --- Cette circonstance et le contenu de la lettre que Charles St. --- m'avait envoyée, m'obligèrent de rebrousser chemin jusqu'à L. --- pour guérir le général D. — de sa drapeaumanie, qu'on me passe l'expression : ou, si cela n'était pas possible, de lui faire comprendre que nous ne voulions pas nous compromettre pour lui envers toute l'Europe, et qu'il pourrait rester chez lui avec son drapeau.

Le brave R. --- ce marquis-prolétaire révolutionnaire, que j'eus tant de plaisir à revoir, me procura en peu de

(1) Je déclare ici et pour des motifs à moi connus, que j'ai fait tous les voyages à mes propres frais; que sans compter ma nourriture, j'ai dépensé 157 fr. en Suisse, en frais pour les diligences, depuis le printemps jusqu'à la fin de 1833.

Digitized by Google

temps une voiture, et je retournai à L. — plongé dans un labyrinthe de réflexions tristes et d'appréhensions sinistres. — Jamais voyage ne me parut si long! Quoique je changeai de cheval à N. — il me semblait que le chemin ne finirait jamais! Arrivé à L. — à 9 heures du soir, je descendis à l'hôtel du Lion-d'Or, sans me douter que j'étais dans une auberge, où descendent en foule les créatures et les mouchards de la Sainte-Alliance.

Le lendemain, j'appris que *Vidocq* était à L. — sous le nom de M. le comte de Chateauneuf, natif de Chambéry, et qu'il y avait soupé le soir.

Notre cause se trouvait donc entre bonnes mains.

Je sortis de la ville, la nuit, par une forte pluie, pour me rendre à la petite maison de campagne habitée par le général D. — Mais D. — avait changé de logement : sa demeure était du côté opposé de la ville, près de la route par laquelle j'avais passé en venant. — Je ne pouvais apprendre que par D. — où se trouvait l'Italien Agl. — surnommé « l'Athée. » Je retournai à l'hôtel mécontent et de mauvaise humeur. J'envoyai à D. — un commissionnaire qui revint après 10 heures. D. — l'avait adressé à de L. — et ce citoyen de L. — se trouvait, par accident, sous l'empire de Bacchus, à tel point qu'il ne put donner aucun renseignement complet.

Je restai donc planté dans un hôtel légitimiste, dans le voisinage de Vidocq, comme quasi-émissaire de la *giovine Italia,* ayant à faire à un vieux fou de général qui prenait 1833 pour 1792; à un brave réfugié français qui était l'ennemi juré d'une bouteille vide; à un collègue inconnu que je ne pouvais trouver, puisqu'au lieu de son nom

(1) Voyez Chapitre IV.

Digitized by Google

véritable il en avait écrit un autre sur la feuille des étrangers.

Pauvre Italie, cette nuit là, ta cause ne m'apparut pas dans une position bien brillante ! — Enfin, j'eus recours à ma pipe que j'allumai pour dissiper mes chagrins; je pris mon thé et allai me coucher en jurant, au lieu de prier. — Que le bon Dieu me le pardonne.

Le lendemain, à 8 heures, je me rendis chez D. — Il me reçut « *poliment;* » mais je le trouvai mécontent et de mauvaise humeur. Il me déclara qu'il venait d'envoyer sa démission à la *giovine Italia;* qu'il ne voulait plus s'occuper de notre entreprise; qu'il ne voulait pas faire cause commune avec un aventurier aussi suspect que Ramorino, etc., etc.; qu'il avait toujours servi avec honneur; qu'il ne voulait donc pas que son nom figurât sur la même feuille que celui d'un etc., etc. « Au surplus, » ajouta-t-il, *la chose est perdue maintenant.* « Que les Italiens fassent ce qu'ils voudront : leur révolution n'aboutira à rien. Nous devions partir *aujourd'hui*, ainsi que je le voulais. J'aurais garanti le succès de notre entreprise; ma tête, mon honneur auraient répondu de la réussite. Mais les Italiens se sont fiés à un coquin qui nous expédie actuellement Vidocq. Voilà le résultat de leur conduite. La cause est perdue »

Je voulus savoir ce qu'il pensait du drapeau; j'en parlai légèrement.

Quoi! un drapeau! me répondit-il; s'il le fallait, je déchirerais ma chemise; j'en attacherais un lambeau au bout de ma canne comme drapeau! Quant à la Savoie, les Savoyards sont des Français; le drapeau français seul peut les faire soulever; le drapeau italien, jamais!—Voilà une demi-douzaine de lettres de là-bas, continua-t-il en

Digitized by Google

fouillant dans sa poche et en sortant la main pleine de papiers ; tenez, lisez-les vous-même ; vous y verrez quelle est la disposition de la Savoie entière. C'est moi, moi seul qu'on appelle ; c'est de mes mains qu'on veut le drapeau tricolore et la vieille république ! — Il se mit alors à me lire des passages de différentes lettres. Il ne me manquait que l'attention pour les entendre, car je me rappelai alors l'adage connu : *Qui n'est pas pour moi*, *est contre moi*.

J'avais conçu une trop grande idée de la *discrétion* du général D. — pour ne pas supposer qu'il colporterait sa marchandise dans toutes les rues, dans tous les cafés, et qu'il parlerait de notre cause perdue à qui voudrait l'écouter !

Il me déclara naïvement « qu'il n'avait pas maintenant ces trois cents hommes ; qu'il ne savait même s'il pourrait en rassembler cent ; la chose ayant traîné en longueur, les contrebandiers n'avaient pas toujours le temps de prendre leurs fusils au lieu de faire la contrebande. »

Je ne savais pas si je devais rire de pitié ou me laisser aller à la colère, furieux comme je l'étais.

« Si les Polonais avaient voulu se fier à moi, continua-t-il, cela serait autre chose. » Il se mit ensuite à babiller à n'en pas finir de ses relations amicales avec les Polonais de l'armée impériale.

Je savais maintenant à quoi m'en tenir à l'égard du général D. Je m'excusai donc en alléguant que j'étais obligé de le quitter pour ne pas manquer le bateau à vapeur qui partait à dix heures. Mais il en avait trop à me conter sur l'empire, sur sa femme défunte, qui avait été l'amie des Polonais, pour ne pas m'accompagner.

Digitized by Google

En sortant, nous rencontrâmes heureusement *mon* collègue inconnu, l'italien Agl. — Je fis sa connaissance et il me proposa de m'accompagner à G.—Ce que j'acceptai avec empressement.

Le général nous raconta aussi qu'il avait manqué dernièrement d'être assassiné. Il nous montra l'endroit près du jardin où l'horrible attentat eut lieu, et un trou dans sa manche, occasioné par un coup de couteau!

Le croira qui voudra, pensai-je! Et là-dessus je doublai le pas pour arriver à temps avec Agl. — à bord du bateau.

Quand je fus seul avec Agl. — il me raconta toutes les souffrances qu'il avait éprouvées, pendant la journée d'hier, dans la société du général D. — dont il était condamné à être l'auditeur. Je ne pouvais revenir de mon étonnement, et m'expliquer comment on avait pu se mettre en relation avec un tel bavard qui, du reste, pouvait être un très-brave militaire, et par conséquent un très-honnête homme, mais qui, une fois pour toutes, n'était point à sa place dans une conspiration.

Nous arrivâmes à G. — à quatre heures après midi. Nous sortîmes de la ville, pour voir Mazzini qui se trouvait avec 10 ou 12 camarades dans un hôtel garni. Nous lui rendîmes compte de tout.

Mazzini me raconta comment D. — était venu chez lui, vivement recommandé par des personnages marquans. Nous nous convainquîmes que ce qui était arrivé de préjudiciable à notre cause par le général D. — n'était pas la faute de Mazzini.

La confiance aveugle dans des *noms* et dans l'infaillibilité de quelques individus, munis de pleins pouvoirs,

Digitized by Google

pour agir dans une conspiration, exerça aussi dans ce cas sa fâcheuse influence.

Puissent ces feuilles servir de leçon et d'avertissement à tous les amis des peuples!

Nous nous mîmes à table. Mazzini paraissait gai et rempli de grandes espérances. Je crois qu'il l'était en effet, car la grandeur et la franchise de son caractère ne sauraient emprunter un masque. — On causa sur notre prochaine campagne en Italie; Mazzini pensait que je publierais un jour des *Mémoires sur l'Italie*. « Je ne l'espère, ni le désire, en vérité, lui répondis-je. J'ai assez écrit dans ma vie; je voudrais avoir moins et mieux écrit. Dans notre situation actuelle, c'est-à-dire au moment de notre départ pour l'Italie, je ne souhaite autre chose que la mort. — Notre entreprise coûtera beaucoup de victimes; beaucoup d'entre nous succomberont; moi, j'espère tomber un des premiers dans les premiers rangs, et sceller ainsi ma parole de mon sang. Que d'autres écrivent alors dans leurs mémoires comment je suis tombé! »

Mazzini et ses amis me comprirent. Je pensais avec douleur à cette conversation, quand je me mis à composer ces mémoires. Dans mes longues insomnies, j'ai souvent envié le sort de notre camarade Volontieri (1) et du malheureux français Borel.

Je préférerais être gîsant à côté de Volontieri, que de rester ici comme quasi-prisonnier et de tracer ces mémoires.

(1) Volontieri et Borel, de l'expédition de Grenoble, furent pris et fusillés à Chambéry. *(Note de l'Auteur.)*

Digitized by Google

X.

Accusations directes contre Ramorino. — Situation de Mazzini. — Parallèle entre la Hetaeria et le soulèvement avorté de la *giovine Italia.* — Accusation de l'Auteur contre Ramorino. — Note de l'Auteur au général Ramorino. — L'Auteur se fait connaître.

Le lendemain matin, me trouvant de nouveau réuni avec Mazzini et ses camarades, il reçut une lettre dans laquelle on lui dépeignait Ramorino comme un misérable, un coquin, un traître; le signataire garantissait le contenu de sa lettre sur son honneur.

Mazzini en fut fortement ému; ébranlé pendant un instant dans son espérance, sa confiance dans l'humanité ne l'abandonna pas encore. — Il fut plus inquiet que je ne l'avais jamais vu. Il marchait à grands pas, jetant ses cigares les uns après les autres, et parlant à mots entrecoupés, d'ennemis personnels du général, de jalousie et d'intrigue, d'animosité et de calomnie.

Je sentais trop vivement la pénible situation du noble et malheureux Mazzini pour ne pas ajouter encore mes soupçons personnels à ceux qu'il avait reçus sur le compte de Ramorino. Je voulais attendre un moment plus favorable, le calme renaissant dans l'esprit de Mazzini.

Cette lettre n'était pas la première; Mazzini en avait reçu plusieurs du même contenu : que lui restait-il donc à faire? Pouvait-il les envoyer aux Italiens, les faire circuler en Italie? Devait-il les publier dans la gazette aulique du

Digitized by Google

duc de Modène, ou dans quelqu'autre gazette Italienne? Pouvait-il faire passer ses idées et ses convictions dans les têtes de tous ceux qui avaient mis leur confiance dans le héros de Wawer et d'Iganie? qui croyaient unanimement à la probité de Ramorino? — Pouvait-il leur faire sentir l'impérieuse nécessité de choisir un autre chef pour l'expédition?

Ramorino avait été élu chef; comme tel il avait reçu 40,000 francs à titre d'engagement; les fonds considérables que le patriotisme sublime des Italiens tenait prêts pour l'entreprise, et qui se montaient de 4 à 500,000 fr., avaient été offerts sous la condition *formelle* que Ramorino commanderait l'expédition comme *géneral en chef.*

Mazzini n'était que chef d'un comité *exécutif;* comme tel il était obligé de mettre toute l'affaire entre les mains d'un tiers, à qui devait être confiée l'exécution de l'entreprise entière.

Ce plein pouvoir illimité, accordé sans restriction, était une faute, une faute *inexcusable;* mais *Mazzini* n'était pas cause de cette faute.

Ramorino aurait pu être élu; mais il devait l'être *conditionnellement;* son commandement en chef devait être essentiellement *subordonné* au comité exécutif.—Il aurait dû être formellement obligé, comme jadis *Alexandre Ipsilanti*, de se rendre *à l'heure désignée* dans l'endroit où le soulèvement devait avoir lieu, *lui présent ou absent.*

Nous avons déjà mentionné dans ces Mémoires la conspiration de la Hetaeria, et nous aurons l'occasion d'y revenir; notre expédition a beaucoup de ressemblance historique avec celle des légions sacrées des Grecs.

C'est de cette manière et en mettant à exécution de

Digitized by Google

telles mesures, que le soulèvement de la Hetaeria fut couronné d'un heureux succès, et que son nom, couvert d'une gloire immortelle, est gravé dans les annales des peuples — avec le sang des Grecs généreux.

Ipsilanti arriva à Jassy douze heures trop tard, s'étant arrêté pour attendre une somme qui devait lui être envoyée de ses domaines. Son absence n'empêcha pas l'insurrection d'avoir lieu; l'aide de camp George Lasanis (1), *élu par la Hetaeria*, âgé alors de 22 ans, remplit cette mission sacrée, au moment où l'horloge sonna la dernière heure de l'année 1820 (2).

Il commença l'action avec quarante conjurés, poignarda la garde du palais, s'empara des postes, ferma subitement les anciens couvens qui servaient de casernes aux Turcs, et envahit la chambre du commandant de Jassy.

« A qui ai-je l'honneur de parler, lui demanda le commandant avec beaucoup de politesse? — Au commandant de Jassy, répondit Georges Lasanis, en dirigeant ses pistolets contre sa poitrine. » — Telle fut l'explosion d'une conspiration qui se formait depuis cinq années, et qui avait été continuellement entourée d'espions autrichiens.

Nous aurions dû imiter l'action héroïque des quarante membres de la Hetaeria à Jassy, et nous emparer de St-Julien le 12 novembre 1833.

Nous aurions rassemblé au moins un corps de 280 hom-

(1) Voyez le Chapitre IV.

(2) La flotte turque devait être brûlée à la même heure dans le port de Constantinople, au moyen du fameux feu grec. Deux marchands grecs, membres du *Comité exécutif*, résidant à Constantinople, voulant auparavant sauver leur cargaison qui se trouvait près de la flotte, remirent l'exécution de ce projet. On dit que ces deux Grecs communiquèrent plus tard l'invention du juste-milieu, au fameux Casimir Périer. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

mes pour battre à St-Julien une garnison sarde de 100 soldats tout au plus.

L'effroi, la surprise agissent dans une révolution plus fortement que les armes.—Dix-sept jeunes Polonais s'insurgèrent ainsi à Varsovie le 29 novembre 1830 contre toute la Russie, attaquèrent le Belvédère où se trouvait le grand-duc Constantin; 200 porte-enseignes exécutèrent une charge à la baïonnette, contre trois régimens de cavalerie de la garde russe, qui n'en étaient séparés que par un fossé!

Mais ni la Hetaeria, ni les Polonais n'auraient jamais abandonné l'*exécution* de leur projet à un sujet comme le général *Ramorino*.

Revenons à Mazzini.

L'état moral dans lequel je le trouvai depuis cet instant, fit sur moi une impression profonde. Je n'osai lui parler de notre entreprise qu'avec ménagement. Je ne pouvais cependant m'empêcher de lui faire comprendre la nécessité absolue d'accélérer le mouvement le plus tôt possible sans risquer de perdre les fruits de nos efforts et de voir s'évanouir toutes nos espérances. Je pouvais déjà pressentir sa réponse; il me dit : « Mais, mon Dieu! je ne le sais que trop bien; mais que dois-je faire? — *Tout* dépend maintenant du général, et je ne peux que l'exciter à avancer. Je m'attends à chaque instant de voir arriver son aide-de-camp, avec l'annonce de l'heure précise où l'action commencera. — Tout dépend malheureusement du général; que pouvons-nous faire autre chose qu'attendre! — A cette réponse, je lui demandai s'il avait lui-même une grande confiance dans le général Ramorino, après tous les avis qu'il avait reçus sur son compte?

« Je me fierai aussi long-temps à Ramorino et je comp-

Digitized by Google

terai sur lui tant que je n'aurai pas des faits positifs qui témoignent qu'il ne le mérite pas! *Dois-je déjà renoncer à ma foi dans l'humanité?* Toutes ces plaintes, toutes ces accusations contre Ramorino me font prévoir un abîme qui me fait frémir d'horreur. — A qui voulez-vous que je croie? Dois-je regarder le général comme un traître, comme un imposteur effronté, capable de nous trahir lâchement? Ou, dans ma confiance en son honnêteté, dois-je prendre tous ses accusateurs pour des calomniateurs et des intrigans qui cherchent à détruire notre projet, en semant la méfiance entre nous? Dites-moi, au nom de Dieu! qui dois-je croire? Que puis-je faire dans ce moment? Vous connaissez les circonstances qui nous lient à Ramorino? »

La confiance inébranlable de Mazzini dans le cœur humain ne le laissait ni concevoir, ni nourrir le moindre soupçon contre Ramorino, n'admettait pas le moindre doute même. — Je me fis alors un devoir d'éveiller peu à peu son attention sur la conduite de Ramorino; je fis la remarque suivante : — « Quant à moi, j'ai moins de confiance dans Ramorino qu'aucun des Polonais de notre émigration, car nous jugeons d'après les faits positifs que nous connaissons. Le caractère de Ramorino n'est pas plus pur et sans tache que sa carrière militaire et révolutionnaire. Sa retraite de Krzymészyce (1) en Galicie reste une question problématique dans l'histoire, et ne peut tourner à son honneur. Il était là avec le plus beau corps de l'armée révolutionnaire, avec un corps de 26,000 hommes et 42 canons; cependant il résista au conseil de guerre qui l'invitait de retourner à Varsovie avant que la catastrophe ne fût arrivée. Il n'en fit rien. Attaché

(1) Palatinat de Podolie.

Digitized by Google

personnellement au plus grand aristocrate de la Pologne, au prince Czartoryski, il commandait son corps comme une escorte de sûreté de ce seul individu qui, dans ces importantes circonstances, ne pensait qu'à sauver la Pologne par la voie diplomatique, et en se réconciliant avec la sainte-alliance, pour devenir lui-même roi de Pologne. Partageant les projets de Czartoryski, Ramorino s'attacha à sa personne pour devenir un jour généralissime de l'armée polonaise dans le royaume de Pologne; projet qu'il ne pouvait pas réaliser dans la Pologne révolutionnaire. Il s'en plaignit formellement plus tard.

Le vaillant corps de Ramorino, fort encore de 26,000 hommes et de 42 canons, resta donc dans l'inactivité! Partant de Krzymoszyce, sur la rive droite de la Vistule, pour accompagner Czartoryski, le général Ramorino fut invité par le général Rozycki, qui commandait 10 mille hommes, de se joindre à lui pour attaquer les Russes. Cette jonction était d'autant plus facile, que Ramorino pouvait passer la Vistule à Zawichost, où l'on avait déjà commencé un pont.

Mais Ramorino ne voulut pas.

Avant l'entrée en Gallicie, le conseil de guerre avait décidé que le corps de Ramorino attaquerait les Russes près de Borowo, la baïonnette à la main.

Les ennemis, commandés par Rosen et Kaiscrow, se trouvaient en face de Ramorino. Après leur jonction avec le corps de Roth, les Russes ne pouvaient compter que 23 à 25,000 hommes. Ramorino en avait autant et même davantage; son corps était composé des plus beaux régimens réguliers.

En suivant Czartoryski, il s'opposa derechef aux décicions du conseil de guerre.

Digitized by Google

Il intéresse de savoir que Jean Müller, auteur d'une brochure allemande : *La Politique de la Prusse*, publiée en 1832, signalait alors la perfidie de Ramorino en regrettant que personne ne lui eût brûlé la cervelle comme à Gielgud.

Si je m'étais trouvé là, je l'eusse fait.

L'arrivée de Ramorino en France, son entrée à Strasbourg, étaient une fête de triomphe que peu de héros de l'histoire eurent l'honneur d'obtenir. Mais cela ne satisfit pas Ramorino. Il prit autant d'argent qu'il put en obtenir du comité polonais; il demanda même la solde de général sans réfléchir que des milliers de guerriers de son propre corps arrivaient derrière lui, n'ayant d'autres ressources que les secours du comité.

J'étais alors membre du comité polonais à Strasbourg; je connais donc parfaitement tous ces détails. Cette conduite serait passée sous silence, si un autre trait de son caractère ne me forçait d'en parler.

A peine arrivé à Paris, à peine le comité national s'est-il organisé, que Ramorino s'adresse à ce comité pour lui demander sa solde des deux derniers mois, qu'il n'avait pas touchée en Pologne. Quiconque connaît la misère et les privations des réfugiés polonais alors à Paris et choisis comme membres du comité national, pour soulager leurs malheureux compatriotes, jugera cette démarche honteuse du général Ramorino!

Par un concours de circonstances, un homme d'honneur, et surtout un révolutionnaire, peut manquer de moyens d'existence; mais celui qui s'est une fois déclaré révolutionnaire, qui s'est mis en avant comme ami et comme défenseur de la cause des peuples, celui-là ne courra vraiment pas de risque, à notre époque

Digitized by Google

surtout, de mourir de faim; il trouvera partout, et chez toutes les nations, des amis compatissans, prêts à partager avec lui leur pain, sans qu'il ait à en rougir, et sans compromettre son honneur et sa dignité.

Mais aussi ne faut-il pas que l'homme révolutionnaire, que l'ami des peuples veuille passer ses jours dans les plaisirs, dans le luxe, dans les jeux et dans la débauche, en gaspillant 60 francs par jour dans l'hôtel des ambassadeurs !—

En conséquence du caractère que nous venons de tracer, Ramorino put oublier jusqu'à sa position de révolutionnaire, d'homme de conviction, et aller se vendre pour de l'argent à un despote, à une époque où tous les peuples sont arrivés au terme de leurs souffrances et sont prêts à renverser l'absolutisme. Il put aller combattre le frère d'un prince expulsé et chassé, en faveur d'un *trône,* d'une *couronne.* Il put oublier qu'il avait remporté des victoires à Wawer et à Iganie, avec les baïonnettes d'une nation qui venait d'arracher la couronne sur la tête de l'empereur de toutes les Russies, en déclarant vacant le trône de sa patrie. — Il put oublier qu'il avait été naguère le chef superbe des Polonais rebelles; que des citoyens français, des citoyens de Strasbourg, s'attelèrent à son char de triomphe et l'amenèrent en France en faisant retentir autour de lui des cris de joie et d'allégresse. Il put oublier les Polonais et l'enthousiasme que lui témoignait la nation française, et s'offrir à un prince, à un despote, prêt à s'enrôler sous ses drapeaux.

Mais son offre fut refusée par le prince même, qui ne pouvait pas, avec justice, accorder sa confiance à un

Digitized by Google

homme qui était si inconséquent dans sa conduite; qui agissait si contradictoirement à ses antécédens.

Oui, vraiment, un homme qui pouvait s'oublier tellement, qui pouvait renier sa conviction, son honneur, un tel homme était capable de bien d'*autres* choses! (1)

XI.

L'Auteur. (2)—Un aide-de-camp de Ramorino arrive à G.—Délai prolongé.—Mazzini.

A toutes mes accusations contre *Ramorino,* soit en présence de Mazzini seulement, soit en celle des membres du comité de la *giovine Italia,* Mazzini ne répondait

(1) Au général Ramorino :

Général !

J'aime la vérité, vous le savez. Ma franchise vous est connue. Cette vérité je l'ai dite sans l'énoncer lâchement derrière vous. Je l'ai exprimée franchement devant vous. Je vous dirai qui je suis, et je vous le répèterai moi-même si vous daignez m'indiquer, dans les feuilles *l'Europe centrale* ou l'*Helvétie,* le lieu où je pourrai vous rencontrer en Suisse. Je suis l'auteur de plusieurs ouvrages sur la Pologne; c'est moi que vous invitâtes jadis au moment de votre départ de Strasbourg; je suis le membre de la *giovine Italia* qui vous envoya à Lyon, en novembre 1833, un livre et un billet; je suis le révolutionnaire de la deuxième colonne des Polonais en Savoie, qui entra chez vous à Annemas, 21 février, vers midi, pour vous souhaiter le bonjour.

Je suis, etc.

L'Auteur des Mémoires sur la Pologne.

(2) Dans ces mémoires, l'Auteur raconte principalement ce qu'il a vu, comme témoin oculaire, et les événemens auxquels il a participé. Pour peindre ces événemens avec la plus grande fidélité, il a cru pouvoir adopter ce genre de relation. Ces mémoires ne doivent pas être considérés comme

Digitized by Google

que par un silence sérieux et par une profonde méditation; il haussait quelquefois les épaules, puis disait :

« Je ne puis renoncer à ma confiance dans le cœur de l'homme. L'avenir en décidera. Ramorino est désigné pour notre chef; il tient dans ses mains toutes nos destinées ! »

Il faut ajouter ici qu'un jeune Italien, nommé F. — s'étant toujours distingué par des sacrifices et par l'amour de la patrie, avait encore plus de confiance en Ramorino, dont il prenait continuellement la défense. Nous apprendrons plus tard quelle impression fit sur lui la désertion de ce traître.

L'aide-de-camp, si impatiemment attendu, arriva enfin de Lyon à G.—Mais, au lieu de l'ordre du départ, il apporta la nouvelle que le général Ramorino était parti pour Paris.

Aucun émissaire n'étant encore nommé à G. — de la part de notre émigration, et plusieurs Polonais étant absolument opposés à notre projet, Mazzini conseilla prudemment à l'aide-de-camp R. — de s'adresser à moi chaque fois qu'il voudrait parler de nos affaires à un Polonais. J'appris, en effet, que R. — m'avait cherché, et j'allai causer avec lui avant son départ.

l'histoire même de notre expédition; ils n'y contribuent que par quelques détails. Dans leur esquisse, ces mémoires sont *subjectifs*, dans leur exécution ils sont *objectifs* (1).

La vie politique de l'auteur est le miroir de son siècle. C'est ainsi qu'il désire voir juger de cet ouvrage, défectueux peut-être. Le lecteur daignera l'excuser, s'il parle souvent de lui-même, s'il se met souvent en scène. Qu'on le taxe d'égoïsme, il le souffrira avec patience. Mais alors le connaîtra-t-on aussi peu que les devoirs qu'exigent les contemporains d'un Rebelle.

(*Note de l'Auteur.*)

(1) On appelle dans la philosophie allemande, idées subjectives, celles qui naissent de la nature de notre intelligence et de ses facultés; et idées objectives, toutes celles qui sont excitées par les sensations. (Note d'un Amateur de la philosophie allemande.)

Digitized by Google

Il me parut bon garçon, d'un tempérament vif et d'un regard franc et ouvert.

Ma première question fut : ne commencerons-nous pas bientôt? — A quoi il me répondit avec importance : « Qu'un homme comme Ramorino ne pouvait pas exposer sa réputation si légèrement; qu'il était obligé d'organiser notre expédition convenablement; qu'il avait le projet de se servir de *toute son expédition pour le Portugal,* en faveur de notre cause. Cette dernière idée avait son mérite; tout excellente qu'elle me parut, je demandai cependant : si nous ne pourrions pas *commencer* sans cela, observant que l'expédition dont il avait parlé pourrait être embarquée plus tard à Gênes, etc. *Le corps de Ramorino à Lyon* et nos détachemens en Suisse, étaient, selon moi, suffisans pour commencer l'action. » R. — répondit là-dessus : qu'il voyait lui-même la *possibilité* de commencer l'insurrection; mais que le général était absolument obligé d'aller à Paris *pour tromper la police secrète.* Je répliquai en souriant : Que le général agirait avec plus de sûreté si, au lieu de se rendre à Paris, il voulait entrer avec nous en Savoie.

En parlant de Ramorino, je me rappelai de lui avoir promis un exemplaire d'un de mes ouvrages dès qu'il aurait paru. Je suis très-exact à tenir ma parole, ne serait-elle engagée que pour un livre; je profitai de cette circonstance pour le lui envoyer. Depuis ma dernière entrevue, j'avais ignoré l'adresse de Romarino. Je lui envoyai donc en même temps quelques mots tracés avec franchise et faisant allusion aux prochains événemens. Je signai ma lettre, « *Votre camarade sur le champ de bataille* où nous nous verrons bientôt. » J'ajoutai de vive voix le désir qu'il ne se fît pas long-temps attendre.

Digitized by Google

L'aide-de-camp retourna à Lyon. A l'aide des diligences, on n'a pas besoin de beaucoup de temps pour aller de Lyon à Paris, et de Paris en Savoie. Le *meilleur* moyen d'échapper à la vigilance de la police secrète, c'est d'agir avec promptitude, à moins qu'on ait besoin de s'arranger *particulièrement* avec elle. Je crus donc, avec raison, voir éclater notre révolution sous huit jours; mais les semaines se passèrent les unes après les autres. Depuis ce moment, je parlai peu de nos affaires avec Mazzini, car sa susceptibilité ne me permit plus de toucher cette question, ayant tant de fois vainement protesté, et fait mes observations sur le compte de Ramorino.

Le plaisir que j'éprouvais dans la société de Mazzini, était, en quelque sorte, empoisonné par cette malheureuse circonstance.

Je le voyais souffrir intérieurement, et je partageais ses peines en silence, ne pouvant lui porter remède.

Je lui rendais des visites de temps en temps, et j'avais un plaisir inexprimable à l'entendre parler de philosophie, en présence de nos camarades. Il me rappelait alors Socrate, entouré de ses élèves, ou le Christ, l'homme divin, au milieu de ses disciples.

Ses recherches et ses observations sur tous les sujets, sur tous les rapports qui lient l'homme à l'homme, étaient empreintes d'une clarté étonnante, que le lecteur admirera dans tous ses ouvrages. Sa manière de s'exprimer est simple et naturelle, et porte avec facilité la conviction dans les cœurs. Le verbiage ampoulé dont les philosophes font si souvent usage, est étranger à Mazzini. Chaque sujet d'une portée élevée l'inspire involontairement dès qu'il l'aborde; dans ses yeux étincelans se peignent à la

Digitized by Google

fois sa force intellectuelle et l'élévation de son âme; en un mot, son discours enchaîne tous les cœurs.

Oh! que ne pouvais-je voir Mazzini en Italie, comme je le vis plus tard en Savoie, le sabre à son côté, parlant à son peuple le langage national, après une bataille sanglante, une victoire remportée, encourageant sa nation à l'union, à l'indépendance, et lui rappelant l'honneur national, la liberté, l'égalité, l'humanité! — Que ne pouvais-je tomber à ses côtés, succomber sur le champ de bataille, sur le sol libre de l'Italie, cherchant un dernier regard dans ses yeux, emportant dans le dernier pressement de sa main le consolant souvenir qu'il était mon ami, que j'étais digne de son amitié! — Quoi? — des larmes mouillent mes paupières? — Oui! oui! il y en a de ces larmes dont ne saurait rougir celui qui fut en Savoie avec *Mazzini*!

XII.

Hermann de R.— rend visite à Mazzini. — Ramorino est attendu. — Comparaison des affaires de l'Allemagne avec celles del'Italie, et des émigrations de ces deux pays.

Hermann de R. — le *chat sauvage* que nous connaissons, arriva à G. — ainsi qu'il l'avait promis. — Mazzini désirait vivement faire sa connaissance personnelle. Je rencontrai notre ami dans un café, avec deux compagnons de voyage, dont l'un était français, Ch. — du dépar-

Digitized by Google

tement de l'Isère; le second, notre brave de L. — (1) qui approchait justement son verre d'eau-de-vie vers la lumière, pour voir s'il y en avait encore.

Nous allâmes tous chez Mazzini. De L. — venait de la part du général D. — et l'autre français voulait parler à Mazzini, relativement à nos affaires.

J'aurais préféré pouvoir me rendre chez Mazzini, seul, avec le *chat,* car le souvenir du général D. — ne pouvait être que pénible, tant pour lui que pour moi, et nous connaissions trop peu Ch. — J'étais en effet arrivé par l'expérience, à un point, que je regardais comme suspect tout inconnu qui s'approchait de moi, jusqu'à ce que j'eusse des preuves contraires. Ch. — était, du reste, un homme plein d'honneur dont le nom figura plus tard en France, dans un procès, où il s'agissait de voies de fait contre la gendarmerie inviolable et sacrée.

De L. — semblait être envoyé par le général D. — pour renouer avec nous des relations, ayant remarqué que nous ne désespérions pas de notre cause, malgré qu'il l'eût déclarée perdue.

Cette inconséquence du général D. — nous donna de l'humeur, et l'entrevue du *chat sauvage* avec Mazzini en souffrit.

La conversationde Mazzini avec de L.— fut vive ; Agl.--- qui avait été avec moi chez D. --- se prononça, comme moi, ouvertement contre lui, parce qu'il s'étaitséparé de nous pour toujours. De L. --- nia que D. --- eût jamais pris son congé. En un mot, il s'éleva une dispute dont le *chat,* qui n'en connaissait pas les motifs, ne put rien comprendre, et qui l'empêcha aussi de s'entendre avec Mazzini sur nos affaires.

(1) Voyez le Chapitre IX.

Digitized by Google

Le même jour, je retournai avec Hermann de R. — chez Mazzini, qui se trouvait très-ambarrassé de ne pouvoir encore fixer le jour de l'insurrection, qu'il importait au premier de connaître, au moins à peu près, pour pouvoir d'avance préparer et réunir ses compatriotes.

Le *chat* était intérieurement très-mécontent d'avoir fait un voyage assez considérable sans obtenir une décision. Les circonstances dans lesquelles les hommes se rencontrent contribuent beaucoup à nouer ou à rendre difficile une connaissance plus intime.

Hermann et Mazzini feraient connaissance dans une heure et s'attacheraient fortement, s'ils se rencontraient ensemble devant une cage de fer (1), préparée pour quelque prince détrôné. Le cœur dur et méfiant du *chat* s'ouvrirait bientôt avec effusion; après une courte conversation, il sauterait au cou de Mazzini, et l'embrasserait fraternellement.

Mais malheureusement le 12 novembre s'écoula sans avoir rien fait; Hermann de R. — fut déçu dans toutes ses espérances. Lui et Mazzini devinrent, par ces circonstances, les instrumens involontaires d'un homme dont de R. — ne parlait qu'avec ironie; or, leur rendez-vous sur le champ de bataille étant ainsi reculé, le rapproche-

(1) Au commencement de la lutte contre l'absolutisme, plusieurs républicains demandèrent l'abolition de la peine de mort, et firent la proposition originale de conserver dans des cages de ménagerie, les ennemis des peuples, les princes et leurs satellites. Il serait à désirer que cette idée fût réalisée.

Une telle ménagerie pourrait être montrée au peuple pour de l'argent; la recette serait versée dans le trésor de la nation. Tout le monde accourrait pour voir ces animaux couronnés ou ministériels. Cette spéculation populaire paierait les frais d'une guerre à entreprendre contre les ennemis extérieurs; les enfans étudieraient devant ces cages le républicanisme pratique, et n'oublieraient ces bêtes de leur vie. Or, personne ne pourrait nous faire le reproche d'avoir été cruels et sanguinaires contre nos ennemis les plus acharnés.

(Note de l'Auteur.)

Digitized by Google

ment de ces deux caractères ne pouvait avoir lieu de sitôt. C'est ce qui me fesait cruellement souffrir.

La différence qui existait entre les émigrations italienne et allemande contribuait aussi beaucoup à ce que de R. — se trouvât mal à son aise chez Mazzini. A quelques exceptions près, l'émigration allemande se composait, pour la plupart, de jeunes étudians, dont les uns avaient émigré à cause de leur participation à l'affaire de Francfort; plusieurs pour d'autres raisons moins graves; quelques-uns même étaient venus en Suisse sans aucun motif. De R. — vivait avec ces jeunes gens en camarade; il ne les voyait que dans les cafés ou dans les hôtels; mais il en était autant aimé que Mazzini de ses compatriotes.

L'émigration italienne se compose d'une tout autre classe de la société. L'amour de la patrie est plus prononcé chez les Italiens que chez les Allemands. Des scènes sanglantes eurent lieu en Italie, principalement à Modène, à Ancône, etc. Non-seulement des étudians déterminés ou de jeunes savans (comme à Francfort), mais aussi une classe plus élevée, l'aristocratie (qui est aujourd'hui bien dégénérée), la riche bourgeoisie et le peuple entier prirent une part active à ces réactions. Le bourgeois allemand murmure souvent et *jure* contre son gouvernement en buvant sa chopine (1); mais il se garde bien de ne pas commettre un crime de lèse-majesté); il ne lit pas de livres *défendus,* sous peine d'*emprisonnement;* le bourgeois allemand, qui montre publiquement son patriotisme, se fait conduire *en prison,* mais *d'une manière légale;* il espère être *mis en liberté* d'une *manière aussi légale;* en attendant, il reste *sous les verroux* d'une *ma-*

(1) Germanisme adopté dans l'intérêt de la traduction.
(*Note d'un Prolétaire.*)

nière si légale, qu'il ne peut même *émigrer*, quoiqu'il en ait la *volonté*. Les caractères distingués parmi les Allemands qui gémissent dans les cachots, forment une catégorie particulière.

L'Italien, au contraire, critique et jure en buvant sa bière ou son vin; mais il cherche à nourrir son esprit pour l'affermir dans son amour de la patrie; quoiqu'une telle *nourriture* soit défendue, sous peine de *prison* ou de *mort*, il se *déclare* révolutionnaire, *avoue* son patriotisme, se fait persécuter par des sbires et par des gendarmes, et son salut *légal* est le *poignard*. (1) Au moyen de son *poignard*, il se *fraye* un chemin au milieu des *espions* qui le *guettent*; il *arrive* sain et sauf dans l'*émigration* ou au *gibet!* Les persécutions en Italie ont un caractère beaucoup plus violent que celles en Allemagne. En Allemagne, le possesseur d'un livre *défendu n'est pas puni de mort*; mais celui qui lit les *ouvrages de Mazzini*, dans le pays de *Charles-Albert*, est *pendu* ! —

Les livres proscrits en Allemagne, sous peine de prison, y sont évités comme le choléra. Tout au plus, si un jeune homme courageux ose se les procurer. Les persécutions en Italie sont principalement dirigées contre les membres des associations secrètes; ces persécutions sont : la prison, la question, la mort.

L'Allemand croit pouvoir se débarrasser, mais toujours *légalement*, de ses trente-quatre princes; il ne se mêle d'aucune association secrète. Aussi, est-il rarement persécuté et jamais forcé d'émigrer. Nous exceptons quelques jeunes gens qui se sacrifient pour l'honneur et pour la

(1) Il y avait plusieurs Italiens en Suisse dont chacun, en se défendant, n'avait pas poignardé *un seul* gendarme, mais des demi-douzaines de ces messieurs. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

patrie. — Le réfugié italien ne perd jamais l'espérance de retourner dans son pays. — C'est l'amour de la patrie qui l'anime, qui le guide vers ses frontières.

L'Allemand, qui n'est en but à aucune persécution, vend tranquillement ses biens dans son pays, et le quitte pour aller en Amérique. L'Allemand ne connaît pas encore l'amour de la patrie.

En conséquence du portrait que nous venons de faire du caractère italien, l'émigration de cette nation se composait de l'élite de la « noblesse » et de la haute bourgeoisie; elle avait les manières du « bon ton » que tout Italien bien élevé possède, comme nous l'avons déjà observé.

Hermann de R. — appartient aussi à la noblesse allemande; ses manières annoncent la meilleure éducation; mais dans son originalité, il hait les formes de l'étiquette et de la courtoisie. — Les Italiens qui entouraient Mazzini lui semblaient trop magnifiques.

Mazzini mène une grande correspondance; sa grande table ronde est toujours surchargée d'une multitude de papiers; un coffre ouvert ne contient que des livres. — De R. — au contraire, n'entretient aucune correspondance; il n'aime pas beaucoup les paperasses; il n'a pas même sur lui le papier le plus nécessaire, un passeport. Il n'est pas auteur, et les livres ne l'intéressent guère! — En un mot, tout ce qui entourait Mazzini, animé ou inanimé, n'entrait pas dans la sphère de notre original allemand, qui ne rêve que combats. Or, Mazzini ne pouvant déterminer l'époque de l'insurrection, le *matou* partit mécontent.

Digitized by Google

XIII.

Deux Polonais envoyés près du comité de la *giovine Italia*. — Ils se prononcent contre Ramorino. — Délai prolongé. — Le vrai but de notre expédition. — Le Rebelle se rend de G. — à N. — Le Préfet de N. — Position singulière du Rebelle. — L'auteur fait l'espion. — Situation de nos affaires à la fin de janvier.

D'après la délibération prise par mes camarades, sur les affaires de l'Italie, il y avait peu à espérer de leur part (1). Enfin leur opinion changea peu à peu, et à mesure qu'une correspondance active avec Mazzini les instruisit de ce qui se passait dans l'intérieur de l'Italie. Plusieurs de ceux qui s'étaient opposés le plus fortement contre l'expédition, furent envoyés à G. — pour s'informer, se persuader et éloigner tous les doutes. Bientôt après ils se prononcèrent très-vivement *pour* l'affaire. --- Deux commissaires furent désignés, pour assister aux séances du comité italien, et nous en transmettre fidèlement les résolutions à B. --- L'un de ces deux commissaires, celui qui s'était si fortement prononcé contre l'expédition, changea tout-à-fait d'opinion, et en devint le partisan zélé.

Un de ces commissaires se déclara contre Ramorino, en ma présence, devant Mazzini, de la même manière que je l'avais souvent fait. Il exprimait ces opinions comme *organe de tous les Polonais*. Mazzini haussait les épaules.

Pouvant supposer que l'exécution de notre projet, fixée au 12 novembre, pouvait être divulguée par le bavar-

(1) Voyez Chapitre VI.

Digitized by Google

dage du général D. --- ou de ses semblables, on résolut de répandre le bruit, parmi la plupart des membres de notre conspiration, que l'insurrection n'aurait lieu qu'au printemps, ou même en été. Il nous était très-facile de confirmer ce bruit, puisque beaucoup de nos camarades croyaient que l'expédition était réellement fixée pour cette époque. --- Cependant, toutes ces précautions étaient inutiles, car *la police était mieux informée* que *nous* et que *Mazzini même!!*

Ramorino nous entretenait dans une vaine espérance, en remettant l'exécution toujours de quinzaine en quinzaine. Il semblait mettre notre patience à l'épreuve.

Ainsi s'écoula une partie du mois de décembre; l'incertitude m'avait plongé dans une profonde tristesse!

Dans cette pénible position une heureuse idée vint à mon secours. Je me décidai de représenter notre conspiration, nos projets, dans un ouvrage poétique, en lui donnant une forme dramatique. Dans cet ouvrage, je voulais laisser à la postérité un testament contenant nos principes, nos idées, nos espérances et nos vœux ardens pour le salut de l'humanité.

Cet ouvrage devait attester un jour, quand la tombe sanglante nous aurait déjà renfermés, *dans quel esprit* nous avions souffert et combattu, dans quel but nous étions tombés, victimes de nos convictions.

Quel était ce *but*? quelle était cette *volonté*?

Lorsque nous prîmes les armes, il ne s'agissait pas uniquement de *détrôner Charles-Albert*, de *révolutionner l'Italie*. Nous voulions combattre pour *arracher* de leur *léthargie tous les peuples* de *l'Europe;* pour les engager à *l'union fraternelle* par l'exemple de notre *phalange sacrée*, par notre *sang versé* pour la *liberté*. Nous voulions que les

Digitized by Google

peuples *accomplissent* l'œuvre commencée, qu'ils *achevassent* d'élever le temple consacré aux bienfaitrices du genre humain : la *Libertà*, l'*Egualianza*, l'*Umanità* !

Nous voulions *abolir* toutes les institutions faites sous l'empire du despotisme et à la honte du genre humain. Nous voulions *briser* les liens honteux qui dégradent l'homme, qui l'*avilissent,* qui en font l'*esclave* des privilégiés par la grâce de Dieu.

Nous voulions *rétablir* ce que nous avions *détruit,* par un *ordre* soumis aux lois de la *raison,* par le maintien des droits incontestables de la nature! — *Tel était notre but.*

Nous voulions mettre fin à l'éternel refrain « *les droits de l'homme,* » dont l'établissement est si *peu désiré.* Nous voulions en finir avec ces *ténébreuses conspirations* qui, depuis un demi-siècle, ne paraissent vouloir créer que de *nouveaux signes,* de nouveaux *mots d'ordre.* Nous voulions *sceller* de *notre sang* les statuts d'une *nouvelle alliance; avertir* la jeune Europe, tous les peuples — par nos *actions; ébranler* tous les *trônes* par notre *mort; régénérer* l'Europe par les derniers cris de la phalange sacrée expirante : « *Vive l'Europe! La phalange sacrée succombe; vive l'Europe!* » *Voilà* ce que nous *voulions!*

Quelque peu nombreux que nous soyons, nous ne rougissions pas de cet aveu. Le petit comme le grand nombre peut donner l'exemple aux peuples déshonorés de *mourir* pour la *liberté européenne!* Nous voulions *arborer l'étendard des peuples,* en dépit des hommes *lâches, efféminés* et *insensibles* de notre époque; *arroser* cet étendard de notre *sang* — pour l'*honneur,* pour le *salut* des *peuples!* C'était *notre* volonté, celle de la *giovine Italia.*

J'ai pour habitude de ne jamais mettre la main à un

Digitized by Google

ouvrage sans en avoir médité le plan dans l'ensemble et dans les détails. Je ne pourrais écrire le plan d'avance, qui serait l'ouvrage même avec tous les détails de l'exécution. Cette idée m'occupait jour et nuit; vers la mi-décembre, elle fut enfin mûrie; je pouvais penser à la plume et au papier.

Qui aurait eu le courage de s'arracher à une situation si triste et si pénible pour nous tous, pour s'élever jusque dans le « domaine de l'infini? »—Jusqu'à la poésie? (1) — Qui aurait pu, à cette époque, commencer un ouvrage qui se présentait à l'idée en deux gros volumes; un amas de scènes dramatiques qui formaient deux drames? — En vérité, je ne conçois pas aujourd'hui comment il me fut possible de commencer cet ouvrage !

Mais le génie de Mazzini avait agi sur moi avec une puissance magnétique. — La société de Mazzini réveilla en moi la verve poétique assoupie pendant neuf mois. Je communiquai mon idée à Mazzini ; il la trouvait originale et m'encouragea à l'exécuter. — Je me retirai donc dans ma solitude, pour me livrer à mon travail.

Une opposition violente de ma part, à une injustice exercée le jour de l'an, envers un étranger, à G. — me conduisit du « *domaine de l'infini* » dans les *mains des gendarmes*. — Je dis la pure vérité à la haute et illustre police, en phrases rondes et bien sonnantes ; et, j'en aurais encore dit davantage, si j'avais su que l'auditeur de police de cette république en caricature, avait servi dans la gendarmerie d'élite de Charles X. — Enfin, je fus obligé de payer ; je résolus donc de quitter une ville dont

(1) La poésie est l'empire de l'infini. Paroles de Mazzini.
(Note de l'Auteur.)

Digitized by Google

le gouvernement tolère les brigandages dans les rues et laisse les vols impunis!

Il ne me fut pas difficile d'exécuter mon projet : un bon chasseur, placé sur les remparts de la ville, peut tuer un lièvre dans trois pays différens, et peut être accusé d'avoir braconné dans tous ces trois pays, sans être sorti de la ville. — Je fis mon paquet et me rendis à N. — où demeuraient *Bianco* et plusieurs autres conjurés.

Quand je pris congé de *Mazzini*, il m'engagea à achever promptement mon ouvrage, si je voulais le publier avant notre expédition. Ce fut une consolation pour moi. — Je continuai donc d'écrire, tenant, pour ainsi dire, la garde de mon épée. Un ordre du gouvernement du pays que je voulais habiter, ne permettant à aucun réfugié polonais de rester dans le canton * — je ne voulus pas me présenter à la préfecture, étant surtout particulièrement connu du préfet. — J'espérais cependant qu'étant auteur, il paraîtrait ignorer mon séjour.

Le préfet était jadis au service de la Russie, et fesait partie du même régiment des gardes que moi. Il m'avait fait saluer précédemment, en témoignant sa satisfaction à l'égard d'un ouvrage où j'avais tracé des caractères russes de notre connaissance. — Je lui parlai dans une rue, quelques jours après mon arrivée, et m'excusai de ne lui avoir pas rendu ma visite. — En vérité, j'étais souffrant depuis le désagrément arrivé à G. —

Vers la mi-janvier, nos camarades commencèrent à quitter les cantons de Berne et de Soleure, pour habiter ceux de Vaud et de Genève. — Ils arrivèrent d'abord isolément, et ensuite plusieurs ensemble. Des logemens furent loués à N. — et dans les environs. Quand les six

Digitized by Google

premiers camarades s'y furent établis, je fus appelé chez le préfet.

Après un exorde amical et poli, il me demanda :

« A propos, six Polonais sont arrivés ici; ne savez-vous pas ce qui les amène? » Je sus alors à quoi m'en tenir. Le préfet voulait m'arracher quelques aveux et voulait me *sonder*, m'espionner et m'employer comme espion.

« Tu as trouvé l'homme qu'il te faut, » dis-je en moi-même. Soudain je fis une mine si sotte, comme si j'étais devenu ministre de l'instruction publique.

« Ils se rendent en France munis de passeports, » fut ma réponse.

LE PRÉFET. — Mais vous avez loué des logemens pour plusieurs autres?

MOI.— Moi? loué des logemens? c'est une erreur, M. le préfet; j'étais jadis quasi-quartier-maître de notre état-major dans le canton de Berne. —Mais ici je ne m'en occupe pas du tout.

LE PRÉFET (en souriant). — Eh bien! on m'a très-bien dit que vous, précisément vous, aviez loué des logemens.

MOI. — Pardonnez, M. le préfet; croyez-vous que je nierais une telle bagatelle, si c'était la vérité?

LE PRÉFET.---Vous ne savez pas le nombre des arrivans? et ce qui les amène ici?

MOI. --- Si plusieurs passent par ici, ce seront sans doute ceux qui retournent en France. Vous savez bien, M. le préfet, que le canton de Berne nous refuse maintenant des secours et nous oblige par conséquent de partir. Chacun cherche un asile; celui qui ne veut pas prendre un passeport français, parce qu'il avait quitté la France sans passeport, voyage probablement sans papiers.

Digitized by Google

LE PRÉFET. --- Pour moi, il ne s'agit que de connaître le véritable but du voyage de ces Polonais pour savoir quel est le parti qu'il faut prendre. Je ferai, autant que ma position me le permet, tout mon possible pour rendre quelque service à vos camarades; mais je demande aussi qu'on agisse envers moi avec franchise.

Je remerciai M. le préfet de l'intérêt qu'il prenait à notre sort, en lui promettant, *pour gagner au moins un peu de temps*, de m'informer exactement combien de temps mes camarades pensaient séjourner à N. --- et quel était le nombre des arrivans.

Mon attitude vis-à-vis le préfet devint dès lors intéressante. J'étais obligé de jouer le rôle d'un espion auprès de lui pour servir notre cause. J'étais obligé de me faire jésuite, de me résigner à lui débiter des mensonges pour atteindre mon but.

Mon travail littéraire ne m'occupait pas moins pour cela; je le continuais avec zèle et assiduité, quand enfin le jour de l'insurrection, le jour si impatiemment désiré, arriva.

Le préfet ne me laissa pas long-temps tranquille. Il y avait déjà près de quarante camarades, cachés dans mon voisinage, quand M. le préfet me fit appeler de nouveau, le dimanche 19 janvier.

Les mêmes questions me furent faites après une réception amicale.

Je racontai alors que mes camarades étaient décidés de se rendre en *Egypte;* qu'ils avaient demandé des passeports à l'ambassadeur français à Berne; qu'ils viendraient peut-être ici attendre leurs papiers; qu'à cause de leur pénurie et du long voyage, ils y resteraient pendant quelques jours, pour attendre le tirage de la *loterie en faveur*

Digitized by Google

des Polonais qui devait avoir lieu dans le canton de Berne , etc.

Je suis presque persuadé qu'une expression de sincérité accompagnait ma déclaration, car j'avais étudié mon rôle si laborieusement, que je croyais moi-même à la vérité de mes paroles.

J'assurai à la fin qu'à ma connaissance il n'y avait que deux camarades arrivés de plus, et que je ne manquerais pas d'annoncer l'arrivée des autres, aussitôt que je l'aurais apprise. A la suite de ces démarches, je priai mes compagnons de vouloir se tenir cachés dans leur asile, et j'insistai auprès de Bianco pour se rendre à G. --- afin de hâter notre expédition qui ne pouvait être différée plus long-temps.

Mais Ramorino n'était pas encore arrivé, quoi qu'il l'eût promis pour le 15 janvier.

Nous ne voulons pas décider, si le préfet ajoutait foi à mes assertions, ou s'il n'osait pas agir avant que la haute police de *la sainte-alliance n'eût pris ses mesures*. Cette dernière me paraît plus vraisemblable.

Bianco fit plusieurs voyages à G. --- et se distingua par une activité qui mérite un souvenir *historique*.

Ainsi se passa cette semaine. Mon ouvrage était fini; je l'envoyai à Mazzini, voulant lui en faire hommage. Dès notre arrivée à Chambéry, l'ouvrage devait être imprimé en trois langues.

Le dimanche 26 janvier, avant midi, au moment où je me rendais chez Bianco, je rencontrai un étranger qui me fixa avec attention; j'en fis autant. Enfin il s'approcha de moi en me demandant la demeure du Polonais K. --- C'était mon nom. L'étranger était allemand, le docteur N. — de St. — envoyé comme émissaire de la part de R.

Digitized by Google

--- pour me parler ainsi qu'à Mazzini. Je me réjouis infiniment de cet avant-courrier du corps allemand, car je pouvais avec raison beaucoup attendre de la participation de Hermann de R. --- à notre révolution.

Le nouveau venu avait laissé deux compagnons à L. --- que j'instruisis par un Italien de l'arrivée prochaine de tous les Allemands. Après avoir dîné avec nous à notre table de prolétaire, le docteur N. --- partit pour aller trouver Mazzini.

XIV.

Conversation d'un cosmopolite avec le préfet de N. — Profession de foi, pour la vie et pour la mort. — Consultation avec Bianco. — Comment cela aurait dû être fait promptement. — Ramorino ne se montre pas encore.

Les affaires en étaient là quand je sortis le soir de chez moi, pour m'informer auprès de Bianco, s'il avait reçu quelques nouvelles de Ramorino.

Je rencontrai devant ma porte M. le préfet.

Quelques instans auparavant j'avais appris par hasard que le *sous-préfet de G.* --- (frontière de France), accompagné d'un *officier de gendarmerie, en bourgeois*, avait rendu une visite à *notre préfet.*

Les paroles de Béranger :

« Peuples, donnez-vous les mains ! »

étaient changées en

« Mouchards, donnez-vous les mains ! »

Cette *trinité légitime* avait sans doute travaillé avec

Digitized by Google

assiduité; ils s'étaient probablement séparés fort satisfaits de leur besogne, et dans l'espérance, qu'à l'aide de Ramorino, l'affaire aurait l'issue désirée.

Du reste, notre préfet avait un parent, un frère ou un cousin en Savoie et au service de Charles-Albert. Qui est-ce qui ne voudrait pas rendre des services à ses parens? surtout quand il s'agit de la tête, de la vie!

Je me trouvais alors de bonne humeur, d'une sérénité particulière; je ne désirais que de pouvoir en venir aux mains avec quelque ennemi (c'est-à-dire de nos principes).

Le préfet me salua très-amicalement, en ajoutant qu'il désirait me parler. Il jeta un regard furtif sur mon bonnet rouge à la grecque (bonnet quasi-jacobin), que je portais ordinairement dans la rue.

Nous allâmes donc nous réfugier dans une petite allée, sur les bords du lac.

Une conversation assez longue s'entama, qui eut peut-être cela de remarquable, qu'elle eut lieu dans des circonstances très-graves, et qu'elle résuma *deux professions de foi* des partis qui, pour ainsi dire, *se mesurent* l'un avec l'autre, en se menaçant de *mort* et de *ruine*?

LE PRÉFET. — Vos camarades, les Polonais, sont-ils encore ici?

MOI. — Je crois que oui. Mais je ne les ai pas vus depuis quelques jours.

LE PRÉFET. — Ne savez-vous pas s'ils resteront encore long-temps ici?

MOI. — Je n'avais pas de motifs pour m'en informer; mais je le ferai sous peu.

LE PRÉFET. — Deux de vos collègues ont été hier à Genève?

MOI. — Deux y sont allés? C'est bien possible....

Digitized by Google

LE PRÉFET. — Vous ne savez pas si ceux, pour lesquels vous avez loué des logemens, viendront bientôt?

MOI. — Pardonnez, M. le préfet. J'ai eu déjà l'honneur de vous affirmer que je n'ai pas loué de logemens. Qu'est-ce qui m'empêcherait de l'avouer, si cela était vrai? Je ne sais pas la raison pour laquelle je l'aurais nié.

LE PRÉFET. — C'est bien indifférent de savoir qui a loué les logemens; nous en avons déjà parlé il n'y a pas long-temps.

MOI. — En quoi cela peut-il me regarder, de savoir si mes camarades et combien d'entr'eux passeront par ici? Un Polonais a passé aujourd'hui par ici ; cela me regardait-il de savoir d'où il venait et où il allait ?

LE PRÉFET. — Vous ne lui avez donc pas parlé?

MOI. —Je ne parle à aucun Polonais que je ne connaisse particulièrement. La méfiance envers ceux qu'on ne connaît pas, est très-naturelle dans ce temps-ci. Je ne connais pas tous les Polonais qui sont avec moi en Suisse. Je ne suis en relation intime qu'avec un très-petit nombre. Vous le savez, M. le préfet, je suis méfiant; je m'attache rarement à quelqu'un. Pourrais-je parler à un Polonais que je ne connais pas, et qui apprendrait par ses questions que j'ai été au service de la Russie. Cela m'exposerait à être pris pour un espion, si mon nom lui était inconnu.

LE PRÉFET. — Nous n'avons rien à craindre des espions russes; que pourraient-ils faire en Suisse? Nous avons notre envoyé russe à Berne.

MOI. — Vous ne m'avez pas compris, M. le préfet. Ni l'envoyé russe à Berne, ni les Polonais qui passent par ici, ne m'occupent. Je me soucie autant du premier que des derniers. Vous connaissez ma vie d'auteur, je reste chez moi, m'occupant de mon travail jour et nuit.

Digitized by Google

LE PRÉFET. — Je sais très-bien comment vous vous occupez.

MOI. — Je travaille, parce que je ne peux pas rester oisif. Dans l'espoir d'un meilleur avenir, je prends le présent en patience, quand même quelques années s'écouleraient encore ainsi.

LE PRÉFET. — Votre avenir! — Toute votre existence devient de jour en jour plus pénible et plus critique.

MOI. — Comment donc, M. le préfet! Je ne connais aucune autre raison que la durée du temps, qui rend l'exil très-amer.

LE PRÉFET. — La crise vers laquelle nous avançons insensiblement peut nous mettre particulièrement dans une position fort critique.

MOI. — La crise? — Je ne sais pas, M. le préfet, de quelle crise vous voulez parler? Sous-entendez-vous une crise prochaine, ou lointaine et politique. Plut au ciel qu'elle éclatât bientôt; tels sont mes vœux les plus ardens. Mais dans l'état actuel des affaires en Europe....

LE PRÉFET. — Je sais très-bien à quoi vous pensez. Je connais toute votre vie. Par la courte biographie que j'ai lue, et par d'*autres renseignemens*, je connais vos antécédens, votre position présente et l'avenir vers lequel vous marchez. Je viens de dire à un ami, en parlant de vous : « N'est-il pas dommage, n'est-il pas triste de voir un homme de votre âge, de votre capacité, d'un extérieur si avantageux, se laisser entraîner à une illusion, et sacrifier ainsi son repos, son bonheur, sa vie, — sans avantage, sans satisfaction. »

J'étais tout embarrassé en entendant tant de complimens (que je rends fidèlement ainsi que tout le dialogue), et je répondis :

Digitized by Google

« Je vous remercie, M. le préfet, de l'intérêt que vous me portez, et que vous m'avez déjà prouvé dans d'autres circonstances. Mais agréez l'assurance que je ne me trouve pas malheureux comme vous le pensez; qu'ainsi je n'ai aucun droit à la compassion. Je sais bien que vous me connaissez aussi bien que mes antécédens. Mais puisque cette vie, ces antécédens vous sont connus, je vous parlerai, je m'expliquerai franchement. — Ce que vous nommez *bonheur*, et auquel je *renonce*, ce n'est pas le *bonheur selon moi*. Ce que vous appelez *repos*, et auquel je *renonce*, serait pour moi une *mort morale*. Vous dites que je sacrifie toute ma vie? — Oui, je la sacrifie! — Mais je le fais avec plaisir, avec orgueil, car je sacrifie à ma *conviction intime* mon soi-disant bonheur, mon repos extérieur et ma vie! Je ne la démentirai jamais, cette *conviction*.

LE PRÉFET. — Mais, mon cher ami, êtes-vous donc sûr que votre conviction est *vraie*, qu'elle est juste? — J'ai observé au contraire que vous nourrissiez des idées chimériques, illusoires; voilà ce qui me chagrine.

MOI. — Vous parlez d'illusion? — Peut-elle avoir lieu là où dominent le bon sens et le droit naturel? — Ma *conviction* est basée sur la *raison* et la *nature;* elle a été *purifiée* et *raffermie* par *l'expérience* de ma vie, par les événemens qui ont eu lieu jusqu'à l'heure où nous sommes! — Je sacrifie ma vie par *devoir;* je remplis mes *obligations* envers l'*humanité*.

LE PRÉFET. — Ce que vous appelez *devoirs*, — ce sont des *illusions*. Et ces *devoirs*, sont-ce vraiment *vos devoirs?* — Vous sentez-vous appelé à prendre la route que vous parcourez? — Votre vocation n'est-elle pas une illusion? — Ne pourriez-vous pas choisir une route tout-à-fait dif-

Digitized by Google

férente? — Moi, par exemple, ne remplis-je pas *mes devoirs ?* Ma vie n'est-elle pas plus *tranquille* et plus *paisible* que la *vôtre ?*

MOI. — M. le préfet, ne comparez pas *votre* vie à la *mienne. Notre vie* et *notre position individuelle* sont *directement opposées.* — Je respecte l'accomplissement de vos devoirs, je n'en parle pas. Mais *mes devoirs* sont le résultat de *ma vie;* ma vie a développé en moi cette conviction, ce sentiment ardent pour la *vérité*, pour le *droit*, pour la *misère* de l'humanité; cette *conviction* m'a donné la *force* de la *parole*, dont je me suis servi jusqu'ici pour déjouer l'*opprobre* et l'*ignominie*, pour *attaquer* à la vie et à la mort les *ennemis* de l'*humanité*. Cette *force* en *moi*, est une force *d'en haut* que je ne me suis pas donnée moi-même; et puisque la nature m'en a doué, puisque Dieu me la donna en partage comme un gage sacré, — il est de mon devoir de *travailler*, d'*agir*, d'*utiliser* ce *gage*. — *Voilà ma vocation.* Je me suis toujours efforcé de remplir mes devoirs avec probité; je les remplirai durant ma vie; j'espère que Dieu me permettra un jour de *sceller* mes *paroles* de *mon sang*. Car tant que la *parole* n'est pas *scellée*, dans la *dernière heure* de la vie, par le *sang* de celui qui l'a prononcée, cette *parole* n'a pas de *valeur*. J'ai *vécu pour* l'humanité, et j'espère un jour pouvoir *rendre* la vie *pour* elle.

Excusez, M. le préfet, si je me suis un peu animé. Vous voyez que mon bras tremble. Vous avez exigé une profession de foi, je l'ai faite devant vous, comme devant un *homme*. — Vous pouvez en faire usage comme préfet; car je ne démentirai jamais ma manière de voir, ma conviction devant aucun magistrat, devant aucun tribunal. — Dussé-je être exécuté demain, sur l'échafaud même,

Digitized by Google

je me prononcerais ainsi; ma manière de penser et d'agir serait encore la même! —

M. le préfet sembla *surpris*! — Il jeta un regard sur les rochers de la Savoie, qui, éclairés par les derniers rayons du soleil, se trouvaient vis-à-vis de nous. Après une longue pause, il continua ainsi :

« Une telle *fermeté* de caractère vous fait *honneur*; mais pouvez-vous être tranquille devant Dieu; votre conscience ne vous reproche-t-elle rien, quand vous ne pensez, quand vous ne méditez que guerre et combats?— Il me semble que le premier devoir du chrétien est de faire la paix et de la consolider.

MOI. — Vous me demandez si ma conscience est tranquille après vous avoir avoué avec quel plaisir j'attends la mort? — Je crois, M. le préfet, que vous ne pouvez ni me comprendre, ni me *concevoir*! — En vérité, je vous assure, j'éprouverais des remords, ma conscience m'accuserait, je n'aurais pas un moment de repos, si je pensais *autrement*, si je vivais *autrement* que je le fais.

Dois-je donc voir toute l'ignominie dont le despotisme accable l'humanité; voir ces milliers de victimes de sa haine mourir sur l'échafaud ou languir dans les cachots qui en sont encombrés; ne pas chercher, comme homme et autant qu'il est en mon pouvoir, d'adoucir tant de misère qui plane sur l'humanité opprimée? — Et vous parlez de faire et de consolider la paix?—Comprenons-nous, M. le préfet; je crois aussi avec ferveur en Jésus-Christ, l'*homme-divin* qui a vécu pour l'humanité, qui a souffert pour elle, qui lui a sacrifié sa vie! — Je révère en lui l'*homme* le plus parfait, le plus grand qui ait cherché à consolider le bonheur de l'humanité! Je le prends pour modèle.

Digitized by Google

Le préfet m'interrompit : « Je le reconnais pour *Dieu*, non comme *homme;* je suis ses préceptes comme des lois *divines*.

MOI. — Pardonnez-moi, M. le préfet; de discuter ici des dogmes religieux nous conduirait trop loin. Nos manières de voir diffèrent sur plusieurs points; il en est ainsi sur le Christ. Je répète que je l'admire, que je le révère comme *homme;* que je ne l'aurais jamais tant admiré, s'il avait voulu prendre le masque d'un Dieu!.... Un Dieu masqué pourrait faire beaucoup de bien sur la terre; mais il serait alors absurde si le même Dieu voulait servir de modèle, et exiger de l'homme de l'imiter. Cela serait impossible à cause de la différence qui existe entre la divinité et l'humanité.

Le Christ s'est appelé lui-même *le fils de l'homme;* comme tel, comme *homme*, il est infiniment grand et sublime, un modèle pour tous les mortels dans ses efforts pour le salut de l'humanité.

Maintenant parlons de ce que vous appelez *consolider la paix*. — Il est d'abord impossible de maintenir la paix quand il *n'y en a pas*. Croyez-moi, M. le préfet, je fais aussi des efforts pour obtenir la paix. Appelez-vous la *paix* l'état présent de l'humanité?—Est-ce la *paix*, quand le *bon plaisir* immole tous les jours ses malheureuses victimes? — ou qu'il les envoie languir dans les cachots ou dans l'exil, parce que ces *victimes se prononcent pour l'humanité?*

LE PRÉFET. — Ce qui se passe loin de nous ne nous regarde pas. --- N'avons-nous pas la paix *ici*? --- Le peuple n'est-il pas *heureux* et *content*? Que voulez-vous *de plus*?

MOI. --- M. le préfet, je suis si étonné que je ne puis

Digitized by Google

m'exprimer!— Vous me parlez maintenant comme préfet, mais moi, je croyais parler à l'*homme*. Vous vous dites chrétien, vous professez la doctrine du Christ, alors vous devez être *homme* aussi. Et comme homme, vous pourriez parler ainsi? La misère des hommes ne doit-elle vous toucher que quand vous la voyez de vos yeux? Doit-elle vous être indifférente quand elle est loin de vous? J'espère, M. le préfet, que vous ne vous êtes pas bien expliqué. — Tout homme qui souffre sur cette terre, dans quelque pays, même dans quelque partie du monde que ce soit, a des droits à mon secours; et mon devoir comme homme est de lui prêter assistance, autant qu'il est en mon pouvoir. Ce fut dans ce sentiment de mes devoirs que je cherchai, autant que je le pus, de secourir, non-seulement les Grecs, les Polonais et les Allemands, par mes paroles et mon activité, mais que je me constituai encore le *défenseur des Nègres de la Jamaïque*, qui, en vérité, sont bien éloignés de nous. Mais la cause des Nègres est aussi la cause de l'humanité, et comme telle, elle avait droit d'appeler à son secours toute ma force morale. — Et je le répète, ainsi que je l'ai toujours fait, je me sacrifierai en combattant pour l'humanité opprimée; je viendrai à son secours par mes paroles et par mes actions!

Et vous vous trouvez satisfait quand vous dites que vous avez *ici* la *paix*, que le peuple est *heureux?* — Excusez, M. le préfet, mais cela n'est pas exact, cela n'est pas vrai! Jetez un coup-d'œil sur votre Suisse. — La paix est-elle en Suisse? Le peuple suisse est-il heureux? Est-il heureux dans un pays où les partis armés sont prêts à s'écharper?

Digitized by Google

LE PRÉFET. --- Je parle de *ma* patrie, du canton de Vaud.

MOI. --- Qu'appelez-vous *votre* patrie? N'êtes-vous pas Suisse? Regardez-vous comme votre patrie, le seul département, le seul canton que vous habitez? M. le préfet, cela serait comique. --- Votre canton, cette patrie isolée (puisque vous l'appelez ainsi), peut-il protéger et défendre à lui seul sa liberté, son indépendance et son honneur, contre quelque attaque du dehors? --- M. le préfet, vous êtes dans l'erreur. — Si *un petit doigt* de la sainte-alliance touchait demain cette patrie qui vous est si chère, ce *petit doigt* la mettrait dans *un mouchoir*, et de-là dans sa *poche*.

Le préfet sourit, et je continuai ainsi :

En effet, vous ne pouvez parler de patrie que comme Suisse (ou, si vous ne voulez pas être Suisse), comme Français, en tant que le caractère de votre nation, sa langue et ses mœurs ont de l'analogie avec ceux de la nation française. Eh bien! si vous voulez être Suisse, vous ne pouvez pas nier que votre patrie, la Suisse, se trouve dans une situation bien triste; que la liberté des Suisses n'est qu'une chimère; que l'honneur de la Suisse n'est qu'un fantôme, car les vingt-deux cantons sont autant de républiques, en miniature, étrangères l'une à l'autre.

L'union de ces républiques est un beau *rêve;* donc, une patrie sans *union* est sans doute dans une triste situation. Le soi-disant gouvernement de la Suisse, la diète fédérale, s'est avilie jusqu'à n'être qu'un *instrument* de la sainte-alliance; le caractère de votre gouvernement est empreint d'un manque de volonté, d'une lâcheté servile; une patrie, administrée par un tel gouvernement, est

Digitized by Google

malheureuse. — Les aristocrates, protégés par la Sainte-Alliance, ont dernièrement *foulé* aux pieds l'*honneur de la Suisse*. — Le colonel Abyberg, parjure, violant ses devoirs comme colonel de la confédération, *envers la confédération entière*, osa se lever avec une masse armée. -- Fut-il *puni?* — La main de la justice ne l'a pas même *touché*; il a commis son crime *impunément!* --- Où est votre honneur national, monsieur le préfet, quand un affront aussi inouï, une infamie aussi palpable, peuvent être commis *impunément?* J'aurais bien voulu voir ce qui serait àdvenu à celui qui se serait montré à la tête d'une masse armée, en faveur de la confédération, en faveur de lhonneur du peuple Suisse !

Mais le coquin *qui, sous la protection de la Sainte-Alliance*, voulait empêcher les progrès de la liberté des Suisses, le parjure à ses sermens et à ses devoirs, celui-là resta impuni. Ce lâche gouvernement n'eut pas le courage d'exécuter les sentences de la justice envers ce traître, envers ce coupable de-haute trahison; il redouta une *misérable note* de la *sainte-alliance*, trembla devant un chiffon de papier, et laissa la patrie déshonorée.

LE PRÉFET : —Que pouvait donc faire la diète du colonel Abyberg?

MOI. --- Le faire *pendre* au *premier arbre* par jugement d'un conseil de guerre.

LE PRÉFET. --- Mais le colonel Abyberg n'exécuta que les ordres du gouvernement des petits cantons. On aurait donc dû pendre tous ces gouvernemens.

MOI. --- Excusez, monsieur le préfet, un colonel de la confédération, comment a-t-il pu obéir aux ordres d'un

Digitized by Google

gouvernement qui s'en était séparé (1)? je ne peux pas le concevoir. Mais arrêtons-nous là.

Je remarquai, par ses dernières observations, que M. le préfet appartenait au parti anti-populaire et aristocratique des petits cantons, qui, par la situation du canton de Neuchâtel, se trouvent sous la protection de la Sainte-Alliance. (2).

M. le préfet continua, en souriant, la conversation : « Votre but est sans doute ce qu'on appelle la *réforme politique*, le *renversement* de *tous* les *gouvernemens*. Or, si vous arriviez jamais à ce but, *notre* gouvernement ne serait pas plus qu'un autre en grande sûreté? »

MOI. — Dès que votre gouvernement sera en harmonie avec les droits et la volonté du peuple, comme l'on doit s'y attendre, il n'aura jamais rien à redouter. Mais, si votre gouvernement devenait l'ennemi du peuple, s'il s'opposait à sa volonté, à ses droits; si jamais votre gouvernement s'abaissait à *être la machine, l'instrument de la Sainte-Alliance*, alors on pourrait s'attendre que, si par une *crise européenne* les peuples recouvraient leur *puissance*, votre peuple chercherait sans doute aussi à faire *valoir* sa *volonté* et ses *droits*.

(1) La Suisse est, comme on sait, une république fédérative composée de 22 cantons, qui ont *chacun leur gouvernement*. La *Diète fédérale* se réunit tous les ans dans le chef-lieu d'un des trois cantons directeurs qui sont : *Zurich, Berne et Lucerne;* elle est présidée par l'avoyer ou le bourgmestre du canton où elle s'assemble, et qui prend alors le titre de *Landamman de la Suisse;* lui et le conseil d'état du canton directeur forment le *pouvoir exécutif.*

Un *Colonel fédéral*, dignité de la plus haute importance, est nommé par la *Confédération même*; il est à ses ordres; le gouvernement du canton qu'il habite, n'a rien à lui commander en cette qualité de *Colonel fédéral.*

Il n'en est pas ainsi des colonels *cantonnaux* qui commandent la milice, chacun dans leur canton respectif. *(Note d'un Amateur de géographie.)*

(2) Le substantif *alliance*, par une transposition de lettres assez plaisante, (anagramme) forme le mot CANAILLE. *(Note d'un Prolétaire.)*

Digitized by Google

« Et nous? --- reprit le préfet en souriant, nous qui sommes maintenant au pouvoir, moi, par exemple, — je serais aussi *pendu*?

Eh bien! M. le préfet, répondis-je en souriant aussi, puisque vous voyez que l'humanité est en guerre ouverte, au lieu d'être en paix; nous ne pouvons pas savoir quelle direction cette guerre prendra, qui de nous sera *pendu, moi* ou *vous*, ou *nous deux ensemble.*

LE PRÉFET. — Je vous comprends bien, mon cher ami, vous *plaisantez*. Quant à moi, ma conscience ne me reproche rien. J'aime la paix, et je cherche à la soutenir, car le Christ nous enseigne la paix.

Par cette conversation, je reconnus que le brave homme était piétiste (1), ce qui m'amusa beaucoup. Je l'interrompis brusquement, en disant :

« Vous vous trompez fortement, si vous croyez que le Christ ait prêché la paix absolue sans *condition*. Comment pouvez-vous croire que l'amour du Christ pour les hommes puisse supporter l'outrage fait à l'humanité, sous prétexte de conserver la paix? --- Oh non! le Christ ne l'enseignait que *conditionnellement*. Il voulait le *combat*, le *combat sanglant,* en son nom, au nom de sa doctrine, en disant :

Ne pensez pas que je sois venu apporter *la paix* sur la terre : je n'y suis pas venu apporter la *paix,* mais l'*épée,* car je suis venu mettre en *division* le *fils* contre son

(1) *Piétiste*, qu'on nous passe ce mot *technique intraduisible*. Les protestans en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, ont des sectes. Les *Piétistes* en forment une qu'il ne faut pas confondre avec celle des *Frères Moraves* (Herrnhuter) qui se distinguent par la pureté de leurs mœurs, leur persévérance, leur aptitude au travail et leur pratique de la morale évangélique.

(*Note d'un Chrétien éclairé.*)

Digitized by Google

père, la *fille* contre sa *mère,* dans le combat qui s'ouvrira en mon nom (1).

Vous voyez bien, M. le préfet, que votre paix chrétienne n'est pas du tout en harmonie avec les pensées du Christ. Le Christ voulait la liberté du genre humain; il avait en même temps une grande connaissance du monde et des hommes. Il prévoyait bien les guerres qui auraient lieu dans des siècles et des milliers d'années, par la différence des opinions, et cela aussi long-temps que l'*égoïsme* s'opposerait à l'*amour de l'humanite,* le *crime,* à la *vertu* ! Le Christ ne voulait vraiment pas de *juste-milieu* entre la guerre et la paix; il voua ses disciples *à l'épée,* en leur représentant toutes les persécutions, tous les martyrs qu'ils souffriraient en son nom, c'est-à-dire au nom de sa doctrine. M. le préfet, cette persécution de ses disciples n'a pas cessé, même de nos jours. Au contraire elle va en croissant, les principes de Jésus-Christ étant de plus en plus discutés. Car le Christ était le *républicain* le plus *pur* qui eût existé! — Le préfet ne sembla pas vouloir répondre à cette observation, quoiqu'il fût préfet d'une quasi-république, et fit une autre observation :

La nouvelle tendance des réformateurs politiques ne me plaît pas du tout; par exemple, les Saint-Simoniens en France. Leur système me semble basé sur l'amélioration purement *matérielle* du peuple; et le but plus élevé de l'humanité, qui devrait éveiller notre principale sollicitude, le salut des âmes, n'est pas même pris en considération.

Je pouvais à peine m'empêcher d'éclater de rire; mais je tâchai de me contenir en répondant :

(1) Evangile selon saint Mathieu, chap. X, v. 34, 35.

Digitized by Google

« Quoique je porte de la barbe comme un Saint-Simonien, je ne suis cependant pas du tout partisan de leur religion. Je ne la connaîs pas. Mais quant à l'*amélioration matérielle* du peuple malheureux, je suis partisan de ce système là, de corps et d'âme. — Vous croyez, M. le préfet, que ce salut des âmes n'est pas désiré par nos vœux. Le but de nos efforts est de *propager* les *lumières,* de *développer* les *facultés de l'homme*, afin qu'il puisse connaître sa *vocation,* et le but de son *existence.* Croyez-moi, un homme qui a reconnu sa *vocation,* a *sauvé* son *âme.* En opposition à ce système, nous en trouvons un autre, celui des *despotes*, des *nobles,* des *aristocrates*, et des *prêtres*, qui condamnent l'homme à la *misère* du chien et de l'esclave ; à entendre un long sermon et à réciter le *pater,* tandis que les privilégiés *gaspillent* son bien; à se laisser *opprimer, écorcher, fouler* aux pieds dans une *humilité chrétienne* , en attendant l'*éternelle félicité* dans l'*autre monde*, après avoir *enduré* la *faim* dans *celui-ci.* Voilà l'*intérêt* que prennent les *privilegiés* au salut des âmes de leurs prochains.

LE PRÉFET. — Je soutiens toujours que le bien matériel, seul, ne fait pas le bonheur de l'homme (1).

Je crus m'être expliqué assez clairement sur ce sujet ; je voulus donner une autre tournure à la conversation, quand le préfet m'interrompit :

« A propos! vous vous prononcez contre l'ordre de choses, et vous trouvez justement dans notre pays ce qu'on vous a refusé dans d'autres. Je pense que vous en devez être reconnaissant. Vous vivez ici tranquillement,

(1) Nous apprenons à l'instant la publication d'un ouvrage républicain de M. l'abbé de La Mennais, intitulé: «*Paroles d'un Croyant*» (*Note d'un Prolétaire.*)

Digitized by Google

et personne ne vous persécute. Cette observation fit une profonde impression ; je répondis tout ému :

M. le préfet, je vous comprends. C'est à votre gouvernement que je dois de la reconnaissance ; la permission de *respirer*, dans ce pays, un air dont il fait son *monopole;* de marcher sur ces *cailloux* qui sont sa propriété, sur lesquels personne ne doit mettre le pied, sans être muni d'un passeport délivré par une autorité reconnue de la *Sainte-Alliance*. Je suis reconnaissant envers votre gouvernement, surtout envers vous. — M. le préfet, vous dites que je trouve dans ce pays ce qui m'a été refusé dans d'autres? M. le préfet, c'est une erreur! — Votre canton refuse un asile à nous autres Polonais ; vous le savez aussi bien que moi. Où est donc *la liberté individuelle* du citoyen de votre canton? Qui voudrait exercer l'hospitalité? Cependant ! — je vous réitère mes remercîmens d'avoir eu la bonté de me permettre de séjourner quelque temps ici, étant muni d'ailleurs d'un passeport en règle pour mon voyage.

M. le préfet rougit, et ajouta avec un ton affectueux :

Vous ne m'avez pas compris. — Peut-être ne me suis-je pas bien exprimé. Je ne pensais pas comme vous le croyez.

Notre entretien finit très-amicalement.

Le préfet prit congé de moi en me serrant la main très-affectueusement. Il m'assura de l'intérêt qu'il prendrait toujours à mon sort, et — alla trouver un brigadier de gendarmerie, qui demeurait non loin de moi.

Notre discussion très-longue et très-vive avait éveillé l'attention de plusieurs passans, entre-autres de plusieurs Italiens qui, m'ayant vu, en firent le rapport au général Bianco.

Digitized by Google

Bianco fut très-curieux de savoir quel avait été le sujet de notre entretien; il m'invita de passer chez lui. — Je m'empressai de lui communiquer ce qu'il y avait de plus important. J'étais trop fatigué pour pouvoir lui répéter toute la conversation (1).

Bianco craignait que ma franchise envers le préfet ne nous nuisît pour le moment.

Je ne fus pas de cet avis. Notre conversation touchait simplement nos *principes*, sur lesquels le préfet avait été le premier à parler. — Ma conscience exigeait que je fisse devant lui, comme homme, ma confession franche, puisqu'il parlait de ma vie en pharisien. — Le préfet n'avait rien pu apprendre de nos projets — par ma profession de foi. Néanmoins, je fis l'observation à Bianco que le préfet semblait tout savoir, mais qu'il feignait tout ignorer.

Nous délibérâmes encore une fois quel parti il fallait prendre, ce qu'on devait entreprendre sur-le-champ et sans délai pour sauver notre entreprise. — Mais que pouvait notre délibération!

Nous étions là, les mains liées, car *Ramorino* n'était pas encore arrivé. — Quelques individus, parmi nous, furent obligés d'aller à la rencontre des Polonais et des Allemands, pour préparer l'embarquement. L'argent peut tout faire : nous en avions assez.

On pouvait avoir des barques couvertes, et il n'y avait pas encore de gendarmes nationaux le long du rivage. L'embarquement sur trois ou quatre navires, pendant la

(1) J'espère que le général Bianco lira ces mémoires; il y trouvera tout le dialogue. Je n'y ai pas consigné quelques phrases insignifiantes. Cependant, autant que je le sache, je n'y ai pas ajouté une syllabe. M. le préfet me lira aussi probablement; qu'il en décide en gardant ce dialogue comme un souvenir. (*Note de l'Auteur*.)

Digitized by Google

nuit, et dans des lieux différens, était très-facile. Il ne manquait pas de pain, de fromage et d'eau-de-vie. Notre détachement aurait pu louvoyer sur le lac, en toute sûreté, jusqu'à ce que celui de *Carouge* eût fait un mouvement. --- Alors, l'arrivée sur les bords de la Savoie et la jonction du corps entier étaient sûres. Notre révolution aurait encore réussi, malgré toutes les intrigues.

Ainsi les vues de la Sainte-Alliance, dont les espions étaient en activité depuis trois mois, auraient échoué. La gendarmerie nationale de la Suisse n'aurait pu nous désarmer et nous arrêter; les plans infernaux de Ramorino, quoique général en chef, qui n'avait pas encore écrit une syllabe, n'auraient pas eu leur infâme exécution! — ....

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Mouvemens des conjurés.—Diversité d'opinions parmi les Polonais.—L'union des peuples. — Charles St— et ses compagnons sont arrêtés dans le canton de Fribourg.

Les intrigues de Ramorino venaient de nous faire perdre trois grands mois. Son arrivée et l'insurrection qui devait s'en suivre, avaient été annoncées *dix fois*. Enfin, le 15 janvier fut définitivement fixé. Mais cette journée s'écoula comme toutes les autres : Ramorino n'arriva pas, quoique toutes les colonnes eussent été mises en mouvement.

Il paraît que le comité de la *Giovine Italia*, avait décidé de commencer l'insurrection *sans* Ramorino. Cette résolution était louable, mais trop tardive.

Tous ceux qui croyaient encore en la probité de Ra-

Digitized by Google

morino, cherchèrent à excuser son éternelle absence en alléguant l'organisation des mille hommes qu'il avait promis, ou les soins qu'exigeait l'embarquement de son corps, en Portugal, pour Gênes.

De mon côté, j'ai la conviction que, de tous ceux qui l'attendaient, il n'y en avait pas cinq dont la croyance ne fût ébranlée.

Plusieurs Italiens même, de ma connaissance, qui avaient toujours parlé de Ramorino avec déférence, devinrent embarrassés.

Le soupçon s'éleva tous les jours davantage, que Ramorino était un *infâme*, un *scélérat, peut-être* un *traître.* Maints Italiens craignirent alors l'accomplissement du *jugement* et de la *prophétie* des Polonais.

On comprendra aisément quelle fâcheuse influence ce retard inconcevable avait déjà exercée sur les préparatifs de l'expédition.

Plusieurs Italiens, qui ne partageaient pas l'opinion de leurs compatriotes, s'étaient retirés en France, comme nous l'avons dit plus haut. Ce nombre augmenta dès que la prudence nous fit répandre le bruit que l'expédition n'aurait lieu que l'été suivant. Il y aurait eu folie de confier la vérité à chaque mécontent.

Il en était de même concernant l'émigration polonaise. Tous ceux qui ne se plaisaient plus en Suisse, pour plusieurs raisons, se décidèrent à quitter ce pays, demandèrent des passeports pour la France ou pour l'Egypte, où la position du général Dembinski (1) leur promettait un accueil favorable.

(1) Le général polonais Dembinski est au service d'Ibrahim Pacha ; il commande la cavalerie et jouit de soixante mille francs d'appointemens.

(Note de l'Auteur.)

Digitized by Google

Quoique tous ces Messieurs aient été guidés par l'égoïsme en pensant uniquement à améliorer leur position, il n'est pas moins remarquable que de quatre cents Polonais, presque deux cents restèrent inébranlables dans leurs opinions, prêts à verser leur sang pour le bonheur de l'humanité.

La nécessité de l'*union* des peuples parut indispensable à la plupart des Polonais fidèles à leurs principes.

En effet, cette tendance de plusienrs nations vers un *but unique,* en livrant un combat à mort pour l'humanité souffrante, — cette tendance, disons-nous, renfermait ce *sublime de sentiment* qui remplit d'une terreur panique nos ennemis dès qu'ils en eurent connaissance.

Nous remarquons à cet égard, que les membres du dépôt polonais à B. — où se discutaient les affaires journalières du conseil administratif, se distinguèrent comme des hommes très-capables. Abstraction faite de leur éducation antérieure, tous étaient parvenus à un degré d'*intuition,* d'où émanaient les *idées claires* qu'ils avaient des *affaires de notre temps*. Ils avaient appris à *penser;* et l'esprit qui les animait prouve qu'il n'est pas si difficile de rendre les hommes *intelligens,* dès que les *vrais moyens* sont employés.

Cette culture politique réciproque parmi les Polonais n'avait pas échappé à la vigilance des gouvernemens lâchement conjurés contre l'esprit du siècle.

Les gouvernemens mêmes, nés de cette culture progressive et sortis des révolutions, parurent avoir oublié leur origine en s'avilissant à servir honteusement la sainte-alliance, en opprimant l'émancipation intellectuelle de notre époque.

Mais cette union fraternelle de tous les hommes, ce dé

Digitized by Google

veloppement des facultés intellectuelles, ce perfectionnement moral, — sont des *excès interdits* de nos jours.

La sainte-alliance qui, en dépit de sa sainteté et de son infaillibilité, craignait *sept* Polonais (1) apparaissant armés où le devoir de la conservation les avait appelés pour leur propre défense, — cette sublime sainte-alliance employa tous les moyens possibles pour détruire l'union paisible de nos camarades en Suisse.

Nous devons consigner ici, comme fait historique et à l'honneur de nos compagnons malheureux, qu'aucune puissance ne put rompre l'union morale formée entre 170 ou 200 hommes fidèles, que nous allons voir marcher courageusement vers les bords du lac de Genève.

Pour accélérer la jonction des différens corps sur les bords de ce lac, les Polonais des dépôts éloignés s'étaient mis en marche et se trouvaient déjà à N. — et à G. —

Pendant que Bianco délibérait avec moi, (voyez chapitre XIV), nous reçûmes le même soir la nouvelle que Charles St. — avait été arrêté dans le canton de Fribourg avec tous les membres de notre état-major polonais.

Il est impossible de décrire l'impression que cette nouvelle fit sur nous.

Réflexion faite, je me consolai dans l'espoir que nos camarades avaient assez de présence d'esprit et de courage pour prendre la fuite, et qu'il ne manquait pas de braves gens en Suisse pour protéger leur entreprise.

Cependant je passe sous silence l'incertitude pénible

(1) Les journaux légitimistes avaient publié pendant le congrès de Tœplitz, de Muenchengraez, etc., que les hauts et très-hauts seigneurs avaient parlé de la présence de sept Polonais dans l'affaire de Bâle, que des notes avaient été échangées à cet égard.

Quelle idée doit-on avoir de la force d'une sainte-alliance qui craint sept Polonais! *(L'Auteur.)*

Digitized by Google

qui nous accablait à N. — non-seulement à cause de l'absence de Ramorino, mais encore à l'égard de l'arrestation de nos frères valeureux.

XVI.

Expulsion des Italiens du canton de Vaud. — Arrivée du chef d'état-major nommé par Ramorino. — Constant Z. — La préfecture. — L'auteur est renvoyé du canton de Vaud. — Embarras des arrivans à L. — L'auteur fait un voyage à L. —

Tous les Italiens qui demeuraient à N... — furent mandés à la préfecture le lundi 27 janvier, excepté un jeune homme (1) dangereusement malade, qui obtint la permission d'attendre la mort ou sa guérison. L'ordre de quitter le canton de Vaud sur-le-champ, fut intimé à tous.

Cet ordre n'effraya personne. Les affaires étaient tellement avancées, que notre expédition ne pouvait être retardée que de quelques jours, à moins que nous n'y renonçassions : ce qui n'était pas notre volonté.

Enfin le bruit se répandit que deux généraux apparte-

(1) Ce brave jeune homme, nommé Albert Bono, de Milan, mourut à Nyon le 19 février. Quatre à cinq cents patriotes du canton de Vaud l'accompagnèrent à sa dernière demeure. — Que la *liberté* de sa belle patrie vienne le reposer de toutes les souffrances qu'il a endurées !

(Note de l'Auteur.)

Amen, le Prolétaire.

Digitized by Google

nant à la suite de Ramorino, étaient arrivés à G.—Nommé par Ramorino même, l'un d'eux devait jouer le rôle de chef d'état-major.

En réfléchissant à l'importance d'une telle place, surtout dans notre expédition, on présumera avec raison que notre chef d'état-major possédait non-seulement toutes les qualités militaires requises, mais qu'il était aussi un homme capable, ayant donné des preuves supérieures de vrais sentimens républicains. En effet, la création des *républiques européennes,* auxquelles l'Europe entière devait s'unir, *dépendait* de notre insurrection.

Quiconque ne pouvait saisir cette *grande idée*, ne nous convenait ni en qualité de général en chef, ni en celle de chef d'état-major.

Aussi nous étonnâmes-nous à la nouvelle, que ces fonctions avaient été confiées à un *vieux* Polonais, *partisan zélé* de l'aristocratie, et dont les principes dataient d'une *époque* enfouie depuis long-temps dans l'oubli!

Cette nouvelle nous rappela, malheureusement trop bien, la ruine de la Pologne.

Pourquoi les Polonais échouèrent-ils dans leur audacieux projet de délivrer le peuple?

Parce que la jeunesse, brillante et courageuse, abandonna la direction de cette œuvre salutaire; qu'elle la confia à de faibles vieillards, qui ne concevaient pas l'impulsion donnée, qui trahirent, qui vendirent le peuple et la patrie par *faiblesse* de *caractère.*

La nomination d'un *aristocrate décrépit*, d'un soi-disant *vieux militaire,* comme chef d'état-major d'une légion européenne *vigoureuse,* devant consolider la *jeune Europe,* — cette nomination, dis-je, réveilla de nouveaux doutes concernant le plan de Ramorino, qui ne voulait

Digitized by Google

que des *instrumens* de sa *volonté*, que des *machines militaires* peur mieux atteindre son but infernal.

Puissent les amis des peuples se persuader, que les *épaulettes*, les *décorations* ne constituent pas le *révolutionnaire*, le *libérateur des peuples;* mais qu'il faut une *volonté inébranlable*, une *force morale* à toute épreuve.

« La jeunesse d'un peuple décide de sa puissance. » L'expérience nous démontre que l'honneur et la victoire d'un peuple furent lésés, chaque fois que le préjugé les confia à de vieux militaires. Notre expédition et la dernière révolution de Pologne confirment cette triste vérité; les vieux militaires de Fontainebleau, en 1814, qui, presque tous, trahirent Napoléon et la France, révoltent nos cœurs.

Tant que la victoire et la gloire de Bonaparte ou de Napoléon accompagnaient ces *machines* militaires, elles avaient du courage et du caractère. — Lorsque l'étoile de Napoléon pâlit, leur ardeur diminua. *Lui* seul fut grand et sublime dans toutes les circonstances de la vie. — Lui, que nous aimons, que nous révérons comme Bonaparte, mais que nous méprisons comme empereur absolu, que nous pleurons comme homme, victime de sa confiance, martyr de Sainte-Hélène! *Lui*, ne perdit courage, ni sur ce rocher de l'Océan, ni dans les salons de Fontainebleau. — Mais *eux*, les *vieux militaires* qui l'entouraient, quelle pitié ne nous inspirent-ils pas pour la plupart!

La France *perdue*, *démoralisée*, — avait encore 123 mille Français sous les armes qui *ne l'étaient pas*, — des militaires sans *grandes épaulettes*. — Napoléon jeta ses regards sur l'Italie! L'Italie le consolait encore à Fontainebleau. — Mais les vieux militaires rejetèrent par un

Digitized by Google

silence absolu cette grande, belle idée; ils se retirèrent les uns après les autres.

Ces vieux militaires ne pensaient qu'à eux seuls, comme toujours. Les décorations et l'avancement n'ayant plus lieu, ils préférèrent se faire garantir leurs pensions, leurs dotations — par les Bourbons.

Alors Napoléon, *abandonné* à Fontainebleau, eût été entouré d'*hommes fidèles*.

> « Ah! si dans ce moment, Napoléon, indigné, eût passé brusquement de son salon dans la salle des *officiers secondaires*, il y aurait trouvé une *jeunesse empressée* à lui répondre! Mais Napoléon succomba sous *les habitudes*.... Il craignait de *déchoir* en marchant désormais sans les *grands officiers*, etc. »
> *(Manuscrit de 1814, par le baron Fain, liv. III, Chap. IV.)*

Le courage *moral* du révolutionnaire est toute autre chose que le courage *spéculatif* d'un militaire. — Le révolutionnaire n'envisage que le *but;* il est prêt à s'immoler par *conviction*. — Le militaire ne pense qu'à *soi* (1); il ne connaît *point* de conviction; il sert chaque cause pour de l'argent, des décorations, de l'avancement et des pensions viagères. Quiconque s'énorgueillit d'autre chose que de sa *dignité d'homme*, de l'*accomplissement de ses devoirs*, n'est certainement pas *révolutionnaire*. Qu'un *tel* se range publiquement ou secrètement du côté de nos ennemis (2).

La journée du lundi paraissait n'avoir point de fin. Je

(1) Le chat ne paraît sentir que pour *soi*. (Buffon.)

(2) L'auteur signale *mentalement*, à l'exécration historique, les Raguse, le déserteur de Waterloo; les caméléons de 1814 et de 1815, et d'autres coryphées de l'égoïsme et de la trahison. (*Le prolétaire*.)

mis la dernière main à l'ouvrage littéraire dont nous avons parlé; — je le cachetai comme un testament de notre époque et le confiai à un brave Suisse. Je voulais en disposer à notre arrivée à Chambéry.

Vers le soir nous reçûmes la nouvelle que dix Polonais étaient arrêtés à R. — Il paraît que le préfet de cette ville voulait exercer ses gendarmes, dont il sut faire plus tard un si bel usage.

Un Polonais qui se trouvait avec nous à N. — s'était signalé par la fermeté inébranlable qu'il avait opposée aux honteuses persécutions de nos ennemis. A cette qualité se joignait une présence d'esprit admirable. Il venait de s'échapper des mains des gendarmes de la sainte-alliance, dans un Etat ultra-despotique; il vouait à notre expédition toute son activité.

Dès que nous eûmes reçu cette fâcheuse nouvelle, notre camarade résolut d'aller à R. — accompagné d'un citoyen suisse, et d'y obtenir, par la force, l'élargissement des prisonniers. Il était très-tard lorsqu'ils partirent pour R. — (1).

Après avoir passé une nuit d'angoisse, je m'étais endormi vers le matin, lorsque mon ami, Constant Z. — entra chez moi et me réveilla en m'embrassant.

Il était arrivé avec la diligence de B. —

Je lui demandai avant tout, si le gouvernement de B. — s'était déclaré *contre* notre expédition? — Il me tranquillisa en m'assurant que, jusqu'ici, rien n'avait été entrepris et que nous n'avions même rien à craindre.

Notre réunion avait d'autant plus de charmes, que

(1) Pour éviter des noms, nous appellerons ce camarade le *hutin*.
(*L'Auteur.*)

Digitized by Google

nous nous trouvions vis-à-vis l'un de l'autre « l'*épée à la main* (1).»

Nous parlions d'affaires quand le hutin nous surprit. Il arrivait de R. —– où il avait fait élargir nos prisonniers.

Tout-à-coup la porte s'ouvre, et l'huissier de M. le préfet augmente la société. Il était chargé de me prier d'aller chez son maître. Il s'informa en même temps si les Messieurs, assemblés chez moi, étaient Polonais.

Cette visite domiciliaire, contraire aux usages d'une quasi-république, fâcha le hutin, qui s'emporta et voulut mettre à la porte le personnage curieux, sans s'inquiéter de sa légitimité.

Constant et moi tâchâmes d'apaiser la discussion, en rappelant toutefois au valet préfectoral, de se revêtir de sa livrée, quand il voudrait se permettre de pareilles questions.

Je me rendis chez le préfet, qui me reçut très-amicalement, comme toujours, mais qui m'invita aussi, très-poliment, à quitter le canton de Vaud le plus tôt possible, en m'assurant d'avoir reçu depuis quatre mois, sur mon compte et sur celui de plusieurs autres, des notes qui auraient dû le faire agir tout différemment; qu'ainsi mon séjour dans le canton ne pouvait que le compromettre.

Je rassurai le brave homme en lui disant avec sincérité, avec vérité, que j'étais occupé à faire mon porte-

(1) Ces pages ne me permettent pas de donner des notices biographiques sur les caractères de notre association. Un homme qui avait acquis de l'expérience pendant douze années, et sous le despotisme russe, comme Constant Z. — devait éprouver un sentiment inexprimable à la veille d'une lutte si sublime, si glorieuse. (*L'Auteur.*)

Digitized by Google

manteau ; j'ajoutai que je ferais ma route par Berne et Zurich.

Ma visite de congé fut très-courte. Je présentai mes civilités et remerciai M. le préfet de sa bienveillance personnelle.

En communiquant cette nouvelle à mes amis, un émissaire venant de L. — nous dépeignit l'embarras de nos camarades arrivés dans cette ville.

Par malheur, il n'y avait pas de commissaire à L.—qui pouvait adroitement ménager leur voyage. Au contraire, la pusillanimité et les intrigues d'un égoïste, nous étant connu comme tel, avaient amené le désordre parmi les nôtres. Cet égoïste avait tellement dépeint les difficultés de l'expédition, que plusieurs camarades, pourchassés par le gouvernement, avaient déjà pensé à leur retour dans le canton de Berne.

Cette nouvelle nous foudroya. Trente Polonais environ et plusieurs Allemands se trouvaient à L. — On en attendait à chaque moment un plus grand nombre. Hermann de R. — (1) aussi était en route avec une vingtaine d'Allemands.

Il fallait agir promptement. J'offris mes services en proposant d'aller à L. — avec l'émissaire alsacien; je répondis de l'affaire et me chargeai d'amener tous nos camarades, si l'on voulait m'accorder la confiance. — Je n'ai jamais aimé à agir de mon chef en pareilles circonstances.

Avant tout, il me fallait de l'argent, et le général Bianco, qui remplissait les fonctions de caissier, était à G. — Son absence n'entrava pas mon plan; je fis quel-

(1) Dans la première livraison il est appelé *Matou, chat sauvage.*

Digitized by Google

ques démarches qui me procurèrent ce dont j'avais besoin.

Constant Z. — connu comme membre du comité polonais, pouvait me délivrer une autorisation pour engager tous les camarades à suivre strictement mes conseils.

Il le fit en commençant par ces mots : « Chers frères, ne perdez pas la tête, etc. »

Afin de consolider l'exécution de mon plan, je me procurai des recommandations pour quelques patriotes sûrs des trois principaux endroits entre N. — et L. — Ayant tout préparé, je partis avec notre Alsacien. Par prudence, nous ne voulûmes pas de conducteur; pour ne pas aggraver le mal en cas d'arrestation, nous ne prîmes point d'armes.

XVII.

La milice du canton de Vaud prend les armes et remplace les gendarmes de Charles-Albert. — Contre-mesures pour sauver notre expédition — Arrivée à L. — Hermann de R. — y arrive aussi.

En entrant à R. — un bruit fatal frappa nos oreilles. C'étaient les tambours de la milice nationale, qui se compromit plus tard si lâchement en faisant les fonctions de

Digitized by Google

gendarmerie nationale au service de la sainte-alliance (1). Cette petite ville forme une longue rue. Nous remarquâmes des groupes qui s'entretenaient de cette affaire. On nous dit « que la milice prenait les armes en toute hâte, « parce que les proscrits se rassemblaient pour passer « en Savoie ; que la milice devait se porter sur les bords « du lac pour empêcher la liberté républicaine de faire « la *contrebande* dans les Etats de Charles-Albert. »

La femme de l'auberge, où nous nous arrêtâmes, s'exprima très-patriotiquement ainsi :

« Les Suisses veulent être républicains ; ils se moquent des esclaves étrangers et de leurs princes. Un peuple voisin qui, imitant notre exemple, veut combattre pour la liberté, en est empêché par notre peuple qui se fait les gendarmes des tyrans! En vérité, j'ai honte d'être Suisse ! »

Je fis sur-le-champ toutes les démarches nécessaires, et m'occupai à placer, hors de la ville, un poste de patriotes pour recevoir tous les détachemens et les conduire de manière qu'ils ne passassent point par R. —

J'avais conçu l'idée d'établir une série de ces postes d'un endroit à l'autre. Mon plan fut goûté et envisagé comme l'unique moyen de salut.

Nous continuâmes notre route jusqu'à M. — Les patriotes de cette ville sont en plus grand nombre qu'à R.— Il commençait à faire nuit quand nous arrivâmes. On tint conseil. Des hommes capables et actifs nous secondèrent, et l'un d'eux nous accompagna pour placer les postes et

(1) Pendant que nous bivouaquions en Savoie, les satellites de Charles-Albert retenaient prisonniers, dans la barque, nos camarades.

(*L'Auteur.*)

Digitized by Google

nous suivit jusqu'à P. — dernière station sur la route de L. —

Nous rencontrâmes bientôt six Italiens à pied et deux voitures pleines d'Allemands et de Polonais.

En entendant parler français, les voyageurs crurent avoir à faire à un espion du canton, et ne répondirent pas. Je tâchai de les persuader en nous nommant. En effet, mon nom les tranquillisa, surtout lorsqu'un Polonais me reconnut à ma voix. Tous reçurent les instructions nécessaires.

Nous trouvâmes devant l'auberge de la dernière station deux autres voitures que nous expédiâmes de la même manière.

Sans cette précaution, toutes les voitures seraient tombées entre les mains de la gendarmerie qui occupait tous les endroits sur la route.

Notre guide, le brave citoyen M. — de M. — résolut de rester à P. — le poste le plus important, pour diriger et instruire tous les arrivans.

Son zèle nous rendit de grands services.

Nous partîmes donc pour L. — et descendîmes à l'auberge qui servait d'asile provisoire à nos camarades. Il était neuf heures du soir. Nous nous glissâmes dans les chambres, où une colonne de Polonais se préparait à partir. Je fis usage de ma qualité de plénipotentiaire, et mon brave Alsacien expliqua, à chacun individuellement, la conduite qu'il fallait tenir.

Quatre grandes voitures (1) se trouvaient devant l'auberge; le départ fut accéléré.

(1) Les voitures à L. — sont des quasi-diligences qui transportent les fameuses gouvernantes du canton de Vaud, inondant tous les pays de l'Europe. (*L'Auteur.*)

Digitized by Google

La dernière voiture étant partie, je me sentis tranquille; je pensai à moi, ainsi qu'à mon compagnon de voyage, pour prendre quelque nourriture. Un Allemand se joignit à nous. C'était un officier d'artillerie bavarois, ayant un pied malade. Il attendait l'arrivée d'autres Allemands, désirait se reposer et passer quelques heures avec nous.

J'appris que Hermann de R. — était en route et qu'il arriverait pendant la nuit. Je me réjouis beaucoup de le revoir.

L'Alsacien ayant résolu d'aller seul à la poste, vers trois heures du matin, pour recevoir notre ami, je me couchai.

Je fus réveillé par la présence de Hermann qui se trouvait devant mon lit.

Il venait de quitter une chaire de droit à B. — pour suivre l'appel du droit des peuples.

Il se coucha en jurant passablement bien contre l'inconcevable conduite de Ramorino, et nous ronflâmes un duo révolu-tionnaire jusqu'à l'aube du jour.

XVIII.

Les Allemands arrivent à L. — Le commissaire de police tremblant — L'asile dans le château, près du lac. — L'auteur et Hermann de R. — échappent à une arrestation. — Retour à N. —

Le lendemain, mercredi 29 janvier, l'armée de Hermann de R. — forte de vingt hommes, arriva à L. — et vint nous trouver à l'auberge.

Digitized by Google

La question, faite par plusieurs d'entre eux : « *Quand commencerons-nous?* » m'embarrassa singulièrement. J'avouai avec honte, que le *comité* attendait un *général* qui le *trompait depuis trois mois*. Aucun Allemand ne voulut croire que ce comité pouvait agir avec tant d'inconséquence, avec si peu de capacité. Le docteur Br. (1) fit la prophétie suivante :

« Si nous ne commençons pas demain soir, nous serons arrêtés tous ensemble. »

Je cherchai à le tranquilliser, ainsi que les autres, en relatant les promesses faites par les habitans de la ville de N. — qui avaient assuré que notre arrestation n'aurait jamais lieu, parce que la milice nationale, qui seule pourrait l'opérer, était composée de citoyens qui se battraient plutôt pour nous que contre nous.

Je répétai mot à mot ce que j'avais entendu dire à N. —

Ce n'est pas ma faute, si cette milice nationale me donna plus tard un *démenti formel* par son *ignoble* conduite.

Nous résolûmes de cacher tous les Allemands dans des maisons particulières, pendant qu'un citoyen suisse, faisant partie de l'expédition, se transporterait sur les bords du lac pour soigner notre embarquement.

Il revint, en assurant, que plusieurs bateliers étaient prêts à recevoir notre détachement.

Je fis donc mettre les havre-sacs dans des toiles d'emballage; on les conduisit près du lac, et la plupart des Allemands s'y rendirent par divers chemins.

Pendant que ces arrangemens se faisaient, je me trouvais avec quelques Polonais et Allemands dans le salon de

(1) Il avait été chirurgien-major dans l'armée polonaise.

Digitized by Google

l'auberge. Un commissaire de police accompagné de trois gendarmes y entra et demanda nos papiers.

Je montrai de suite mon passeport visé pour retourner à Berne, le commissaire *tremblait* fortement et pouvait à peine le tenir. Il le parcourut d'un air peu assuré, me le rendit et demanda « qui étaient les autres messieurs? »

« Nous sommes des étudians de Zurich, répondit un « Polonais à larges moustaches. Nous avons reçu un passe- « portcollectif du maire de Payerne; nous voyageons pour « notre agrément. Le collègue, porteur du passeport, « est sorti. Il reviendra de suite; veuillez vous asseoir en « attendant. »

Le commissaire de police parut content de cette déclaration, qui le mettait à même de pouvoir faire son rapport. Il nous quitta en essuyant la sueur de son front. Il est possible que le brave homme craignait d'être attaqué avec ses trois gendarmes par trente ou quarante révolutionnaires cachés.

Nous le vîmes sourire dans la rue. Il paraissait satisfait de n'avoir dû opérer aucune arrestation.

Il était temps que nos camarades partissent en toute hâte. De mon côté je demandai un char-à-banc avec un conducteur sûr pour parvenir à N. — mort ou vivant.

De nombreux gendarmes étaient rassemblés à l'endroit du lac où le batelier nous attendait. Il y aurait eu folie de s'y rendre. Nous côtoyâmes donc le lac et trouvâmes enfin un autre batelier qui promit de nous conduire. Je m'y rendis avec la résolution de ne quitter nos camarades qu'au moment de leur départ.

Malheureusement que d'autres gendarmes y stationnaient aussi. Quelques Allemands, qui s'étaient séparés des autres, avaient déjà été arrêtés en route.

Digitized by Google

Le propriétaire d'un château, près duquel nous nous ralliâmes, fit preuve d'une générosité, d'une grandeur d'ame extraordinaires. Nous voyant poursuivis par la gendarmerie, il fit ouvrir les portes de son château, nous y offrit un asile d'autant plus sûr, que les sbires n'osaient y pénétrer sans des circonstances extraordinaires. La délicatesse s'opposait à troubler la tranquillité de cette habitation paisible, mais la sincérité affectueuse de l'hôte et notre position très-critique levèrent nos scrupules.

Le propriétaire hospitalier nous offrit des rafraîchissemens de toute espèce et délibéra avec nous sur le parti qu'il fallait prendre (1).

Il n'était plus question de s'embarquer, mais de prendre une résolution décisive, puisqu'un gendarme venait de courir en ville pour y demander des ordres.

Hermann de R. — le docteur B. — et moi fûmes envoyés à P. — où se trouvait le poste le plus proche, afin d'y soigner des voitures pour faire transporter tout le détachement. Il était trois heures après midi. Nos camarades résolurent d'attendre la nuit pour partir en masse. Tous les pistolets furent chargés; on pouvait se défendre contre chaque gendarme individuellement.

A peine eûmes-nous averti les patriotes à P. — de ce qui se passait, que nous vîmes arriver le détachement entier.

Au même instant deux gendarmes nous arrêtèrent. Il ne fallait pas perdre la tête. Pendant que ces deux nobles sujets cherchaient leurs carabines dans la chambre de l'auberge, pour se placer derrière nous, sur le char-à-

(1) Cet homme d'honneur est français; il a acheté la propriété qu'il habite; son nom est gravé dans mon cœur. *(L'Auteur.)*

Digitized by Google

banc, je glissai deux pièces de cinq francs dans la main de notre conducteur, m'emparai du fouet et des guides, et partis au grandissime galop.

Nous échappâmes heureusement à une nouvelle arrestation.

Il est probable que les gendarmes craignirent après, d'être arrêtés par le détachement mi-armé.

Nous passâmes sans accident par M. — et par R. — en dépit de la vigilance des autorités, et arrivâmes sains et saufs dans notre quartier-général de N. — où notre détachement ne tarda pas à nous rejoindre.

L'Alsacien resta à L. — en qualité de commissaire, pour attendre les derniers arrivans, notamment Charles St. — et ses compagnons, dont nous n'avions point reçu de nouvelles depuis leur arrestation dans le canton de Fribourg.

La ville de N. avait été métamorphosée en caserne de rebelles. Qui sait si M. le préfet, devant être instruit de tout ce qui se passait, dormit tranquillement? —

XVIII.

Ordre du jour du général Bianco. — Tout serait bien allé si Ramorino n'était pas arrivé. — On perd encore du temps. — Ramorino est arrivé. — Départ de N. — Distribution d'armes dans une forêt. — Promenade nocturne sans but. — La barque. — Embarquement à N. —

L'histoire ne fournit peut-être point d'exemple, qu'une

Digitized by Google

conspiration aussi importante que la nôtre, ait été entravée, trahie et vendue, d'une manière si effroyable, par des machinations si diaboliquement tramées.

Quiconque a lu ces pages, depuis le commencement jusqu'ici, aura découvert cette trahison *évidente* dès le principe. En effet, qui doit-on flétrir de son mépris, qui suscite plus d'indignation : le *traître exécrable* ou l'*aveugle confiance* de la nation italienne qui chargea *un* Ramorino de commander l'expédition?

Bientôt après notre arrivée à N. — le *premier* ordre du jour, signé par le général Bianco, en absence de Ramorino, nous fut communiqué.

Tous les cœurs s'épanouirent. L'espérance que le *maudit* Ramorino ne paraîtrait *plus*, ranima notre courage; car l'absence *seule* de ce *vil* individu pouvait sauver notre entreprise.

L'ordre du jour, analogue aux circonstances, avait été rédigé avec prudence et connaissance de cause; aussi passerons-nous sous silence, qu'on attendait toujours encore le héros de Waver et d'Iganie. — Le général Bianco jouissait plus ou moins de la confiance des Polonais qui avaient déclaré qu'ils préféraient marcher sous ses ordres, que d'attendre Ramorino un *seul* moment.

Quoique trois jours se fussent écoulés depuis mon dernier entretien avec Bianco, on pouvait sauver notre expédition en nous mettant *promptement* en marche avant que Ramorino se *montrât*. Oui, en dépit de toutes les trames secrètes, *aucune puissance* ne pouvait désarmer notre *volonté*, notre *courage*, que Ramorino, dont nous devions suivre les ordres dès qu'il serait arrivé.

Il n'était pas facile de détruire l'ouvrage que quelques

Digitized by Google

cents hommes *déterminés* avait si *courageusement* confectionné.

Il fallait de longues réflexions et surtout le temps nécessaire pour assurer cette destruction *mise à prix*.

Nous apprîmes avec une satisfaction inexprimable, l'évasion de Charles St. — et de ses camarades, qui se trouvaient en route pour nous rejoindre.

Dès que Charles St. — François Gord. — Antonini, Constant Z. — se furent ralliés à Hermann de R. — et à d'autres caractères mâles et indépendans de l'émigration italienne, pour agir sans Ramorino, — qui aurait *osé défaire* nos actions, qui aurait *pu* les *détruire* (1)?

Vingt-quatre heures, bien longues pour nous, se passèrent encore en vain. Excepté Hermann, qui courait comme un enragé d'un endroit à l'autre, *aucun* conjuré ne sortait. Il vint me voir; nous nous regardâmes longtemps sans parler. En effet, notre position était une satyre contre la raison. — Je frémis de rage, quand je pense à ces momens! Qu'on me permette de les passer sous silence.

Enfin la nouvelle arriva que Ramorino était à Genève. C'était le vendredi, 31 *janvier.*

(1) Nous apprîmes plus tard d'une manière très-positive que Ramorino avait reçu de 350 à 400,000 francs de la part des gouvernemens légitimes et quasi-légitimes, pour supprimer la révolution européenne, que notre passage du Mont-Cenis devait probablement entraîner.

Cette somme est bien *minime* à raison du *service rendu* au despotisme; elle est trop *petite* à proportion de la *gloire* et de l'*immortalité* que le héros de Wawer et d'Iganie devait acquérir comme *fondateur* de la *république* italienne et peut-être de la *confédération* des États européens; — elle était trop *mince* pour un *joueur* de *profession*; n'importe qu'il joue avec des cartes, avec le *bonheur* des peuples, avec son *honneur* même! — Néanmoins cette somme était trop *grande* pour un *recruteur* de don Pédro, qui se serait vendu à un prix *beaucoup plus bas*. (*L'Auteur.*)

Digitized by Google

Doutant toujours de notre départ prochain, j'étais à écrire vers neuf heures du soir, lorsque je fus appelé à l'auberge où se trouvaient quelques-uns de mes amis.

Un courrier venait d'arriver avec l'ordre de nous *embarquer*. Ramorino avait désigné le Polonais Gr. — pour commander notre colonne. Cette nomination était contraire au réglement qui nous autorisait à *choisir* nos chef.

Quoi qu'il en fût, c'était un ordre militaire remis entre les mains de celui qui avait été nommé.

Ramorino était responsable des suites fâcheuses qui pouvaient en résulter.

Je courus chez moi, préparai mon départ, et retournai équipé à l'auberge où je trouvai Hermann. A ma grande satisfaction il s'expliqua ainsi envers plusieurs Italiens :

« On vient de nous dire que nous allons partir et nous
« embarquer. Mais personne ne sait où se trouve le ba-
« teau qui doit nous conduire. On ignore où l'on doit dé-
« barquer. — Néanmoins j'obéirai à l'ordre militaire,
« non sans craindre des événemens très-fâcheux. S'ils
« arrivent, que le diable emporte le général en chef, si
« nous ne pouvons l'*atteindre* nous-mêmes. Adieu. »

Hermann rejoignit ses Allemands. Je suivis mes Italiens pour accompagner un transport d'armes. Nous roulâmes jusqu'à minuit. Dieu sait où nous avons été : moi, je l'ignore. Enfin, vers une heure du matin, nous nous trouvâmes dans une forêt; nous y rencontrâmes tous les détachements qui s'étaient cachés dans les environs.

La nuit était belle, paisible; la lueur de la lune pénétrait à travers les faibles nuages. --- On distribua les fusils.

Nos deux chefs manquant de sabres, je donnai ce que

Digitized by Google

je possédais, quoi que j'y attachasse un grand prix. G.— notre chef, reçut mon sabre et Hermann ma ceinture, garnie de pistolets, d'un poignard, etc. Je pris un fusil et me rangeai, suivant l'égalité républicaine, parmi les camarades de l'ex-cinquième compagnie de l'émigration polonaise.

La colonne allemande, conduite par Hermann de R. — avait une flamme noire et rouge dorée, arborée sur un fusil, sans être déployée. Hermann était ceint d'une écharpe des mêmes couleurs. L'émigration allemande avait reçu ces cadeaux des mains de nobles dames allemandes.

Cette distribution d'armes, à la belle étoile, avait quelque chose de solennel, de poétique. — Ces scènes eussent été plus belles, si nous nous fussions trouvés de *l'autre* côté du lac, en *Savoie* (1).

Après plusieurs marches et contre-marches, nous nous

(1) En parlant de cette distribution d'armes, je dois faire mention d'une arme que je recommande aux révolutionnaires de tous les peuples. Hermann de R. — avait communiqué son idée favorite au comité de la jeune Italie, c'est-à-dire, de donner *une hache* portée à gauche, en guise de sabre. — Quelque plaisante que paraisse cette proposition, il n'en est pas moins vrai que son exécution présente beaucoup d'avantage.

Un corps armé de *haches solides* surmonte de grandes difficultés, non-seulement pour traverser les haies, les forêts ; mais aussi pour attaquer une ville opiniâtre, pour y ouvrir les portes, les issues, etc. L'avantage de la hache au bivouac est évident. A l'aide de cet instrument, chaque détachement peut établir des barricades, des retranchemens. Il est essentiel que le manche de cette hache soit fait avec du bois très-dur, et qu'il ait une longueur de deux pieds au moins. La hache doit être recouverte d'un étui en cuir, et portée au lieu de sabre, très-inutile, de l'infanterie.

Nous désirons que ces détails réveillent l'attention de tous les révolutionnaires. Puissions-nous bientôt nous *servir* de cette arme! — Ne *perdons* pas le *courage!* — N'*abandonnons* pas l'*espérance!* — L'*Europe* n'est pas encore *perdue!* (*L'Auteur.*)


Digitized by Google

trouvâmes près de la ville de R. --- où une barque devait nous attendre. Mais, *point* de *barque;* le préfet de R. --- l'avait fait *saisir*.

J'avoue, en rougissant, que nous battîmes la campagne jusqu'à trois heures du matin, et que nous nous retrouvâmes dans les environs de N. --- d'où nous étions partis.

On choisit enfin la première grande barque venue; mais ce qu'il y a de surprenant --- elle était chargée de planches. Était-ce par *hasard* ou par *malice?*

Le bruit que l'on fit pour *décharger* ces planches, ne pouvait être plus grand pour *attirer* la gendarmerie.

Je demande, au nom de la saine raison, pourquoi l'ordre *subit* de nous embarquer fut donné *avant* celui de *préparer* l'embarquement?

Le général Ramorino s'était arrêté *un* jour à Berne, *un* jour à Lausanne et *un* jour à Rolle. --- Pourquoi à *Rolle*, où il n'y avait pas *une ame* de notre expédition, puisque le préfet de cette ville était le *valet* de la sainte-alliance?

Pourquoi M. le général ne s'arrêta-t-il pas à Nyon, *où nous étions?* — Ne fallait-t-il pas passer *par* Nyon, pour aller *de* Rolle *à* Genève?

Poser de telles questions sur la conduite tenue par Ramorino depuis trois ou quatre mois, serait s'engager dans un dédale.

Poursuivons! --- Les planches ayant été déchargées, nous nous embarquâmes et quittâmes le rivage --- au *grand jour,* en *présence* d'une quantité de monde et de la *gendarmerie,* qui y était accourue.

Étouffant de rage, je me couchai à côté de mes camarades, dans la barque plate et ouverte, --- je me couvris avec ma pelisse, et m'endormis dans une fureur inexprimable.

Digitized by Google

XX.

Traversée. — On débarque près d'Hermance. — Le sort nous réunit avec les Polonais de B. — L'auteur procure quelque nourriture. — La milice est en mouvement. — Elle cerne notre détachement. — L'auteur est arrêté. — Il est conduit à Genève. — Son arrivée à l'Hôtel-de-Ville.

Mon quasi-sommeil ne fut pas bien profond. De temps à autre je levais les yeux; je vis une scène déplorable.

Environ cent soixante martyrs de la liberté de plusieurs nations, gissaient dans la barque, sans manteaux, saisis par le froid d'une bise glaciale. Les jeunes Allemands surtout me faisaient pitié. Jetés dans l'exil, sans moyens d'existence, leurs habillemens d'hiver étaient dans un état pitoyable. Je leur avais donné l'assurance à L. — que de très-bonnes capotes militaires avaient été confectionnées pour la légion. Hélas! que peut une consolation contre la saison rigoureuse du mois de janvier? — J'avais eu soin de faire distribuer des souliers. Il y en avait cinq à six cents paires; mais les manteaux et les casquettes n'avaient pas été envoyés au dépôt de N. — Deux caisses remplies de manteaux avaient été saisies par un gouvernement républicain (1).

(1) Notre expédition avait été dotée de 1700 fusils, de 85,000 cartouches, de 600 paires de souliers, de 600 manteaux ou capotes militaires, sans compter les casquettes, les guêtres, etc., en pareille quantité. — Mais combien n'y avait-il pas de caisses confisquées? —

Digitized by Google

Un découragement, bien fondé d'ailleurs, était visible. Chacun prévoyait clairement l'issue de notre embarquement.

Je fis sentir qu'il fallait passer la journée sur le lac et débarquer le soir pour éviter notre arrestation dans le canton de Genève.

Beaucoup furent de mon avis. Mais par malheur, nous n'avions pas *un seul* morceau de pain. On aurait pu néanmoins prévenir les événemens, en observant sagement à la société, que ce délai *seul* pouvait sauver l'expédition; qu'il fallait agir *despotiquement* contre notre appétit, pour éviter le *despotisme* de Charles-Albert.

Je ne suis pas orateur, mais j'aurais voulu débiter un discours humoriste. Gr. — qui commandait, était muni de l'ordre du général en chef; ainsi « que la volonté du Seigneur se fasse ! »

Nous touchions de très-près le rivage de la Savoie; nous aurions pu y sauter. Si Charles St. — avait été à bord, j'eusse fait la proposition de délibérer en conseil : « S'il fallait aborder *de suite* en Savoie, ou ne débarquer qu'à *la nuit.* »

Nous avons déjà parlé du grand dépôt polonais de B.— qui était toujours encore en route. Parmi ceux qui se trouvaient dans la barque, il n'y avait pas un seul membre du comité. J'aurais donc eu beaucoup de peine à faire exécuter mon projet révolutionnaire.

J'imitai Hermann de R. —; je me fâchai et me tus, en abandonnant la direction des affaires à notre chef Gr. —

A sept heures et demie du matin, notre barque aborda près d'Hermance, dans le canton de Genève.

Notre chef ordonna de cacher les fusils dans la cale du bateau; ensuite nous débarquâmes. Nous aperçûmes une

Digitized by Google

campagne inhabitée et quelques maisons; mais nous ne trouvâmes *point de commissaire, envoyé par le général Ramorino.*

Tout était calculé pour nous faire *empoigner* (1).

A peine nous fûmes-nous orientés, que nous aperçûmes une seconde barque, ayant un équipage nombreux et ramant fortement.

Une joie inexprimable remplit nos cœurs; c'étaient nos camarades de l'état-major, le colonel Antonini, Charles St.— et leurs compagnons; ensuite l'Alsacien, qui avait si bien rempli ses fonctions de commissaire à L.— le général D. — (2) et le *spiritueux* (3) de L. — se trouvaient parmi eux.

Il semblait que le hasard voulût nous préserver de la trahison. — Etant si heureusement réunis, qui pouvait nous empêcher de prendre une *résolution,* de *l'exécuter* sur-le-champ.

Mais le vrai républicanisme est sans prétention; c'était cet esprit qui animait notre association. Personne ne voulut usurper les droits du général en chef. Hélas! c'eût été le seul moyen de sauver notre expédition.

Charles St. — François G. — et d'autres, ayant été arrêtés dans le canton de Fribourg, avaient fait à la police un sacrifice de leurs barbes, et nous avaient rejoints, après beaucoup de difficultés, — pour se laisser *prendre* ici, de la manière la plus *infâme.*

Cette réunion, si inattendue, avait saisi tous les cœurs.

(1) Qu'on me passe l'expression; Manuel fut bien empoigné.

(2) Nous avons vu le portrait du général D. — lithographié à D. — par M. J. — Nous ne citerons que l'inscription; la voici: *Le comte Gustave de D.— général des partisans, en 1814.* *(Le Prolétaire.)*

(3) Sic!

Digitized by Google

Mais la triste réalité de notre position changea bientôt notre joyeuse humeur (1).

Le colonel Antonini se décida d'aller à Genève avec l'italien Henri G.—pour *exiger* des ordres ; il me chargea d'acheter des vivres dans l'auberge voisine et de les envoyer à nos camarades ; de me rendre ensuite à Genève, en cas que je ne rencontrasse pas d'émissaire, chargé d'un ordre quelconque.

En partant, nous fûmes déjà accostés par des personnes curieuses, qui demandèrent : « ce que notre débarquement signifiait ? »

Un garde champêtre, coiffé d'un bonnet de nuit et revêtu d'une veste, prit une mine de police, disant « être chargé de nous demander nos papiers. »

Arrivé à l'auberge, je quittai mes compagnons pour envoyer à nos camarades de quoi se rassasier. N'ayant ni caissier, ni caisse, je fus forcé d'acheter suivant mes moyens.

Dès que l'aubergiste vit quelques pièces d'or, il devint affable. Il parut animé de bons sentimens en préopinant, que nous n'aurions pas dû débarquer en plein jour.

Cette fatalité nous était connue ; mais ne fallait-il pas que le héros de Wawer et d'Iganie remplît les obligations dont il s'était chargé ?—

J'expédiai à nos camarades ce que je pus trouver, ce qu'il me fut possible de procurer.

(1) J'admirai la manière dont Hermann de R. — se servait pour rallier son détachement, quand il voulait donner un ordre. Il avait un petit sifflet suspendu à sa boutonnière, le faisait retentir trois fois, à assourdir son monde, et se trouvait entouré de ses compagnons fidèles.

Nous verrons plus tard que Ramorino se plaignit de n'avoir pu faire un appel. Pauvre général en chef, Hermann de R. — aurait dû vous donner des leçons de théorie. (*L'Auteur.*)

Digitized by Google

Je rencontrai dans l'auberge deux prolétaires suisses, qui se firent connaître, par leurs cartes, comme appartenant à notre expédition. Je leur fis donner à boire en attendant le retour d'un grand panier de vivres, que j'avais expédié.

Quoique nos deux troupiers n'eussent étudié, ni logique, ni métaphysique, ils pensèrent néanmoins que celui qui avait retardé notre expédition, en répondrait devant Dieu. Que tous les enfans étaient instruits de nos projets *depuis quinze jours*, etc.

Je cherchai à tranquilliser ces braves gens, qui s'offrirent à garder mes affaires pendant que je prendrais soin de mes camarades.

Étant sur le seuil de la porte, j'entendis battre la *générale*. Tout était en mouvement. L'aubergiste mit son uniforme, en me disant : « Qu'il craignait qu'un malheur nous arrivât; mais que si tous les citoyens du canton étaient intentionnés comme lui, nous n'avions rien à craindre. »

Soudain, des officiers de la milice nationale passèrent à cheval et en voiture.

Je courus, en toute hâte, avertir mes camarades, débarqués à dix minutes de l'endroit.

Je rencontrai bientôt trois Polonais, les frères Br. — avec un ami du dépôt de Soleure (1). Ils faisaient de tristes mines, haussaient les épaules et disaient unanimement :
« Tout est *perdu*. Nos camarades sont cernés par la milice
« nationale. Gr. — a agi bien imprudemment. Charles
« St. — aurait pu nous sauver encore; mais que devait,

(1) Ils étaient arrivés à N. — avec les six premiers Polonais, munis de passeports pour la France.

Digitized by Google

« que pouvait-il faire? — Gr. — avait été nommé chef;
« il ne voulait point écouter Charles St. — »

Tout en riant, je grinçai des dents! — Soudain, je me décidai à partir pour Genêve; je voulus faire un dernier effort, en rendant compte au comité de ce qui venait d'arriver.

A peine fûmes-nous entrés dans l'auberge, pour nous soustraire à la curiosité générale, et y demander une barque, — qu'un gendarme nous suivit et demanda nos papiers.

Mes trois camarades avaient des passeports français pour retourner en France. Moi, j'avais un passeport de Berne, visé à Genève, pour retourner à Berne.

Le gendarme fut d'avis que nous n'étions pas sur notre route, et nous *arrêta*. Il prit un recors et nous escorta.

En partant, j'aperçus de loin le gènéral D. — et son ami de L. - - qui couraient à Genève.

C'était le plus beau jour de printemps. La vue sur le lac de Genève, que dominait la route, était *ravissante*. Mais hélas, nous étions prisonniers. Derrière nous, sur les bords de ce beau lac, gémissait l'expédition de *la jeune Italie*, victime de la scélératesse *d'un seul infâme?* — cette certitude était — *horrible* (1)*!*

Nous rencontrâmes, en route, des militaires de toutes espèces, de tous les grades. Le peuple même était en mouvement. Chacun nous regardait d'un air qui décélait la pitié et la compassion; d'autres ne pouvaient cacher le joyeux triomphe des partisans de l'aristocratie.

(1) Quid tristes querimoniae,
Si non supplicio culpa reciditur?
Hor., lib. III, c. XXIV.
(*Le Prolétaire.*)

Digitized by Google

Après une forte marche de deux heures, nous approchâmes de la ville natale de Jean Jacques. En passant la porte, nous rencontrâmes de nouveaux détachements. Les officiers nous saluèrent avec leurs sabres, et, des rangs, on nous porta les armes.

Toutes les fenêtres, toutes les issues étaient remplies de spectateurs. Une masse de peuple nous suivit à l'hôtel-de-ville. La foule augmenta jusqu'à notre entrée dans la salle de la gendarmerie, où les officiers de la garde nous saluèrent, les larmes aux yeux.

Le peuple ne quitta pas l'hôtel-de-ville. On envoya chercher le juge d'instruction, en toute hâte. Un magistrat embarrassé entra dans cette salle et nous offrit quelques pièces de monnaie pour boire et manger.

Ce brave homme avait perdu la tête, ou ne concevait pas notre position. Nous le remerciâmes très-catégoriquement. Je déclarai au surplus « que nous n'avions pas besoin d'aumônes; que nous ne demandions que notre liberté. »

Les officiers de gendarmerie rougirent de cette façon d'agir si peu délicate dans la circonstance. Ils nous prièrent de nous rafraîchir. Nous acceptâmes leur offre amicale, en buvant à la santé des braves citoyens Genevois, avec un cœur aussi reconnaissant, qu'une soif insupportable.

Digitized by Google

XXI.

Le magistrat perclus. — Reproche et réponse. — Arrêté du magistrat perclus. — Lettre de cachet. — L'auteur et ses trois compagnons sont conduits en voiture, comme prisonniers. — Compassion du peuple. — Mouvement du peuple. — Le peuple délivre les quatre prisonniers des mains de la gendarmerie. — Arrivée à Carouge.

On avait fait un grand feu de cheminée dans la salle des conférences. Nous y fûmes conduits par des gendarmes. Le juge d'instruction perclus, était assis près de la cheminée; près de lui, un jeune homme, son secrétaire.

Après avoir consigné nos noms dans le procès-verbal, le juge nous fit quelques reproches concernant notre débarquement, et ajouta : « Vous avez bien mal agi d'en-« trer dans notre pays, d'ailleurs si tranquille, en *masse* « et en *armes*. »

Je me permis d'interrompre M. le juge en lui observant : « Que nous n'étions pas entrés à *mains armées;* « qu'au contraire, nous avions mis pied à terre *sans* « armes; que notre débarquement était *inoffensif.*—Que « peu importait, s'il y avait des armes dans la barque ou « non, puisque rien n'avait été débarqué. »

Le magistrat parut ne pouvoir répondre à cet argument, cessa ses reproches et nous signifia :

Digitized by Google

« Que nous serions transportés à la frontière de France; que le territoire de la république de Genève nous était interdit formellement et à jamais; qu'en cas d'infraction, nous devions nous attendre à des suites très-fâcheuses. »

Je gémissais de quitter mes camarades, à Hermance et à Carouge. Car, en dépit de la trahison, j'espérais *toujours entrer* en Savoie.

Je fis bonne mine à mauvais jeu, et demandai d'être conduit à la destination indiquée dans mon passeport.

On ne me répondit pas catégoriquement. Le juge parut embarrassé et déclara, « que je serais provisoirement « conduit à la frontière de France; que l'autorité de ce « pays pouvait me faire escorter à Coppet, si l'on voulait « me recevoir dans le canton de Vaud. »

Nos passeports furent mis sous enveloppe, dans un autre bureau (1), et l'on nous signifia, que la voiture, qui devait nous recevoir, était prête.

En descendant, nous vîmes une foule extraordinaire, rassemblée devant l'hôtel-de-ville.

Dès que nous parûmes, ce bon peuple nous reçut avec des signes non équivoques de la plus sincère compassion. — Cette scène fut touchante; elle fit une telle impression sur nous, que je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé une sensation si profonde!

Le gendarme qui nous avait arrêtés à Hermance, monta dans notre voiture. Il était trois heures après midi. Le peuple ne cessait de nous saluer, de nous encourager. Des larmes coulaient de tous les yeux. Nous ne pouvions proférer une seule parole.

Le gendarme parut présumer ce qui devait arriver, car

(1) De vraies lettres de cachet.

Digitized by Google

il voulait toujours baisser les stores de la voiture. Mais le peuple s'y opposa et se pressa autour de nous.

Nous arrivâmes ainsi sur la place du Musée, non loin du Bazar du monde élégant.

Ce fut alors que nous fixâmes l'attention d'un nombre de personnes toujours croissant. Nous entendîmes crier de tout côté :

« *Des Polonais entre les mains de la gendarmerie! — Des Polonais prisonniers. ! — A bas la gendarmerie! — Vivent les Polonais!* »

Notre position changea tout-à-coup.

Des citoyens de toutes les classes s'emparèrent des chevaux, de la voiture et du gendarme qui nous accompagnait, et qui disparut subitement.

La voiture s'arrêta. Les cris, mille fois répétés : *Vivent les Polonais!* frappèrent nos oreilles.

Le peuple nous força de descendre. Nous refusâmes long-temps, en assurant que nous nous regardions toujours comme prisonniers, puisque nos passeports étaient entre les mains de la gendarmerie.

On nous promit que nous recevrions ces passeports, que le peuple allait les chercher à l'hôtel-de-ville. On nous pria seulement d'écrire nos noms; ce que nous fîmes.

Pour éviter la foule, nous nous réfugiâmes à l'hôtel de l'Ecu de Genève.

Les citoyens qui nous accompagnaient, s'informèrent des détails de notre malheureuse expédition. Je confiai à l'un d'eux l'embarras que nous causaient nos deux ou trois cents fusils, saisis à Genève même par le gouvernement, sans compter ceux de la barque près d'Hermance. »

Digitized by Google

« Nous vous promettons que vous aurez encore aujourd'hui les fusils qu'on a saisis dans la ville, » nous répondit le brave citoyen.

« Hâtez-vous d'aller à Carouge, vous y recevrez vos armes. Pendant que le peuple est encore assemblé, je le conduirai ; soyez sans inquiétude. »

Cet honnête homme tint parole.

Sans nous arrêter davantage, nous prîmes la route de Carouge, où je désirais parler aux généraux. A cause de l'excellent esprit qui anime ses habitans, cette petite ville nous offrait plus de sûreté que tout autre endroit.

Nous y arrivâmes à bon port.

Je me rendis de suite chez le général Bianco, où je trouvai le colonel Antonini et plusieurs Polonais.

Je demandai après Ramorino ; on me répondit : « *Qu'il n'était visible pour personne.* »

Ne me possédant plus, j'exhalai ma rage et taxai *d'infamie l'ordre du jour* de Ramorino. « Ne comprendrez-vous jamais, m'écriai-je, que nous sommes *trahis, vendus ?* — Ne prendrez-vous aucune mesure *contre* l'indigne sujet qui doit nous commander ? »

Le général Bianco reconnut l'importance de mes raisons ; mais toutes mes paroles ressemblaient, comme toujours, à des gouttes d'eau jetées dans le tonneau des Danaïdes.

On me tranquillisa par la nouvelle, que nous partirions ce soir même pour attaquer *Saint-Julien.*

Ce fut un baume salutaire pour mon cœur ulcéré.

Je quittai la société qui ne voulait pas croire à la position désastreuse de nos camarades, près d'Hermance, comme je l'avais dépeinte. La suite confirma mon assertion.

Digitized by Google

XXII.

L'insurrection est attendue avec des sentimens inexprimables.—L'italien V.— reconnaît le chirurgien-major de Ramorino ; il l'a vu en Belgique faire des tours de force de mouchard.

L'IDÉE que nous allions marcher, attaquer l'ennemi, m'avait vivifié, régénéré, au point que je ne sentais aucune lassitude. Il y avait plusieurs années que je n'avais été si gai. — Mes souvenirs embrassaient le passé, les actions de toute ma vie. Mon cœur jouissait à l'approche de l'heureux moment, où je pourrais exposer mon existence, qui fut toujours consacrée au bonheur de l'humanité.

J'appris avec frayeur que Constant Z. — avait le pied fortement enflé, et qu'il logeait dans une auberge à côté de la nôtre.

J'y courus incontinent.

« Ne suis-je pas toujours malheureux, s'écria-t-il en
« me tendant la main! Nous devons faire usage de nos
« baïonnettes ce soir même, et je ne puis marcher. —
« Cependant je vous accompagnerai. Je me ferai conduire
« jusqu'au lieu de l'attaque, et me mettrai dans les rangs.
« — Je te prie de me procurer un char-à-banc. »

Nous tous étions intentionnés comme Constant Z. —

Digitized by Google

Mais que peut-on, que doit-on dire de Ramorino? — Nous en parlerons.

Je trouvai l'italien V. — chez Constant. Il était arrivé à Genève, venant de la Belgique. Il nous raconta l'anecdote suivante :

« Devinez à qui nous avons affaire? — Un médecin « français se faufila parmi nous, à Bruxelles. Cet indi- « vidu était connu comme mouchard, comme agent pro- « vocateur; on l'avait traité comme tel, p. e., en le met- « tant à la porte, sans qu'il s'en plaignît.

« Ce drôle vient de m'accoster tout-à-l'heure; il s'est « plaint d'outrages essuyés en Belgique. Il veut se dis- « culper, et me dit :

« Je veux vous persuader combien vous m'avez mé- « connu! Savez-vous avec *qui* je me trouve ici? — J'ac- « compagne le général Ramorino (1); je suis chirurgien- « major. En Belgique, vous me traitâtes comme un mou- « chard. Voyez combien vous me fîtes tort! »

Cette découverte répondait parfaitement à la position *actuelle* du héros de Wawer et d'Iganie. — Tout concourait à le démasquer complètement.

« Que répondîtes-vous à ce médecin, demandai-je à « V. —?

« Je déclarai au mouchard, me dit-il, que personne « d'entre nous ne changerait de façon de penser, soit qu'il « voyageât avec *Ramorino* ou avec *Vidocq* (2). »

(1) Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! Monsieur le sénateur,
Je suis *votre humble serviteur.*
(*Extrait de* BÉRANGER, *par le Prolétaire.*)

(2) *Par nobile fratrum.*
(*Le Prolétaire.*)

Digitized by Google

Une telle *créature*, un agent de police *rossé* à plusieurs reprises, était le *chirurgien-major* d'un corps qui devait fonder les *républiques européennes*.

Je crois qu'une telle *ironie* de circonstances ne saurait se trouver dans les Annales de l'histoire.

XXIII.

Le peuple souverain apporte nos armes au chant de la *Marseillaise*. — Esprit de notre corps. — Distribution d'armes et de munitions. — L'auteur refuse de commander un détachement. — Le général en chef *invisible* (1). —Plan les Ouates.

Enfin, le soir s'approcha. J'étais l'homme le plus heureux du monde. On m'avait assuré que nos camarades, près d'Hermance, étaient libres; qu'ils arriveraient tous au lieu du rassemblement.

Cette nouvelle, hélas! était fausse.

Constant Z.—boitait dans sa chambre. Plusieurs camarades fixaient des cocardes à leurs casquettes, chantaient la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*.

Je ne pus trouver de char-à-banc pour Constant Z. —. Toutes les voitures étaient prises. Enfin, le chirugien de

(1) Il *le sera toujours, le drôle.* — «*Infandum nefas.*» —
(Le Prolétaire.)

Digitized by Google

notre malade promit d'en procurer un. Je quittai donc mon ami, pour le revoir au champ d'honneur.

L'heure approchait. Je cherchai les trois compagnons que la gendarmerie m'avait amenés. Nous nous mîmes en marche, en suivant une masse de peuple qui se portait vers le lieu du rassemblement.

Il était neuf heures environ. Nous rencontrâmes, sur la place de la ville, le cortège *du peuple souverain*, qui *apportait nos armes*, au *chant* de *la Marseillaise*.

Quoique ce chant patriotique parle toujours au cœur, je ne crois pas qu'il ait jamais produit une impression aussi vive sur mon imagination, que dans ce moment solennel.

Des milliers d'hommes composaient ce cortège, qui grossissait toujours.

Je courus hors de la ville, dans la grande allée, qui forme la grande route de Savoie. Des personnes inconnues nous saluaient de tout côté; on prenait congé de nous, on nous serrait la main, on nous embrassait.

« *Point* à revoir, m'écriai-je; et beaucoup me comprirent.

J'accostai tantôt l'un, tantôt l'autre de nos camarades des différentes nations. *Aucun* ne demanda : « Sommes-nous en nombre suffisant? — Combien y a-t-il de troupes à St-Julien et à Annecy ? »

Personne ne pensa à faire de *pareilles* questions.

« *Combien y a-t-il d'ici à St-Julien ?* fut la seule question que j'entendis faire. *Tous* étaient animés du *même* courage; *tous* les cœurs battaient pour la *même* cause.

Et Ramorino ?

Nous arrivâmes enfin au lieu du rassemblement. C'était près de la frontière de Savoie : Plan les Ouates.

Digitized by Google

Je demandai, avec anxiété, après Charles St. — et Hermann de R. — ainsi qu'après tous ceux que j'avais laissés près d'Hermance.

Personne ne put me donner des nouvelles de ces infortunés.

De tristes pressentimens s'emparèrent de moi. Ces deux amis, ainsi que l'élite de l'émigration polonaise, nous manquaient. Tous les camarades, arrivés avec Charles St. — dans la même barque, étaient des « *décidés,* » sur lesquels nous aurions pu compter dans toutes les circonstances.

La plupart des camarades, rassemblés au point de ralliement, étaient aussi de dignes sujets; mais, ils étaient restés plus ou moins étrangers à notre expédition, puisqu'ils n'en faisaient partie que depuis peu. Au surplus plusieurs d'entr'eux s'y étaient constamment opposés. Aussi ne fus-je pas peu étonné de les trouver parmi nous.

Que leur apparition sur notre place d'armes atteste, avec mille autres preuves, *l'esprit,* qui guidait notre expédition.

Notre insurrection fut un appel direct à tous ceux qui s'étaient déclarés les défenseurs de la cause des peuples. Je n'oublierai jamais, d'avoir vu, parmi nous, des réfugiés armés, qui n'avaient jamais été en communication directe avec nous et qui, peut-être depuis peu, avaient entendu parler de notre expédition.

Oubliant les commodités de la vie, que l'aisance procure dans l'exil même, vivant dans une tout autre position que nous, — ces hommes, au cœur généreux, se signalèrent comme de dignes *fils de la liberté,* se joignirent à nous avec courage, et chargèrent leurs fusils.

Tel était l'esprit de notre insurrection. Demandons à

Digitized by Google

l'illustre héros de Wawer et d'Iganie, *comment il sut en tirer parti?*

On distribua des fusils et des cartouches à tous les arrivans, dans différens emplacemens.

Chacun reçut deux paquets, contenant 40 cartouches. Etant enfant, un paquet de pains d'épices ne m'avait pas tant fait plaisir.

Le général Bianco, entouré de la foule, se trouvait dans une prairie, où l'on armait un détachement. Il le harangua, et, se tournant vers moi, m'en confia le commandement, en me disant solennellement : « *Conduisez* « *ces braves au combat; que leur honheur soit le vôtre!* »

Je remerciai le général de sa confiance en le priant de m'excuser, si je refusais. Je me permis de lui dire : « que « notre corps était un corps *républicain,* devant former « des états *républicains.* Que je ne pouvais donc accepter « ma nomination, parce que j'avais toujours opiné pour « *l'élection.* »

Arrivé devant l'auberge, la première colonne polonaise était déjà formée; le sort me conduisit donc dans la deuxième, forte de trente-cinq hommes, destinés à l'arrière-garde et commandés par François *Gordaczewsky.*

Malhomme commandait le premier détachement de quarante hommes.

Ces deux Polonais étaient connus, comme des caractères de *première grandeur.*

Deux détachemens de l'émigration italienne, de quarante-cinq hommes chacun, s'organisaient à côté de nous; Fabricci et Bramani les commandaient.

Deux détachemens de Savoyards, mêlés de Suisses, de Français et d'Allemands, se rangeaient aussi sous les armes : ce corps était composé de cent hommes.

Digitized by Google

Plusieurs jeunes Allemands étaient embarrassés par l'absence de Hermann de R. — et de son détachement. Leur entière confiance en leur chef, leur vif regret d'en être séparés, se manifestèrent d'une manière touchante.

La nouvelle se confirma, que toute la barque avait été arrêtée et forcée de gagner le large, sous l'escorte de la milice nationale. Cette barque contenait quatre-vingt-dix Polonais et vingt-cinq Allemands.

Dans les *rangs*, *personne* ne savait *où* était *Ramorino*. Il était caché dans une maison non loin de nous. Un héros de Wawer et d'Iganie ne se montre pas, à *telle* heure, à une *phalange sacrée*, à deux cent soixante-cinq hommes (1) qui n'attendent que ses *ordres*, pour inscrire, avec *leur sang*, dans les fastes de l'histoire, — son nom *traîné* dans la *boue* (2).

(1) Nous comptions deux cent soixante-cinq hommes dans les rangs, six chefs de détachemens et dix personnes attachées à l'état-major; ainsi : deux cent qnatre-vingt-un hommes.

(2) Il y a dans le manuscrit : Seinen *verdaechtigen* Namen. Qu'on me passe ces épithètes si bien méritées. C'est Ramorino qui jette *Mazzini* dans l'*exil*, qui le fait *pourchasser* comme une bête fauve, qui *abîme* ce *brillant* jeune homme, au caractère *mâle*, aux sentimens *sublimes*, à l'amitié *infatigable*, au patriotisme des *trois cents spartiates*.

Ames nobles, patriotiques, suivez ce *grand modèle!* Alors vous conserverez cette *paix* de conscience, qu'il ne dépend pas plus des hommes de vous *donner*, que de vous *ravir*. (*Le Prolétaire*.)

Digitized by Google

XXIV.

Un Savoyard arrive en toute hâte de Saint-Julien. — Infamie d'un scélérat; haute trahison envers les peuples. — Questions adressées au général Ramorino, pour qu'il y réponde à la face de l'Europe. — Un honnête homme, comment se serait-il comporté à la place de Ramorino?

C'ÉTAIT une belle soirée, la nature semblait participer à cette grande et sublime scène.

Deux cent soixante-dix hommes, aguerris pour la plupart, bien armés, prêts à combattre et à verser leur sang, attendaient l'ordre de départ. *Chacun* de nous savait *pourquoi* nous avions pris les armes; *chacun* attendait la mort avec l'orgueil, de pouvoir sacrifier sa vie pour la liberté des peuples (1).

Un Savoyard, venant en toute hâte de St-Julien, s'a-

(1) Pour occuper l'ennemi sur un autre point de la Savoie, une colonne de la jeune Italie, formée à Grenoble, était partie en même temps que nous. — Le marquis prolétaire, dont nos lecteurs se souviendront, l'avait organisée et dirigeait ses opérations. Elle était composée de deux cents hommes, parfaitement équipés comme nous.

Le sort de cette colonne, dont soixante hommes seulement entrèrent en Savoie, est connu.

Je ne donne aucun détail de cette expédition, parce que je ne puis parler que de ce que j'ai vu comme témoin oculaire. J'ajouterai cependant qu'on ne vit pas *un* des *mille* hommes si *souvent* promis par Ramorino.

(L'Auteur.)

Digitized by Google

dressa à moi, par hasard, et demanda parler à un général. Il portait des armes sous sa blaude bleue. Tout annonçait en lui un homme déterminé. Il s'exprima ainsi. « Au nom « de Dieu, pourquoi nous faire languir? — Pourquoi ne « venez-vous pas?—Nous vous attendons à St-Julien depuis « *deux heures*! — C'est.... qui m'envoie. — Tout est pré« paré! — Vous pouvez me garder comme prisonnier et « me pendre demain matin, si je vous en impose. — Ne « tardez plus long-temps. — On ne tirera pas dix coups « de fusil devant St-Julien. Je n'ai pas besoin de m'ex« pliquer davantage. Venez aussi vîte que vous pourrez!!

Le Savoyard entra dans la maison, où Ramorino se trouvait.

Personne ne présumait, que Ramorino n'était pas intentionné de nous conduire à St-Julien. Du moins, personne de notre détachement n'y pensait. En effet, on se serait moqué de celui qui aurait dit, que nous allions à *Bossey*, au lieu de nous porter sur *St-Julien*.

Les fenêtres de la maison, devant laquelle nous nous trouvions, furent ouvertes. On y arbora notre drapeau.

Ce drapeau tricolore (vert, rouge et blanc, portant l'inscription : « *Libertà, Egualianza, Umanità* ») avait été brodé par une noble dame italienne, qui compte ses deux fils parmi les martyrs de la liberté.

Cet étendard sacré qui, le même soir, aurait dû être teint du sang de nos ennemis, fut insulté par un traître, de la manière la plus révoltante (1).

(1) Ramorino voulut retarder notre départ du canton de Genève par une revue. Il chargea l'italien Henri G. — de choisir le terrain. On lui annonça qu'il y avait bien une place convenable, mais que l'eau empêchait d'y marcher. — « Faites construire un pont, » répondit Ramorino. — Henri G. — fut étonné, et rit au nez du général-en-chef.

Il est certain que Ramorino voulait passer la nuit dans le canton de Ge-

Digitized by Google

La légion européenne se mit enfin en marche entre dix et onze heures du soir.

Je demande, serions-nous allés tranquillement à Bossey, si nous avions su manquer St-Julien? — Certainement non, nous n'aurions pas compromis notre honneur, par une lâche indécision.

Nous étions tous des hommes libres, remplis de courage. C'est une infâmie de la part du scélérat, une trahison envers la cause des peuples, de nous avoir caché la vérité, — de nous avoir traités comme des mercenaires de don Pédro, sans nous demander, si nous préférions attaquer St-Julien? — Qu'il tremble, celui qui nous trahit, qu'il rougisse de honte devant chaque honnête homme (1).

Mais, quelle inconséquence dans les idées! Qui a pu contraindre le général Ramorino, à entreprendre une guerre, dont les suites auraient pu ébranler toute l'Europe? — Qui a pu jamais prendre le général Ramorino pour un *révolutionnaire*?

Un révolutionnaire expose sa fortune et sa vie pour ses principes, pour la vérité et la justice, pour la liberté et l'honneur. — Ce Ramorino, où avait-il fait preuve de principes? Où les avait-il soutenus aux dépens de sa vie? — Peut-être, en qualité de très-humble serviteur du prince Czartoryski? — Peut-être par son courage près de Zawichost, à la tête de 20 à 25 mille hommes, et avec 40 canons? — Peut-être par sa correspondance avec le comité

nève, et faire construire un pont pour donner le temps à la milice de nous arrêter. Voilà ce qu'il voulait, en passant une revue avant notre entrée en Savoie.

Que nos lecteurs y réfléchissent! (*L'Auteur.*)

(1) Général! je vous renvoie à la dernière note du chap. x. (*Id.*)



polonais à Paris ? — Peut-être comme recruteur de don Pedro?

Quand avait-il montré des sentimens, propres à suggérer l'idée, qu'il était l'homme *capable* de tirer de leur léthargie tous les peuples de l'Europe?

Cette suggestion était-elle une méprise ? — Pourquoi Ramorino osa-t-il s'engager à jouer le rôle de héros sur le grand théâtre des nations, accepter 40 mille francs d'engagement, puisqu'il se sentait incapable de soutenir ce rôle?

Comment pouvait-il voir 270 hommes capables, courageux et entreprenans, rassemblés sous le drapeau sacré, sans que son point d'honneur d'homme, de militaire, en fût touché?

S'il n'avait pas autant de courage personnel, autant d'enthousiasme pour la liberté des peuples qu'Alexandre Ipsilanti, pour se mettre à la tête d'une phalange sacrée en face de toute l'Europe, nous lui demandons solennellement, et aussi à la face de cette Europe :

Pourquoi vous mettre à la tête de ce corps sacré de deux cent quatre-vingts hommes?

S'y mit-il, parce qu'il avait promis à la sainte-alliance d'*anéantir* l'expédition de la jeune Italie, d'*empêcher* la révolution en Savoie et en Italie, de l'*étouffer* en naissant, de *détruire* notre plan d'attaque, de *démoraliser* nos forces?

N'avait-il pas le courage d'attaquer *Saint-Julien;* pourquoi ne nous *quitta-t-il pas*, ne nous abandonna-t-il pas à notre sort?

Prévoyait-il que nous entrerions *sans* lui à *Saint-Julien,* de-là à *Annecy* et à *Chambéry;* que *Bianco* ou *Antonini*, *Malhomme* ou *Gordaczeuski*, nous y conduiraient coura-

Digitized by Google

geusement?—S'était-il chargé d'empêcher *principalement* cette audacieuse entreprise?

M. le général se plaint-il d'avoir trouvé peu d'hommes sous les armes? qu'il s'accuse *lui-même;* c'est *sa* faute. — Pourquoi temporisa-t-il pendant trois mois? pourquoi lassa-t-il maints braves, fatigués de l'attendre si long-temps?

Pourquoi n'arriva-t-il que le jour même du départ tant de fois reculé? pourquoi nous empêcha-t-il ainsi d'avertir à temps nos frères éloignés, de pouvoir leur indiquer une époque fixée?

Pourquoi s'arrêta-t-il à Berne, à Lausanne et à Rolle, pendant que nous l'attendions à Lyon et à Genève, pour éviter l'arrestation que son ordre du jour nous préparait?

Où était le corps de mille hommes, dont l'organisation en France lui avait servi d'excuse depuis le mois de novembre? — N'était-ce pas un mensonge évident?

Que gagna-t-il pour notre expédition en perdant trois mois de temps? Ne pouvait-il pas en faire autant, le 12 novembre?

Il nous procura le mouchard du juste-milieu comme chirurgien-major; le vieux Polonais, la fleur du siècle dernier comme chef d'état-major. (Je suis bien éloigné de parler de ses qualités privées; je dis seulement qu'il ne convenait pas, comme chef d'état-major d'une légion républicaine.) Il nous amena un officier recruteur de don Pedro, attaché à sa personne comme aide-de-camp; un général à la suite, dont on pouvait se passer, puisque nous ne manquions pas de généraux!

Que voulait-il faire, près de nous, avec son mouchard chirurgien-major, son chef-d'état-major aristocrate, et

Digitized by Google

toute sa suite, s'il n'avait pas le courage et la volonté, *d'attaquer l'ennemi où nous pourrions le rencontrer*?

Dans ces circonstances, un honnête homme, un homme d'honneur, se serait présenté devant nous avant notre départ du canton de Genève, et se serait exprimé de la manière suivante :

« Citoyens,

« Le comité de la jeune Italie m'a fait l'honneur de « m'offrir le commandement en chef de votre expédition « en Savoie et en Italie. Je suis très-flatté de cette distinc-« tion ; mais, en homme d'honneur, je ne puis me battre « pour des principes contraires aux miens. Vous croyez « que je suis républicain ; je ne le suis pas. Je suis mili-« taire et rien que militaire. J'ai fait preuve de courage « à la tête d'une armée régulière et nombreuse. Je ne « saurais commencer une révolution comme Ipsilanti, « avec un corps de 280 hommes, pour la plupart, sans « uniformes, habillés en bourgeois. Ce n'est pas mon « affaire. Si j'ai retardé votre expédition par de longues « réflexions, j'en suis peiné et vous en fais mes excuses. « Mes intentions n'étaient pas mauvaises.

« Je vous souhaite du bonheur et des combats victo-« rieux. Honorez-moi de votre souvenir, de votre estime « si vous m'en reconnaissez digne. Encore une fois, que « le bonheur et la victoire vous accompagnent.

« Je serai toujours,

LE GÉNÉRAL RAMORINO. »

Ramorino aurait pu faire un discours tel que je viens de le tracer ; il serait retourné à Genève comme un honnête homme, comme un homme d'honneur. Cependant, il

Digitized by Google

eût mieux fait, de donner une telle déclaration lors de son séjour en Suisse, au mois d'octobre 1833.

Mais il n'en parla, ni au mois d'octobre, ni le soir de notre départ pour la Savoie ; il accompagna notre expédition en char-à-bancs, avec une insouciance, une indifférence et une insensibilité, qui devaient révolter tous ceux qui ne l'observaient que superficiellement.

XXV.

Le convoi funèbre. — Le silence de la mort signale notre marche. — Déception et illusion. — Souvenir de la phalange sacrée des Grecs. — Notre désir et notre volonté. — Le bivouac à Bossey. — L'auteur veut parler au général-en-chef qu'il trouve endormi. — Scène historique du cimetière de Bossey. — Le duo des deux Savoyards. — L'ironie de la réalité.

Le temps était calme et doux ; toute la nature respirait le silence. Le ciel était légèrement nuancé. La lune semblait refuser sa lumière pour éclairer le convoi funèbre qui se balançait silencieusement.

Oui, notre marche ressemblait à un convoi funèbre, se mouvant au milieu des ombres de la nuit. La croyance en la noblesse du cœur humain, la confiance en la probité de ses semblables, égorgées, ensevelies par une scélératesse, par une trahison inouies, formaient le cortège de ce convoi, qui devait se porter encore du Plan-des-Ouates à Bossey, de Bossey à Annemasse, et d'Anne-

Digitized by Google

masse à Ville-la-Grande, jusque sur les hauteurs du dernier bivouac! — L'homme n'aime pas se séparer d'avec les restes qui lui furent chers. Et l'homme, qu'a-t-il de plus cher sur cette terre, que la croyance en la noblesse du cœur humain, et la confiance en la probité de ses semblables?

Nous portions ces restes chéris avec la dernière lueur d'espérance qu'ils reviendraient à la vie, qu'ils rouvriraient les yeux aux premières détonations des armes ennemies, en s'écriant :

« Nous avons bravé le traître-assassin! Me voici, votre « croyance en la noblesse du cœur humain; mon enfant « chéri, la confiance en la probité des hommes, est sain « et sauf (1). »

L'avant-garde, conduite par le capitaine polonais Malhomme, précédait les deux colonnes de la jeune Italie et deux détachemens de Savoyards. Suivaient après plusieurs équipages italiens; ensuite des voitures chargées d'armes et de munitions, de tambours, de casquettes, de capotes militaires, etc. Venait enfin la deuxième colonne polonaise, commandée par le capitaine François Gordaczewski (2). Un général à la suite, à cheval, et l'i-

(1) Le traducteur a reçu l'ordre de ne rien changer, même pour rendre le style moins traînant. Il a donc traduit cette allégorie mot à mot, autant que possible. (*Le Prolétaire.*)

(2) François était le plus grand, et Malhomme presque le plus petit de taille de toute notre émigration en Suisse. Tous deux sont des caractères distingués et remarquables : François est sérieux et sombre, peu communicatif, mais profond. Aucune balle ne le blessa en Pologne, quoique son chapeau et son manteau en fussent criblés. Ses soldats le regardaient comme invulnérable.

Malhomme est vif, rempli d'esprit, de saillies; il est doué d'une bonté naturelle. A Grochow, il commandait un bataillon; il chargea avec la baïonnette et prit lui-même un drapeau russe, près d'Ostrolenka.

(*L'Auteur.*)

Digitized by Google

talien M. — comme officier d'état-major, couvraient la marche.

Un char-à-bancs passa devant l'arrière-garde, et se rangea à la suite des équipages; c'était Constant Z. — encore malade, qui, en attendant sa voiture, avait bien craint de ne pouvoir assister à l'attaque de Saint-Julien.

Croyant, avec certitude, que nous attaquerions cet endroit, je marchais à côté de mes camarades, en toute sécurité.

Nous allions lentement, ce que je ne pouvais concevoir. Comme on s'arrêtait à chaque moment, nous croyions que notre avant-garde touchait les avant-postes de St.-Julien; Nous nous attendions à entendre les premiers coups de fusils. — Tout resta plongé dans le plus profond silence. —Notre impatience augmentait à chaque instant. Chacun examinait sa batterie et sa baïonnette. A chaque halte on prêtait l'oreille pour entendre le premier coup de feu. Cependant, les cinq premiers détachemens ne se disposaient pas à l'attaque.

Les proclamations du comité insurrectionnel étaient datées de Saint-Julien. L'idée d'entrer en Savoie, sans toucher Saint-Julien, nous était aussi étrangère qu'elle l'avait été au comité, qui avait signé les proclamations datées de cet endroit. Rempli d'espérance, je goûtais trop de satisfaction pour douter de la direction que nous devions prendre. Le silence absolu, dans lequel notre colonne marchait, indiquait assez que nous devions surprendre l'ennemi, et nous jeter sur Saint-Julien, où l'on ne nous attendait pas pour le moment.

Enfin la colonne obliqua à gauche. — Que signifie cela, me dis-je? — Ma ferme croyance me suggéra une nouvelle idée. Je pensai que nous nous trouvions devant Saint-

Digitized by Google

Julien; qu'il fallait donc attaquer l'ennemi du côté où il ne nous attendait pas.

« C'est très-bien, me dis-je; » j'ôtai ma pipe, examinai mes trente-neuf cartouches, enfonçai ma casquette et fredonnai : « Ça ira! — Le jour de gloire est arrivé! »

Alors je récapitulai treize ans de souvenirs, « les actions des années passées » (comme le dit Ossian).

Je pensai au jeune Ossian des Hellènes, à Georges Lasanis de l'Olympe, l'ami que mon cœur idolâtre! Par une association d'idées très-naturelles, je me souvins de la phalange sacrée des Grecs, au commencement de l'insurrection à Jassy, des tombeaux de mes compagnons d'armes en Morée. Que ces temps-là me paraissaient rapprochés, parce que je me croyais arrivé devant Saint-Julien.

Lasanis, entouré de quarante hommes, avait provoqué toute la Turquie, toute la sainte-alliance. Immédiatement après, Ipsilanti avait un corps sacré de deux cent-quatre-vingts hommes, qui, au bout de huit jours, et à l'instar d'une avalanche, s'était monté à deux mille huit cents hommes.

Ce corps sacré des Grecs ne comptait que très-peu de vieux militaires. Mais, l'amour de la patrie et de la liberté, plus puissant que la manœuvre d'une parade, brûlait dans le cœur des Hellènes. Ce même sentiment nous animait tous, et peut-être encore davantage, dans les environs de Saint-Julien.

J'aurais voulu entendre la réponse unanime, si Bianco nous eût demandé : « Mes amis, au lieu de quatre ou cinq cents hommes (1), que nous devions trouver à Saint-Ju-

(1) Nous apprîmes plus tard qu'il n'y avait à Saint-Julien que deux cents hommes d'infanterie et trente-cinq chevaux. Il n'y avait également que deux

Digitized by Google

lien, il y en a mille cinq cents. Voulez-vous que nous nous dirigions vers Bossey, ou que nous risquions l'attaque?

Le démon, à la tête de la légion infernale, n'aurait pu nous décourager; mais il aurait fallu qu'il se montrât armé, digne d'un combat, et non ronflant dans un char-à-bancs, comme un traître.

Je tombai des nues, en arrivant quelques heures après, dans un village, à côté d'un cimetière, où l'on allumait un grand feu. Je crus rêver, et demandai au tambour qui nous suivait : « Où est donc Saint-Julien? — Il me répon-
« dit en ventriloque : Que St-Julien était situé à gauche;
« que nous étions à Bossey, au quartier-général de la lé-
« gion européenne. »

Tout en maudissant le ventriloque et ses bons mots déplacés dans notre position, je ne pus m'empêcher de rire à cause du plaisant personnage de la légion européenne.

Je demandai après le général Ramorino. On me montra

cents hommes à Thonon et cent soixante à Bonneville. — Nos succès eussent été brillans partout. Le gouvernement ennemi, averti de nos projets depuis long-temps, connaissait trop bien l'esprit des troupes sardes, pour laisser grossir notre corps insurgé, à partir des frontières. — C'est la raison pour laquelle ces frontières restèrent dégarnies, ce qui eût été impardonnable dans d'autres circonstances. — Dès que Ramorino et Vidocq eurent terminé leurs observations en Suisse, le gouvernement sarde fut allarmé. Tous les employés de Saint-Julien, d'Annemasse prirent la fuite au mois de novembre, pendant la nuit; ils mirent leurs caisses en sûreté, parce que le bruit s'était répandu que nous commencerions l'insurrection *sans* Ramorino.

L'aristocratie et la partie solide du corps d'officiers de Charles-Albert, à Chambéry, se trouvaient à un bal, lorsque la nouvelle de notre entrée en Savoie arriva. Aucun officier noble ne quitta le bal. Un enseigne dit à sa danseuse, une dame française légitimiste : « *Nous ne serions pas si tranquilles, si un autre chef que Ramorino commandait l'insurrection. Mais nous pouvons compter sur lui. Notre bal durera plus long-temps que la révolution sur la frontière.*

(*L'Auteur.*)

Digitized by Google

le feu du cimetière, près duquel deux personnes, assez replètes, étaient couchées.

Un aide-de-camp se présenta et me demanda : «Qui cherchez-vous? — Le général Ramorino, répondis-je. — Qui êtes-vous? que voulez-vous?— Je me nommai en souriant, et déclarai vouloir parler au général. » — Le général dort, répondit doucement l'aide-de-camp, en jetant un coup-d'œil sur le groupe près du feu.

Je regardai encore une fois ce groupe intéressant, gisant près d'un feu, au bivouac de Bossey; — le général et le chef d'état-major de la légion européenne, représentés par deux masses phlegmatiques, si bien endormies, qu'on devait douter de leur énergie révolutionnaire!

C'était peut-être un bonheur pour le général Ramorino et un malheur pour nous, de n'avoir pu me mettre en rapport avec lui dans ce même moment. Probablement qu'il aurait refusé de répondre à mes questions; qu'il m'aurait traité avec toute l'autorité d'un général; qu'il m'aurait pris pour un rebelle qui oubliait la subordination; qu'il aurait donné, à sa gendarmerie à la suite, l'ordre de m'arrêter, — qu'alors je me serais servi de ma baïonnette.

Je quittai l'aide-de-camp très-poliment, et m'approchai du feu, autour duquel les Polonais s'étaient couchés.

J'aurais voulu m'entretenir avec Mazzini qui se trouvait *dans les rangs* d'un détachement de sa nation. Mais le bivouac des Italiens était éloigné du nôtre, et je connaissais trop mon devoir pour quitter nos faisceaux.

Je retournai donc près du feu, où le héros de Waver et d'Iganie dormait à côté de son gros chef d'état-major. — Mon tambour avait trouvé un camarade qui savait

Digitized by Google

quelques chansons comme lui (peut-être leur seule richesse).

Ces deux chanteurs s'embarrassèrent fort peu des deux héros enveloppés dans leurs manteaux. Ils savaient probablement que notre légion avait été organisée d'après le système républicain, et que le mot *egualianza,* signifiait : égalité. Ils se mirent donc à chanter un duo patriotique très-mélodieux, sans troubler le doux sommeil de nos deux héros. — Je restai long-temps près de ce groupe : j'écoutai avec plaisir les mélodies élégiaques, et contemplai avec fureur les individus ronflant, à qui l'on avait adressé l'audacieuse exigeance : *de réveiller tous les peuples de l'Europe*!

O ironie de la réalité sur le cimetière de Bossey, dans un moment, où l'espérance et l'impatience troublaient le repos d'un pays entier! Attendant ce moment depuis tant de mois, quel est le Savoyard qui aurait pu se livrer au sommeil, dans cette nuit solennelle?

Il n'y avait qu'un Ramorino qui pouvait dormir paisiblement; un duo, chanté à très-haute voix et à trois pas de lui, ne le dérangea pas.

Cela paraîtra incroyable, inconcevable. Cependant j'ai vu ce groupe de mes yeux, je me suis persuadé de la réalité, et je manquerais à l'honneur, si j'osais flétrir ces mémoires par un mensonge.

Digitized by Google

XXVI.

Amputation de la jointure d'un doigt. — Départ. — Mensonge du général, qui prétend nous conduire à Bonneville. — Entrée à Annemasse. — La Matrone. — Réjouissance du peuple. — L'arbre de la liberté. — L'auteur veut faire fusiller deux carabiniers pour statuer un exemple.

Pendant que nous étions encore au bivouac de Bossey, un italien vint près de notre feu, examina précipitamment la capsule d'un pistolet, qui partit malheureusement et lui cassa la jointure d'un doigt. Un chirurgien Polonais(1), qui avait une trousse sur lui, fit l'amputation et le pansement dans quelques minutes.

Je me couchai enfin près de mes camarades et cherchai à penser à des choses très-indifférentes. P. E. je tâchai de me fâcher contre la montre, que j'avais achetée à Genève pour faire cette campagne. Je savais par l'expérience,

(1) On m'a communiqué dernièrement la brochure du général Ramorino, concernant notre expédition. M. le général fait mention de cet accident et se plaint que les Italiens ne savaient pas manier les armes à feu. — Il a bien tort, et aurait pu se persuader du contraire *devant Saint-Julien.* — Il raconte que le chirurgien-major, son mouchard, fit l'amputation. — J'étais présent à cette opération. Le chirurgien polonais... s'en chargea. — Comment est-il possible que Ramorino puisse parler de cette affaire ; il dormait fort tranquillement. Si le coup de pistolet l'éveilla, c'est ce qu'il y a de *plus remarquable* dans cette affaire. (*L'Auteur.*)

Digitized by Google

qu'une montre est très-utile à un militaire. — Cette montre s'arrêta, dès que nous quittâmes la route de St-Julien. — Je compris l'affaire plus tard. — Cette petite montre avait plus de point d'honneur que certain général-en-chef; elle voulait achever le tour du cadran à St-Julien. Dès qu'elle apprit la trahison, son mouvement cessa. Guidée par le point d'honneur le plus pur, elle préféra le suicide.

On se mit en marche vers les trois heures du matin. On disait, qu'on irait attaquer *Bonneville*. Cette nouvelle nous rassura pour le moment.

Le hutin (1) marchait à côté de moi; son voisinage m'était très-agréable.

Notre colonne avançait lentement, en suivant une petite chaîne de montagnes. Après trois heures de marche, nous arrivâmes près d'Annemasse.

Nous entendîmes quelques coups de fusil dans le lointain; nous crûmes que c'étaient les Polonais et les Allemands de la barque.

Nous nous trompions, malheureusement. C'étaient quelques carabiniers, qui voulaient tenir tête à notre avant-garde. Ils furent désarmés. Deux d'entr'eux, qui ne voulaient pas rendre les armes, y furent contraints par les baïonnettes.

Un carabinier, qui prit la fuite, fut arrêté et conduit par notre détachement. Sa présence parmi nous, suscita une hilarité générale. Rien de si ressemblant, qu'un carabinier de Charles-Albert et un grenadier russe, revêtu de sa capote et de son fouracka (2).

En effet, il fallait beaucoup de sang-froid, pour se per-

(1) Voyez chap. XVI.

(2) Bonnet à poils.

Digitized by Google

suader que le prisonnier n'était pas un grenadier russe.

Ce personnage avait l'air d'un douanier comme il faut. Il paraissait insensible. Peut-être n'avait-il pas de cœur.

Nous entrâmes enfin à Annemasse; c'était le dimanche, 2 février 1834.

La population de cet endroit nous reçut avec enthousiasme. Nous aperçûmes partout de joyeux visages; tout le monde nous saluait.

Après avoir enfermé les carabiniers, et placé nos avant-postes, nous formâmes nos faisceaux dans un pré, à côté de la douane.

Une vieille femme pleurait de joie en disant :

« Voyez donc! Rien que de la noblesse! ces seigneurs « portent le fusil; ils veulent se faire tuer pour notre « malheureux peuple, pour les Savoyards! O mon Dieu! « je vous bénis de m'avoir fait jouir de ce beau moment (1)!

Les enfans, principalement, se réjouissaient de ce dimanche matin. Je suis persuadé, qu'ils penseront encore à nous, dans leur vieillesse.

Plusieurs Savoyards armés entrèrent dans notre légion.

Le village d'Annemasse devint alors très-vivant.

Un soleil de printemps vivifiait tout le pays. Oubliant le chagrin que m'avait causé l'éloignement de St-Julien, animé par l'enthousiasme du peuple, je saluai plusieurs amis avec ces mots : « Le printemps des peuples est arrivé. »

Cependant, ma joie n'était qu'une illusion. Je *voulais* être content aux dépens de l'actualité, et me bercer,

(1) Il y a impossibilité de traduire le verbe allemand *erleben*.

Digitized by Google

de l'espérance, qu'après un conseil de guerre, nous enverrions Ramorino — au grand D....!

Les casquettes et les capotes disponibles furent partagées entre ceux qui en avaient besoin. Chacun paya sa dépense. La population fraternisa partout avec les nôtres.

Dès que les habitans furent rassemblés et que le soleil brilla dans tout son éclat au plus beau ciel du monde, *on planta l'arbre de la liberté devant la maison commune.*

Le souvenir de cette grande, belle scène, m'attriste chaque fois que j'y pense.

Les trois couleurs de l'Italie flottaient au haut de l'arbre sacré! Les cris, mille fois répétés: « *Vive la liberté! — Vive la république*! se firent entendre aux roulemens répétés du tambour de la légion européenne!

Les armoiries de sa majesté Sarde furent arrachées où on les trouva. — Tout cela aurait été dans l'ordre, si nous nous fussions trouvés à St-Julien, au lieu de nous égarer à Annemasse.

Nos proclamations furent affichées. Mais, que devait penser le peuple, en lisant la date de St-Julien, où nous n'avions pas été?

Le bon-sens naturel du peuple approfondit les choses plus qu'on ne le pense. Rien ne pouvait être plus nuisible à notre expédition, rien ne devait plus fortement repousser le peuple, excité à la réflexion — par le *mensonge imprimé*!

Si Ramorino se plaint que les Savoyards n'accouraient pas en grand nombre; à qui la faute, si ce n'est *à lui*, qui nous détourna de St-Julien. Si j'avais été Savoyard, je me serais bien gardé d'entrer dans une légion, que le général Ramorino avait fait *obliquer à droite* de St-Julien, pour aller à Bossey.

Digitized by Google

J'ignore ce que l'on fit à Annemasse pour l'organisation d'une municipalité provisoire. Je n'étais point chargé de m'en mêler. Je vis Mazzini et les Italiens de l'état-major très-occupés et en relation avec les habitans de l'endroit.

J'ignore également si l'on saisit la caisse de la Douane et 800 fr. qui s'y trouvaient, comme on a voulu le prétendre. Je n'étais pas le caissier du gouvernement provisoire; je servais dans les rangs (1).

Personne de nous ne pouvait présumer que cette guerre se terminerait sans que nous vissions l'ennemi ; que notre révolution s'effectuerait sans opposition, dans vingt-quatre heures et le plus honteusement possible.

Au contraire, nous espérions avec raison, que notre valeur justifierait, d'une manière éclatante, notre singulière entrée en Savoie.

Or, c'eût été dans *l'ordre* de saisir tout le numéraire appartenant au gouvernement *hostile*, de le confisquer et de le mettre à la disposition du gouvernement *provisoire.*

S'il est vrai que nous fîmes preuve de *peu* de circonspection, en nous soumettant au commandement *d'un* Ramorino, il faut dire aussi, que nous n'étions pas assez *bornés*, pour envoyer à nos ennemis une somme d'argent, qu'ils auraient pu employer à notre très-grand désavantage.

Quelques-uns des carabiniers, que nous avions arrêtés, me mirent en colère. Je suis moralement sûr, qu'ils avaient connaissance, non seulement du plan de Ramorino, mais

(1) Je ne raconte que ce que j'ai vu. Si l'on m'eût confié 800 francs à Annemasse, je les aurais encore aujourd'hui. Je ferais l'acquisition de fusils et de munition, pour tirer sur Charles-Albert et ses alliés, à la première occasion.

(L'Auteur.)

Digitized by Google

encore de la catastrophe qui eut lieu vingt-quatre heures après.

Leur conduite, leur apathie inconcevable et leur audace révoltante, ne pouvaient avoir un motif *différent.*

J'invitai plusieurs camarades d'observer ces drôles, en les priant d'appuyer ma proposition, afin qu'on nous permît de fusiller deux de ces coquins, dans le pré, près de nos faisceaux; et cela pour statuer un exemple.

Mes amis pensèrent que je plaisantais. Ils se trompaient car j'y étais tout décidé; et je regrette encore aujourd'hui de n'avoir pu réussir. Ces deux bêtes féroces ne serviraient plus d'instrumens au tyran triomphant, pour opprimer son peuple infortuné!

J'appuyai ma proposition par les motifs suivans :

« Regardez ces deux créatures! avez-vous jamais vu « de pareilles physionomies?—Ce sont les bourreaux d'un « tyran altéré de sang, qu'on appelle Charles-Albert; ce sont « des bourreaux insensibles, qui jouissent en traquant « les hommes libres; qui assassinent leur voisin paisible, « dès qu'il a été signalé comme patriote! — Plus je regarde « ces monstres, plus je m'emporte! Mon cœur est révolté « à la vue de deux hommes, dont les sentimens sont si « dépravés. — Délivrer la société de tels scélérats, c'est « rendre service à l'humanité! »

Les deux carabiniers écoutaient de pareilles apostrophes, sans changer de couleur, sans faire de mouvement, sans mouvoir leurs paupières. — C'étaient des machines, procréées par brevet d'invention, pour opprimer un peuple malheureux.

« Avez-vous jamais vu quelque chose de semblable, « continuai-je de dire à mes camarades? — Ne jurerait- « on pas que ces drôles sont persuadés de la *résurrection*

Digitized by Google

« *prochaine* du despotisme? --- Quelle assurance dans « leur maintien! Tout ce qui se fait autour d'eux ne leur « paraît être qu'une *comédie*, dont la toile sera bientôt « baissée, pour l'oublier aussi vîte!

« Ils ont la *certitude*, que Charles-Albert commandera « *demain* à Annemasse, qu'ils triompheront bientôt (1).

« Voilà les raisons qui m'engagent à solliciter leur « exécution, pour statuer un exemple devant tout le peuple assemblé. »

Mes camarades ne voulurent point concevoir la nécessité d'une telle rigueur, et les deux carabiniers vécurent.

XXVII.

L'auteur contemple le général Ramorino qui est *éveillé*. — Les papiers de la Douane, à Annemasse, sont brûlés allégoriquement. — La colonne de la jeune Italie. — Promenade à Ville-la-Grande — La légion se trouve dans une prairie de Ville-la-Grande, au scandale de l'univers. — Impatience de la légion. Le général veut réfléchir pendant quelques heures.

On nous dit le matin à *Annemasse* que nous attendrions nos camarades de la barque jusqu'à midi; qu'en cas qu'ils n'arrivassent pas, nous marcherions sur *Bonneville*, où il y avait une garnison de deux cents hommes.

(1) Voilà ce que je dis. — Je ne pensais pas alors que mes paroles se changeraient en prophéties. (*L'Auteur.*)

Digitized by Google

Le valeureux général Ramorino ayant déjà préparé sa *rentrée* dans le canton de *Genève*, *avant* son *entrée* en Savoie (1), — ce mode de consoler pouvait apaiser le mécontentement que nous éprouvions dans l'inaction.

En saluant Mazzini, je lui demandai où je pourrais trouver Ramorino pour le voir *éveillé*. Il me montra un escalier et une porte. Je fis donc ma visite au héros de Wawer et d'Iganie. Son gros chef d'état-major se trouvait à côté de lui : mon apparition le fit reculer d'un pas; il jeta un coup-d'œil effaré sur son compagnon.

Je le regardai fixement, et demandai : S'il me reconnaissait?--- Il répondit affirmativement. Je prétextai alors l'envoi d'un livre à Lyon, fait au mois de novembre dernier, et m'informai si ce livre lui était parvenu.

Il répondit encore affirmativement et je terminai ma visite.

J'avais atteint mon but, et vu ce personnage étant *éveillé*.

Je remarquai quelque chose de *particulier* dans toute sa contenance. Je prétends que sa conscience n'était pas des meilleures.

Etait-ce le général Ramorino entré en Savoie, à la tête d'une phalange sacrée, pour détrôner Charles-Albert, et tirer de sa léthargie l'Europe entière?

Non, certainement, non! L'homme que je considérai à Annemasse, n'avait pensé, de sa vie, à une telle audace. C'était le même qui avait paisiblement dormi au bivouac de Bossey, (2) et qui ne s'occupait que d'un lit plus com-

(1) La lanterne éclairera cette assertion tout-à-l'heure.

(*L'Auteur.*)

(2) Une *lanterne* nous *éclairera* plus tard.

(*Idem.*)

Digitized by Google

mode pour la nuit prochaine, dans la maison du maire de Chène, canton de Genève.

Nos camarades de la barque ne donnant aucune nouvelle, on résolut de se mettre en marche à midi.

Pendant que nous nous rassemblions autour de nos faisceaux, un de nos camarades fit la folle proposition de brûler le bureau de la douane, pour déclarer allégoriquement que les douanes de Charles-Albert avaient cessé d'exister.

Tout le monde rit de cette proposition. J'observai cependant que cette maison pourrait être utile à des indigens, privés de demeure; qu'il suffirait donc de brûler les registres de la douane pour accomplir l'allégorie.

Cette idée fut goûtée (1).

On apporta quelques in-folio et des paquets de registres, et l'auto-da-fé (2) fut consommé.

Je m'emparai du timbre d'une feuille mi-brûlée. J'en fis une bourre pour *saluer* le premier partisan de Charles-Albert, au nom du roi, son maître.

Notre départ se tira en longueur, comme tout ce qui avait été fait depuis quatre mois.

Il était deux heures environ, lorsque nous commençâmes notre promenade à Ville-la-Grande.

(1) Un arrêt criminel, daté de Chambéry le 22 mars 1834, condamne à la *peine de mort* l'auteur du crime *d'avoir brûlé les registres de la douane d'Annemasse.*

Je serais désolé de faire pendre un innocent. C'est *moi* qui suis le *coupable; moi, l'auteur des* Mémoires sur la Pologne.

Dixi, et animam meam salvavi.

(2) Cette expression espagnole est souvent employée sans que l'on en connaisse l'étymologie. Elle signifie : Acte de foi.

Ici elle est très-bien à sa place. (*Le Prolétaire.*)

Digitized by Google

L'Italien V. — harangua le peuple avant de partir; il lui recommanda :

« De reconnaître notre sincère volonté en affrontant « la mort pour conquérir aux peuples — la liberté; de « soutenir ses droits et de persévérer en combattant pour « l'honneur et la patrie. »

Notre légion, peu nombreuse, offrait un spectacle imposant avec ses drapeaux déployés.

La colonne de la jeune Italie fixait principalement l'attention des spectateurs.

La fleur des soi-disant castes élevées de toute l'Italie en imposait au milieu des Savoyards et des Polonais, prêts à combattre.

Les traits nationaux de cette belle jeunesse, exprimaient les sentimens qui animaient des hommes, familiarisés avec les chaînes et les cachots, pourchassés dans un exil long et douloureux, — et qui, après tant de souffrances, se trouvaient enfin *sous les armes*, pour la *liberté*, l'*égalité*, l'*humanité*.

A l'aspect de cette colonne, je brûlai d'envie de me mesurer avec les troupes sardes.

Il me tardait de voir l'impression que ferait cette phalange sacrée sur ses *frères ennemis*.

C'est précisement ce *contact* que Charles-Albert cherchait à éviter.

Instruit de notre expédition depuis long-temps, pourquoi n'avait-il pas fait occuper la frontière?

A la première affaire de la jeune Italie avec les troupes sardes, il n'y aurait eu qu'un *seul* mot de *ralliement* : *Viva la patria*!

Digitized by Google

Celui qui s'était chargé de *détruire* notre ouvrage, d'*étouffer* la révolution en naissant, *connaissait* ces dispositions.

Aussi *évita-t-il* soigneusement de nous conduire à *Saint-Julien* et à *Bonneville.*

Enfin, après une promenade de trois quarts d'heure, nous nous trouvâmes à Ville-la-Grande, non loin du territoire de Genève. Nous fîmes halte dans un pré humide.

Tout le monde ignorait le but de cette marche.

Nous verrons ci-après, que le héros était intentionné d'attendre le *soir* dans les *environs* du canton de Genève, pour pouvoir prendre *congé* plus *commodément.*

Le jour de dimanche, embelli par un temps magnifique, avait attiré, à Ville-la-Grande, le monde élégant de la république de Genève et tous les *espions* de la sainte-alliance, pour considérer la légion européenne, campant dans un pré humide. Ce spectacle scandaleux valait bien la peine d'y venir en voiture.

En effet, la *comédie* de Ville-la-Grande était la plus *misérable* pièce sortie du cerveau d'un général Ramorino! Aussi, la *honte* retombe-t-elle, de *droit*, sur le *vil auteur,* et *non* sur les *acteurs innocens,* exposés à la critique et aux regards du public.

Nous reçûmes à Ville-la-Grande autant de preuves d'une tendre sympathie, qu'à Annemasse. Nous n'en parlons pas, parce que nous connaissons, aujourd'hui comme autrefois, la manière d'agir de Charles-Albert, en Savoie.

Ce fut dans le pré de Ville-la-Grande que nous perdîmes patience. Plusieurs d'entre nous s'adressèrent aux chefs de détachemens, et leur représentèrent la nécessité de faire

Digitized by Google

de *sérieuses* démarches pour nous *débarrasser* de Ramorino.

Je saisis une occasion pour en parler à Bianco et à Antonini. Tous deux nous approuvèrent; mais tous deux aussi déclarèrent que les démarches à faire contre Ramorino ne pouvaient émaner *d'eux*; qu'ils ne voulaient pas être réputés d'avoir culbuté Ramorino pour prendre sa place.

La modestie et le désintéressement républicains contrariaient donc encore une fois nos meilleures intentions.

« Le jugement des hommes, leur répliquai-je, ne doit « vous importer en rien. C'est notre *bonne cause*, *mena-* « *cée* de tout côté, qu'il faut *sauver*. »

Il y avait déjà trois mois que j'avais entretenu Mazzini, mais en vain, sur le compte de Ramorino.

Je ne voulus pas lui en parler davantage. D'après ses attributions, *il aurait pu* laisser Ramorino dans le canton, et faire *élire* un *chef* pour nous conduire à *Saint-Julien*.

Ma vénération, mon attachement pour Mazzini, sont connus (1); mais j'aime aussi la vérité, que je ne déguiserai jamais.

A la suite de nos délibérations, nous envoyâmes Malhomme et. . . . . chez Ramorino, pour lui dire de se *déclarer* catégoriquement.

(1) L'amitié qui m'attache à Mazzini est un sentiment sacré, aussi difficile à comprendre qu'à décrire. Je m'attends à voir critiquer ce sentiment. Maint aveugle voudra juger des couleurs, maint sourd discuter sur la musique. — Nous ne manquons pas d'adversaires. Nous n'avons pas seulement affaire aux *agens* de la sainte-alliance, mais encore à de *lâches conspirateurs* de profession, qui *conspirent* pour — *avoir conspiré*, et qui ne craignent rien autant que — *d'agir*.

Que le despotisme se réjouisse d'avoir trouvé de tels agens sous le masque de conspiration. — Nous connaissons nos ennemis; nous attendrons leur critique. *(L'Auteur.)*

Digitized by Google

Ramorino demanda quelques heures de réflexion.

Que nos lecteurs jugent de la conduite tenue par Ramorino, depuis le 12 novembre 1833, jusqu'au 2 février 1834, à Ville-la-Grande.

XXVIII.

Une proclamation telle que le général aurait dû la faire. — Un artilleur de Charles-Albert entre dans nos rangs. — Notre héros fait sa toilette. — Il se montre en public et lit un discours. — Quatre aristocrates de Genève enfreignent le droit des gens. — Ils en sentent les conséquences et s'échappent.

Malgré notre inaction et notre position suspecte sur les frontières de Genève, de braves Savoyards accouraient à chaque moment sous nos drapeaux. Ce détachement se monta bientôt à cent-cinquante hommes.

Nous n'avions pas encope tiré un coup de fusil; au contraire, nous nous étions éloignés de l'ennemi; nous allions d'un endroit à l'autre; nous distribuions des proclamations, dont la date et l'endroit annonçaient la lâcheté de *notre* général; nous avions employé tous les moyens pour nous rendre ridicules. — Cependant les nobles Savoyards quittaient leurs familles, leurs habitations et tout ce qui leur était cher, pour s'armer, pour entrer dans nos rangs, pour combattre sous nos drapeaux.

Digitized by Google

Ce n'est pas à la suite d'une comédie ambulante qu'il faut chercher du patriotisme, surtout sur les frontières d'un pays. Le patriotisme des hommes libres comme celui des esclaves, veut être réveillé par des feux de peloton, par le bruit du canon, par le sang versé pour le salut de la patrie !

On n'avait pas commencé cette révolution d'une manière bien honorable. Eh bien! nous trouvâmes néanmoins la plus grande sympathie parmi le peuple, enthousiasmé pour l'honneur et la liberté. — Honneur éternel à ce peuple infortuné, si souvent méconnu (1)! — Honte éternelle au chef qui nous compromit!

Ramorino n'ignorait pas que *douze cents* Savoyards bien armés, n'attendaient que le *signal* du *combat*.

S'il ne voulait pas les conduire en face de l'ennemi, il aurait dû désabuser ces nobles patriotes. Il aurait dû leur adresser une proclamation en ces termes :

Braves Savoyards!

« J'avoue avec honte que vous accourez au combat, pénétrés de
« l'amour de la patrïe, — avant que je n'aie commandé une seule
« fois l'attaque. C'est un malentendu. Je vous prie de ne point vous
« compromettre. Restez chez vous, et n'aggravez pas votre position
« par une étourderie. Vous vous imaginez que je suis venu pour
« délivrer votre patrie, qui est aussi la mienne. Ne le croyez pas.
« Si j'en avais eu l'idée, j'eusse déjà fait arborer à Saint-Julien, le
« 12 novembre dernier, le drapeau de la jeune Italie.

(1) Français, compatriotes! qui lisez ces pages : Les Savoyards sont nos *frères!* Ils ont participé aux *lauriers* que l'homme de l'*honneur*, de la *patrie*, de l'*égalité* et de *nationalité*, a répandus sur les fastes de l'histoire de notre beau pays.

Gloire immortelle au *martyr* de Sainte-Hélène, qui *idolâtrait* la France !

(*Le Prolétaire.*)

Digitized by Google

« Vous vous trompez, braves Savoyards! Je n'ai jamais songé à
« délivrer notre pays d'un tyran avide de sang.

« Je suis, au contraire, dans tout autres relations; j'ai à remplir « tout autres devoirs. Je ne fais que de parcourir les frontières du « pays, pour donner une fête de carnaval à la haute-aristocratie « de Genève et à tous les agens de la police secrète de l'Europe. « Car j'y trouve un intérêt tout particulier; chaque enfant s'en « apercevra.

« Braves Savoyards! ne vous y trompez pas! La sainte-alliance « ne souffre pas de plaisanterie!

« Eloignez-vous de ce drapeau dont j'abuse un peu, puisqu'on « a été assez sot de me le confier! Eloignez-vous de la prairie humide, où j'ai exposé ma légion européenne au scandale du monde. « — La *farce* sera bientôt terminée. Il n'y a plus qu'*un petit acte.*

« Je n'attends que le messager du maire de *Chène*, chez lequel « je *retins hier un logement, avant de quitter le canton* de Ge- « *nève.*

« Dès que l'appartement sera chauffé, je m'éloignerai de cette « société chimérique, avec laquelle je ne puis sympathiser, ni sous « le rapport moral, ni sous le rapport politique.

« Je vous conjure de ne pas vous compromettre. Les cachots, la « mort ou la misère de l'exil seront le sort de ceux qui se mettront « dans nos rangs. Je ne veux pas être cause de votre malheur, « de votre mort. Ne changez pas la farce que je joue, en drame « sanglant! — Ne rêvez point de *révolution*, de *liberté*, d'*éga-* « *lité*, d'*humanité!* Ce ne sont que de vains mots, tirés des écrits « d'un jeune Italien nommé *Mazzini.* Les hautes capacités de la « légitimité, mes amis intimes, ont *décrété* sa *folie!*

« Braves Savoyards! éloignez-vous de moi! En peu de temps vous « me rendrez justice, et vous apprécierez ma proclamation.

« Ramorino,

« *Le héros de Wawer et d'Iganie.* »

P. S. Quiconque désire connaître ma position politique, voudra

Digitized by Google

bien s'adresser à mon chirurgien-major, le mouchard M. — Il donnera aux amis solides de la légitimité, tous les renseignemens possibles à bon marché.

Le général Ramorino n'ayant pas fait de pareille proclamation, notre légion augmentait d'heure en heure.

Un artilleur, entr'autres, parut avec l'uniforme de Charles-Albert. Son arrivée fut le signal d'un enthousiasme général, il fut porté sur les mains. Sa joie était visible.

Les doutes, que son apparition avait suscités parmi nous, furent bientôt dissipés par quelques braves Savoyards qui le connaissaient. Sa conduite même, dans nos rangs, le justifia.

Les spectateurs de notre farce de carnaval ne se gênaient pas d'arriver sur notre théâtre, la prairie humide.

De grands flandrins en petits-maîtres, sortant de la ménagerie aristocratique, parcouraient nos faisceaux, comme les coulisses d'un théâtre. Les rebelles pacifiques les laissaient faire, et le général Ramorino avait bien autre chose à penser, qu'à la révision des colonnes.

Le gros chef d'état-major n'avait pas songé à faire les listes d'appel; il ignorait non-seulement le nombre des détachemens, mais encore le total effectif de l'expédition. — Il avait même oublié de donner un mot d'ordre à Bossey. Nos patrouilles pouvaient donc s'entrelarder le mieux du monde.

Le hasard m'avait conduit dans une maison, où Ramorino occupait une chambre. Quelqu'un de sa suite, un

Digitized by Google

personnage en uniforme (1), disait à un camarade : « le général veut s'habiller. »

Je pensais qu'il nous quitterait. Mais, je me trompais.

Le monde élégant de Genève s'était réuni à l'honneur du héros de Wawer et d'Iganie. Il voulait se montrer aux dames dans toute sa gloire, dans le bel uniforme d'un *lieutenant-général polonais !*

Ramorino eût manqué à la politesse, s'il n'avait pas saisi cette occasion pour faire sa cour.

Jusqu'ici, tout ce qui regardait l'expédition, avait été traîné en *longueur*. La toilette du héros fut *diligentée*.

Tout-à-coup on cria : « aux armes » ! on aurait dit que l'armée de Charles-Albert s'avançait. Je pris ma place dans les rangs.

Un nombre infini d'hommes et de dames contemplaient notre légion, à l'honneur de la jeune Europe.

Le général Ramorino parut dans tout son éclat, en vrai héros de Wawer et d'Iganie. Toute l'aristocratie de Genève pouvait l'admirer, sans payer un centime d'entrée.

Le général se plaça devant le front de la légion, tira de son manteau un protocole de proclamation, jeta un coup d'œil sur les loges (2), le parterre et le paradis (3), et lut un discours avec la *plus grande indifférence*.

Ce discours, était-il analogue à notre position? répondait-il aux vœux des martyrs de toutes les nations, se trouvant devant lui sous les armes, prêts

(1) J'appris plus tard que c'était le cousin de Ramorino, le fils de son frère, demeurant à Thonon. *(L'Auteur.)*

(2) Les croisées des maisons voisines étaient remplies de spectatrices.

(3) Le peuple s'était casé sur les voitures, chariots, etc.

Digitized by Google

à défendre l'honneur et la liberté de tous les peuples de l'Europe?

Certainement non. Son discours était composé de quelques phrases, construites pour les mercenaires *de don Pédro*. Rien n'y respirait l'esprit qui animait notre légion (1).

Au surplus, Ramorino n'avait point été appelé pour lire des discours: il était chargé de nous conduire contre l'ennemi.

Les colonnes Italiennes et Savoyardes firent retentir l'air des cris: « vive le général Romarino. » Ce qui prouve l'enthousiasme que ce *nom* produisait dans tous les cœurs.

Les colonnes polonaises crièrent: «*en avant; en avant!*» Quelqu'un, dont il est souvent question dans ces Mémoires, voulut *répondre* à ce discours; mais il se tut à cause du public.

Le poste le plus avancé que nous eussions, et qui *n'incommodait personne*, se trouvait à une portée de fusil du territoire de Genève, à peu de distance de la maison, où Ramorino changeait d'habillement.

Quatre gros aristocrates de Genève entrèrent dans cette maison pour réclamer un jeune Italien, qui avait quitté son pensionnat pour entrer dans notre légion. Deux gendarmes les accompagnaient pour arrêter ce jeune homme.

Cet attentat nous révolta; nous résolûmes d'arrêter ces quatre gros drôles avec leurs gendarmes. Il fallait que ces

(1) Ce discours se trouve dans la brochure de Ramorino. Il prétend l'avoir lu *avant* notre départ du canton de Genève. Cela est faux. Il *pérora* dans la prairie de Ville-la-Grande. Le rédacteur de sa brochure s'est trompé.

(*L'Auteur.*)

Digitized by Google

aristocrates apprissent à connaître, et nos sentimens d'honneur et nos baïonnettes.

Le jeune Italien me confia ses peines en pleurant. Il voulait suivre nos drapeaux en homme libre, qui abhorrait l'esclavage que lui réservaient les aristocrates de Genève.

Sans lui faire part de notre résolution, je le consolai et le tranquillisai.

Le gros aristocrate quitta la maison où se trouvait Ramorino. Je courus avertir mes camarades et l'avant-poste. Mais la grosse aristocratie et ses très-humbles gendarmes quittèrent précipitamment le terrain que nous occupions et passèrent la frontière. Ils avaient déjà gagné le territoire de Genève avant que nous pûmes leur dire adieu avec nos fusils.

XXIX.

Départ de Ville-la-Grande. — L'aristocratie et le juste-milieu nous insultent. Notre position. — Bivouac sur la route du Mont Blanc. — L'auteur se trouve aux avant-postes. — Beaucoup de Savoyards entrent dans nos rangs. — Le noble jeune homme avec l'épée de son grand-père.

Le scandale dans la prairie de Ville-la-Grande continuait. A chaque moment nous recevions la nouvelle qu'un détachement ennemi était en marche. On criait

Digitized by Google

« *aux armes* »; mais le général ne changeait pas notre position.

Le terrain que nous occupions était le plus défavorable qu'on eût pu choisir. La prairie formait un creux entouré de haies, d'arbres et de maisons. Nos voitures, nos équipages étaient isolés au milieu du village. Nous les aurions perdus à la première attaque, puisque le terrain ne permettait aucune évolution militaire.

Enfin, on cria encore « aux armes ». On forma un carré pour donner un nouveau drame aux spectateurs. Si c'était pour calmer leur impatience, elle ne pouvait être plus grande que la nôtre.

Au coucher du soleil, l'ordre du départ fut donné.

On nous dit que nous allions attaquer *Bonneville*. Cette nouvelle nous tranquillisa un peu. Notre légion se mit en marche et nous quittâmes la prairie humide.

Au lieu de taches de *sang* que nous avions attendues devant St.-Julien, nous portions de la *boue* en masse.

Nous n'avions pas l'air de vouloir inviter les dames élégantes à danser.

Nous passâmes à côté du poste de gendarmerïe genevoise, pour prendre la grande route du Mont-Blanc, qui borde les frontières de la Savoie.

Une masse de peuple nous suivait. Les insultes de l'aristocratie et du juste-milieu ne nous épargnèrent pas. Faisant partie de l'arrière-garde, je fus à même d'entendre les charmantes épithètes qui nous accompagnaient.

L'un des officiers de la gendarmerie de Genève, qui m'avait si bien reçu avec mes trois compagnons (1), assistait à ce spectacle en bourgeois. Il se trouvait près de

1) Voyez chap. xx.

Digitized by Google

notre colonne. J'ignore si c'était en qualité de mouchard ou d'ami des peuples. — Nous devions croire en ses bonnes intentions, d'après ce qu'il avait fait pour nous.

Il parut mieux connaître notre position que nous-mêmes, et nous plaindre sincèrement.

Après nous avoir accompagnés au milieu de la foule, il prit très-amicalement congé de moi.

Nous nous arrêtâmes sur une hauteur, à un quart de lieue de Ville-la-Grande. Nous devions bivouaquer dans cet emplacement.

Quoique la plupart d'entre nous n'eussent rien mangé depuis quarante-huit heures, et que ce genre de vie nous eût déjà démoralisés, — nous nous serions transportés de bon cœur à Bonneville, pour y attaquer l'ennemi avec la rage désespérée qui nous dominait.

Mais, il aurait fallu que Ramorino reçût la juste récompense dont chacun de nous voulait le gratifier.

Notre députation à Ville-la-Grande l'avait suffisamment instruit, que nous désirions son éloignement. Son départ aurait amené une nouvelle organisation; nous aurions été débarrassés d'un chef *vendu* et de sa suite *honorable*.

Or, tout ce qui *contrastait si fortement* avec l'esprit de notre légion, aurait été banni. Animés d'une nouvelle ardeur, nous eussions entrepris l'*impossible* pour sauver *notre* cause et *celle* des peuples.

Mais — Ramorino n'aurait alors pas rempli ses obligations. — Après avoir secoué le joug d'un chef aussi *lâche* qu'*inepte*, l'esprit sublime de la légion européenne se serait développé davantage. L'enthousiasme de la liberté se serait joint au désir ardent de venger une trahison *prouvée*.

Il était donc nécessaire que Ramorino séparât les forces

Digitized by Google

morales des forces *militaires;* qu'il attendît le moment du *plus haut* mécontentement et d'une division *marquante* parmi la légion,—pour être sûr des suites de sa *désertion.*

Il ne *pouvait* nous anéantir que par sa *fuite;* il n'y serait jamais parvenu en prenant *officiellement* congé de nous.

Si sa conscience ne lui reprochait rien, s'il avait la certitude d'avoir agi en homme d'honneur, pourquoi ne nous quitta-t-il pas *loyalement, publiquement?*

Attendions-nous encore nos camarades de la barque?

Nullement. — Etant arrêtés par la même trahison qui chercha à défaire toutes nos actions, nous ne pouvions compter sur leur élargissement qu'après avoir remporté la *première* victoire en *Savoie,* qu'après avoir donné une *impulsion profonde* au peuple *helvétique.* — *Alors,* nous aurions pu compter avec *certitude* de revoir nos compagnons infortunés!

Notre première attaque énergique aurait assuré cette victoire.

L'entrée à *Saint-Julien* nous ayant été *interdite, Ramorino* prit soin de nous *éloigner* de *Bonneville.*

La route, séparée des vignes par un fossé à droite, ne l'était du territoire de Genève que par une petite hauteur à *gauche.*

Cette hauteur dominait une vue romantique. A gauche, les ondes limpides du lac de Genève; à droite, le majestueux Mont-Blanc et ses ramifications.

J'aurais voulu m'abreuver de ce site charmant, — *après* une bataille. Mais alors ce beau paysage porta ma mélancolie jusqu'au dégoût de la vie.

L'arrière-garde s'empara de la chaussée que nous venions de parcourir. Mon numéro m'appelait de onze heures

Digitized by Google

à minuit. La maladie de Constant Z. — ayant empiré, je le couvris avec ma pelisse et montai ma garde en uniforme assez léger.

Dès que je fus en faction avec mon camarade, et que je contemplai le lointain solitaire, — il s'opéra un changement en moi.

Je pensai que l'ennemi ne tarderait pas à nous inquiéter; qu'il y aurait folie de nous laisser tranquilles. Il nous attaquera de ce côté, me dis-je. J'espère qu'une balle bienfaisante m'atteindra au premier qui vive?

A peine eus-je entrevu cette possibilité, qu'une sérénité indéfinissable s'empara de mon ame. — Je cachai à mon camarade le motif qui venait de changer mon humeur sérieuse en joyeux badinage.

Alors je jouis de la belle nature qui m'entourait, et dis adieu à la vie.

Le superbe clair de lune, la proximité du Mont-Blanc et du lac de Genève, disparaissant dans le lointain ténébreux; la possibilité de revoir mes amis captifs, --- ces objets, cette pensée mystérieuse étaient bien capables d'occuper une imagination moins vive que la mienne.

Les Savoyards patriotes accouraient de toute part.

Notre qui vive? était suivi par les réponses :

« Savoyard, *ami de la patrie*!
« Savoyards, *vos camarades*!
« Savoyard, *ami de la liberté!*
« Savoyards *républicains*! »

Un honnête homme, dont la culture politique était en arrière de *dix* ans, répondit :

« Savoyard *constitutionnel*! »

ce qui nous fit rire de tout cœur.

Digitized by Google

Je lui demandai s'il espérait recevoir une *constitution* de son *Charles-Albert* ou d'un autre *prince* quelconque?

« *Ma foi, non*! répondit-il très-naïvement.

Nous l'envoyâmes, comme tous les autres au bivouac, dont les feux étincelans annonçaient, le matin et le soir, — la *liberté* de la Savoie.

Si Ramorino eût publié la proclamation, dont nous avons parlé, toutes ces malheureuses victimes de l'amour de la patrie auraient été épargnées.

Vint ensuite un détachement armé, que nous prîmes pour des ennemis. — « Qui vive? — Savoyards armés; « *ennemis* de Charles-Albert! » et onze hommes, bien armés, défilèrent au pas militaire à côté de nous.

Leur chef nous dit : « Un de nos camarades va arriver « tout-à-l'heure; vous le laisserez bien passer? »

Nous tranquillisâmes ces honnêtes gens en admirant avec attendrissement ce dévouement sublime.

Arriva effectivement le douzième apôtre armé de la liberté. C'était un jeune homme enthousiasmé au-delà de toute expression. Ayant appris que ses onze camarades étaient en sûreté, il parut tranquille.

« Je fus forcé de me séparer d'eux, nous dit-il, pour « prendre congé de mon grand-père. J'ai reçu cette épée « de ses mains. C'est une arme sacrée! »

Avec quel transport ne serrai-je pas ce noble jeune homme dans mes bras! — Que sa mâle volonté, de s'immoler pour la liberté! pour la liberté de son pays, puisse porter des fruits! Qu'*un autre* Ramorino ne *salisse* pas ces belles destinées!

Honneur et gloire aux braves *Savoyards*, dont la patrie

Digitized by Google

produit des *fils*, comme ce jeune homme *capable* et *décidé*, qui nous apporta l'*épée* et la *bénédiction* de son grand-père!

XXX.

Réflexions faites aux avant-postes. — La légion reçoit toujours des arrivans. Les avant-postes et les patrouilles manquent de mot d'ordre. — Nos patrouilles se tirent des coups de fusil. — Le vieux genevois, avec sa lanterne, *éclaire* le caractère du général. — L'auteur avertit les Italiens pour la dernière fois. — Un jeune Allemand de la barque.

Tous ces incidens m'avaient tellement préoccupé, que je jouissais d'être en faction. Je ne voulus pas quitter mon poste. J'y restai deux heures au lieu d'une. Mon compagnon fidèle ne bougea pas.

Une forte patrouille polonaise nous demanda le mot d'ordre, que nous aurions dû exiger d'elle.

Mais, comment demander un mot d'ordre qui n'avait pas été donné?

Lorsque les enfans jouent aux soldats, ils n'oublient pas le mot d'ordre.

Notre gros chef d'état-major ignorait probablement ce réglement, qui lui fut rappelé à minuit de la manière suivante.

La patrouille, dont nous venons de parler, trouva à Ville-la-Grande une patrouille de la jeune Italie, qui ne pût donner le mot d'ordre. Le chef de la patrouille polo-

Digitized by Google

naise fit feu sur-le-champ. La prudence des Italiens, qui s'étaient mis en débandade, dès qu'ils conçurent leur position, empêcha la mort d'un brave camarade.

Un chef d'état-major, peut-il employer plus de négligence pour démoraliser un corps?

Vers une heure, nous vîmes une lanterne qui s'approchait de nous.

« Qui-vive? » On répondit lentement : A-mi, génevois!!

Nous laissâmes arriver ce citoyen de la quasi-république. C'était un homme âgé, qui nous donna les détails suivans à la lueur de sa lanterne *hospitalière*.

« *J'ai une lettre cachetée pour M. le général. C'est*
« *M. le maire de Chène qui l'a écrite.*

« *Le village de Chène est très-près d'ici. M. le général*
« *Ramorino a fait préparer hier, ou plutôt avant-hier, et*
« *pour cette nuit, un logement chez M. le maire de Chène.*»

« D....! c'est du nouveau, m'écriai-je. Le général
« Ramorino avait déjà commandé son logement à Chène,
« *le samedi?* »

Le vieux bon homme, qui ne connaissait pas les circonstances, poursuivit :

« *Je dois aussi demander, si l'on doit faire du feu de*
« *suite, ou s'il faut encore attendre?* »

J'en avais plus appris que je n'en voulais savoir. J'envoyai donc mon homme au bivouac.

Mon camarade, qui n'avait pas tout compris, demanda: « ce que signifiait cette lettre? »

Je racontai l'aventure à une patrouille qui venait d'arriver. Mais personne ne voulut reconnaître la *gravité* de cette découverte. Tous s'écrièrent: « tant mieux s'il pense à son départ. »

Digitized by Google

« Mais, mes amis ! répondis-je, *c'est une infamie d'a-* « *voir projeté sa désertion avant notre départ de la Suisse!*

« Nous le connaissons depuis long-temps, » me répliqua-t-on ; et la patrouille poursuivit sa marche avec indifférence.

Une patrouille Italienne nous parla de l'attaque de Bonneville.

Je répondis en souriant : « tâchez d'abord de vous dé- « barrasser de Ramorino, si vous voulez réussir ».

Les Italiens furent étonnés de ce langage, et demandèrent, ce que je voulais dire ?.

Je m'expliquai ainsi : « Qu'il y avait déjà long-temps « que j'avais communiqué à Mazzini et à ses amis la fa- « çon de penser des Polonais à l'égard de Ramorino, que « j'avais toujours *soupçonné*. Qu'aujourd'hui j'avais *ac-* « *quis* la *certitude*, qu'il n'avait *jamais* été *intentionné* de « nous conduire *contre* l'ennemi. » — J'ajoutai : « nous « sommes *trahis* et notre expédition est *perdue*, si vous « ne nommez pas *de suite un autre chef* ! hâtez-vous d'ar- « river au bivouac et dites à *Mazzini* que je vous ai tous « *avertis* pour la *dernière fois*. »

Depuis trois mois je connaissais personnellement tous les Italiens qui habitaient Genève.

Il paraît que cette patrouille était composée de jeunes gens qui venaient d'arriver du canton du Tessin et qui ne connaissaient pas mes relations avec Mazzini. En effet, ils me regardèrent de haut en bas, au clair de la lune.

Ces jeunes cœurs ne doutaient peut-être pas de la loyauté de leur *héros*.

Je me nommai, les adressai non seulement à Mazzini, mais encore à d'autres connaissances de leur émigration

Digitized by Google

en les priant, de me faire relever, pour parler moi-même à Mazzini.

« Qui-vive? — Allemand! »

Quelle surprise pour nous! nos camarades de la barque se seraient-ils échappés? — Serait-ce Hermann de R. — qui savait très-bien courir?

Ces réflexions se succédèrent pendant le court intervalle qne l'allemand mit pour nous joindre.

« D'où viens-tu? » demandai-je dans mon incertitude.

« De la barque! » me répondit-il, et mon espoir se fortifia.

Hélas! j'appris avec peine que nos camarades gémissaient encore sous la garde de la gendarmerie nationale Suisse et que ce jeune homme seul, avait trouvé moyen de s'enfuir.

Il me raconta avec une joie inexprimable, qu'ayant vu les feux de la liberté briller sur une hauteur, il s'y était dirigé tout en s'exposant d'être arrêté par une patrouille ennemie.

Je le priai de joindre Constant Z. — ou le Hutin, au bivouac, et de leur raconter ce qu'il savait de la barque.

Nous fûmes relevés bientôt après. Deux heures s'étaient écoulées comme des minutes. Il commençait à faire froid. Je fus bien aise de m'envelopper dans ma pelisse.

Digitized by Google

XXXI.

Scène tragique au bivouac. — La lettre de *Chêne* fait effet. — L'arrière-garde se met en mouvement. — Nous touchons le territoire suisse. — L'auteur se révolte et atteint le but de sa rébellion.

Mes souvenirs embrassent beaucoup d'époques tristes et funestes. — Mais aucune image du passé ne peut être comparée à la scène qui se présenta à mes regards, lorsque j'arrivai au bivouac.

Autour des feux prolongés de la ligne que nous occupions, se groupaient les fils de l'Europe déplorant la perte de la *foi* et de la *confiance*.

Les tourmens que causait l'incertitude de notre avenir; l'inaction déshonorante, dont nous ne connaissions point la fin; le doute, si jamais nous attaquerions l'ennemi; le dégoût de la réalité, se peignaient énergiquement, à la lueur effrayante de ces feux de la liberté, dans les traits de mes camarades.

Personne ne riait, ne plaisantait, ne s'amusait. — Que l'aspect d'un bivouac, d'où la gaîté est bannie, est triste et monotone!

Trois cents hommes(1)occupant la route du Mont-Blanc,

(1) Notre corps de deux cents soixante-dix hommes avait augmenté par l'arrivée de quatre-vingts Savoyards. (*L'Auteur.*)

Digitized by Google

au milieu d'une nuit silencieuse, entourés de baïonnettes étincelantes, — se taisaient, réfléchissaient, se regardaient, se promenaient, s'approchaient des feux, maudissaient ensuite le chef qui ne voulait pas les conduire au combat et l'ennemi qui évitait ce combat.

Telle était la scène tragique que le désir de la mort animait sur tous les points.

Je cherchai les faisceaux de la colonne italienne pour trouver Mazzini. On me dit qu'il occupait un poste avec seize hommes du côté de Bonneville.

J'allais prononcer une imprécation, lorsqu'un officier d'état-major passa en toute hâte, pour faire marcher l'arrière-garde. Je pris mon fusil, cherchai Constant Z. — et le trouvai couché sur une voiture.

Nous marchâmes donc — en *arrière*.

Quelques chariots se heurtèrent. Un officier recruteur de don Pédro, quasi-aide-de-camp du héros de Wawer et d'Iganie, tira son sabre et menaça Constant Z.— qu'il prenait pour un voiturier.

« C'est moi!! gr.. d..!!! » s'écria le malade. « Arrive « avec ton sabre, noble sujet! Ne t'ai-je pas vu jouer le « républicain à Paris? —Coquin, tu oses te servir de ton « sabre au bivouac! »

L'officier ne voulut pas entendre le reste et partit.

Je cherchai le Hutin dans notre colonne et lui demandai : « Que signifie tout cela? où allons-nous avec notre munition? »

« C'est l'ordre, » grommela-t-il. — « Je le sais bien, » répondis-je; « mais cette manière de donner des ordres et « de les exécuter m'étonne. Comment peut-on suivre les « ordres d'un général, qui est sur le point de nous quitter « secrètement? »


Digitized by Google

Nous marchions au pas accéléré. Je reconnus tout-à-coup, à notre droite, le bâtiment de la gendarmerie du canton de Genève.

Nous étions en Suisse !

Je devins furieux. Je résolus de me rébeller. « *Nazad*! *nazad*! (1) » m'écriai-je, sortant des rangs. « nos guides « se sont trompés; nous sommes en *Suisse*! — Nazad! « nazad ! nous *avons perdu notre honneur en Sa-* « *voie !* »

« Qui veut commander? » s'écria François Gord... suis- « je le chef du détachement, ou ne le suis-je pas ? »

« C'est moi qui ai crié Nazad; c'est moi qui le répète! répondis-je avec force, « un *drôle* a donné l'ordre; notre « honneur *exige* que nous *restions* en Savoie. Souvenez- « vous que c'est un détachement *polonais*! je crie donc « encore une fois : Nazad! — Retournons en Savoie ! »

« *Il a raison, bien raison*! » s'écrièrent plusieurs de mes camarades, pendant que François et le Hutin parlementaient avec des officiers suisses, qui s'étaient approchés.

Dès ce moment je ne fus plus maître de moi-même. Je n'avais pas eu l'idée d'une telle *honte*, d'une telle *ignominie*.

Le *lâche* Ramorino *craignait* les Polonais, qui le connaissaient. Lui aussi connaissait leur *persévérance*. Or, pour anéantir leurs forces morales et militaires, il éloigna la moitié de ces braves, lorsqu'il eut reçu la lettre du maire de Chêne.

De telles infamies ne valent pas la peine d'être commentées.

(1) En arrière! en arrière!

Digitized by Google

Ma rébellion atteignit son but. Les voitures furent reconduites en Savoie, et François se transporta au bivouac, pour connaître la décision que l'on prendrait. Un camarade, qui l'avait accompagné, vint nous dire :

Que Ramorino donnerait sa déclaration à 3 heures.

Ramorino voulait gagner du temps, encore une fois. Il voulait gagner du temps pour *partir secrètement.*

Génie de l'histoire! grave ces actions dans le grand livre de la honte, si tu y trouves de la place après les scélérats qui ont fait gémir l'humanité pendant dix-huit siècles!

XXXII.

L'auteur devient le crieur de nuit (1) de la légion européenne. — Il nous arrive toujours du monde. — L'effroyable incertitude. — La modestie n'est pas une vertu. — Il ne faut pas cacher sa dignité d'homme.

Notre arrière-garde se trouva casée entre deux hauts murs, sur la route de Ville-la-Grande à Bonneville, non loin du poste limitrophe de la gendarmerie génevoise. La route y forme un angle.

Notre poste avancé fut placé dans une ruelle entourée de deux murs et de quelques maisons. Elle conduit au village.

(1) On en trouve en Alsace, en Suisse, en Allemagne, etc. Ils annoncent les heures de la nuit, veillent au feu et à la sûreté en général.

Digitized by Google

Notre sort eût été bientôt décidé par une forte attaque, d'un côté quelconque. Nous nous serions certainement défendus jusqu'à la dernière goutte de sang; les voitures nous auraient servi de barricades. Mais, notre corps était trop éloigné, et nous, en trop petit nombre.

Notre détachement offrait un singulier tableau. Les uns se promenaient en long et en large; les autres étaient couchés sur leurs sacs. Constant pouvait à peine se tenir debout; il s'appuyait sur son fusil. Le Hutin s'était enveloppé dans une couverture de cheval et se reposait sur une voiture de fusils. — Ce qui me concerne : j'allais et je venais, comme un *crieur de nuit,* pour maintenir la communication entre notre détachement et les avant-postes.

Il était près de deux heures lorsque nous prîmes cette position.

Il nous arrivait toujours du monde; entr'autres deux Suisses et un Français. J'étais honteux d'entendre des salutations amicales, que les circonstances changeaient en ironie, en satire.

Mes observations m'avaient fourni la preuve que notre légion se serait montée à trois ou quatre mille hommes, si nous nous fussions dirigés sur *Chambéry*, par *Saint-Julien* et *Annecy*.

L'enthousiasme de toutes les classes du peuple et des pays voisins, était trop pur, trop ardent, pour douter de l'esprit que notre présence avait déjà réveillé.

Ces impressions continuelles, la crainte de voir la fin de notre expédition, m'avaient mis dans une espèce d'apathie. Des sensations si contraires m'avaient bouleversé. Il me fut difficile de maintenir mes forces morales en har-

Digitized by Google

monie. Il n'y avait qu'un remède qui pût me guérir : c'était le signal du combat.

J'ignorais ce qui se passait au bivouac. Les feux brûlaient toujours au milieu de cette nuit ténébreuse. Je me figurais que tout était en mouvement; que l'on venait de se débarrasser de Ramorino d'une *manière quelconque*, comme il le *méritait*, et qu'on avait résolu d'attendre la pointe du jour pour marcher.

Mais alors pourquoi laissait-on notre détachement à une si grande distance? Pourquoi le chef élu n'envoyait-il pas des ordres? — Cette terrible incertitude aurait pu me démoraliser.

Je gémissais surtout de nous voir séparés de la quintessence de nos forces morales, dans un moment si désastreux! Je parle de nos camarades de la barque.

Décidé à tout entreprendre, je réveillai le Hutin et lui dis :

« Ecoute! Il faut nous rendre au bivouac; savoir ce
« qui se passe et faire ce que nous pourrons. »

Attaché aveuglément à la subordination militaire, le Hutin me répondit avec humeur :

« Crois-tu que j'abandonnerai mon poste? »

« Que le d..... emporte ton poste, répondis-je; pense
« à *celui* qui nous plaça ici! »

Je ne conçois pas encore aujourd'hui cette aliénation d'idées d'une de nos meilleures têtes (1).

Constant ne pouvait marcher. Cependant, il n'y avait que nous trois capables d'opérer un changement au bivouac.

(1) Le Hutin est l'un des caractères les plus capables que je connaisse. Ses idées de devoir et de subordination différaient des miennes, dans cette circonstance. (*L'Auteur.*)

Digitized by Google

Tous ceux qui me connaissent, attesteront que je ne me suis jamais émancipé pour un motif d'égoïsme; que j'ai toujours abandonné l'exécution d'un projet à ceux qui jouissaient de la confiance générale, et que je ne me mets en évidence qu'au moment où je dois faire mon devoir comme individu subordonné.

Je crois cependant qu'un homme, doué de forces morales suffisantes, convaincu de sa fermeté inébranlable dans les périls, — devrait mettre de côté une modestie qui est plutôt une faiblesse qu'une vertu, et ne pas hésiter à braver les préjugés dans une circonstance désastreuse, où il est prêt à verser son sang pour le salut d'une grande entreprise.

Quoique notre malheureuse expédition m'eût profondément affecté, que j'en eusse été malade, — une *règle de conduite* pour l'avenir m'en est restée. L'expérience acquise vaut bien les maux que j'ai endurés.

Dorénavant, je foulerai aux pieds cette modestie qui entrava tous les moyens opposés à la trahison. J'ai la conviction d'avoir connu tout ce qu'il fallait pour sauver notre cause (en cas que cela eût été possible), et de ne manquer, ni du courage, ni de la persévérance nécessaires pour la faire triompher. J'aurais dû ne pas quitter Mazzini qui jouissait de la confiance générale. Lui, qui me connaît comme son frère, ne m'eût pas privé de sa confiance personnelle.

En allant de N. — à G. — le 27 janvier, pour organiser notre légion, le général Bianco me dit formellement : Si Ramorino n'arrive pas, ou si je commande sous ses ordres, j'insisterai à ce que vous et Hermann de R. — soyez nommés chefs de détachemens, car j'ai beaucoup de confiance en vous deux.

Digitized by Google

Je remerciai le brave Bianco, en lui observant :

Que je n'accepterais jamais de commandemens; que mon fusil m'en tiendrait lieu. Que je voulais réfuter l'opinion de nos ennemis qui s'imaginent que nous autres révolutionnaires ne demandons que des places, ne cherchons qu'à usurper celles d'autrui.

Bianco voulut réaliser son idée au Plan-les-Ouates, en distribuant les armes; mais je prouvai, par un refus, que je hais l'égoïsme. Aujourd'hui, je reconnais ma fausse modestie, et je m'en repens.

Je l'assure par conviction, Bianco ne se trompait ni en Hermann de R. — ni en moi. Si nous nous fussions trouvés au bivouac, la rentrée dans le canton de Genève n'aurait pas eu lieu.

Je fais cette déclaration, guidé par la pureté de mes intentions et ma capacité. J'ai donné des preuves de persévérance dans les dangers. J'espère que l'avenir me fournira l'occasion de pouvoir justifier cette assertion encore davantage.

Entouré de trahison, remplissant les devoirs de simple soldat, placé par hasard dans l'arrière-garde, séparé de mes amis intimes, ne pouvant m'entendre avec les camarades de mon détachement, — mon courage individuel ne put contrebalancer l'influence d'en-haut.

Digitized by Google

XXXIII.

Preuve démontrée que notre dissolution était connue du gouvernement de Genève, bien auparavant.—Le chef d'état-major avec le bagage du général — Dernière résolution de notre arrière-garde. — *C'est trop tard : tout est perdu.* — *Ramorino nous a quittés secrètement* — *Mort morale de la légion.* — Le cœur pur de la jeune Italie est dans l'agonie.

Si la providence ne me dédommage pas dans cette vie, de la honte que j'endurai pendant deux heures, dans cet angle de route, en Savoie, et sur les frontières suisses, je lui intenterai un procès criminel dans le ciel ou dans l'enfer; les anges ou les démons formeront le juri.

Nos lecteurs me dispenseront de décrire les souffrances de ces deux heures.

Je me promenais à côté des dormans, en faisant une patrouille de bonne volonté. J'allais d'un poste à l'autre.

Un qui vive? retentit tout à coup de la part de l'avant-poste placé vers la hauteur du bivouac.

— « *Patrouille.* » Cette réponse fut suivie d'un bruit d'armes fait du côté opposé.

C'était extraordinaire. Je crus trouver des ennemis. Mais quel fut mon étonnement? Notre avant-poste avait disparu!

Je criai : Aux armes! sans pouvoir réveiller tous les camarades. Le froid et les fatigues les avaient plongés dans une espèce de léthargie.

Digitized by Google

Enfin, tout fut sur pied. Nous apprîmes qu'une *grande patrouille suisse* venait de passer près du poste de gendarmerie. Nos deux camarades, que je croyais massacrés, s'étaient avancés sur la route.

On reprit l'ancienne position. Personne ne parlait. Notre détachement ressemblait à un corps de trappistes ou de misanthropes.

J'entamai une conversation avec le poste suisse, et demandai : « Si ces grandes patrouilles se faisaient habituellement? » — Un gendarme me répondit : « Qu'à quatre heures après midi, le gouvernement avait ordonné de faire occuper la frontière *à minuit*, parce qu'on avait *appris* que notre *corps* serait *dissous*, et que nous *rentrerions* en *Suisse*.

Le gouvernement de Genève et ce gendarme étaient mieux informés que nous. La conduite de l'officier de gendarmerie qui nous accompagna près de Ville-la-Grande, me parut claire. Cette nouvelle coïncidait parfaitement avec la mission du vieillard à la lanterne. — Il nous semble inutile d'en parler davantage.

Pendant que je m'entretenais avec le gendarme, le gros chef d'état-major arriva avec une charrette, et dit au poste Suisse : « Que c'était le bagage du général Ramorino qu'il désirait mettre en lieu de sûreté. »

La fureur m'emporta. J'éveillai le Hutin, Constant et quelques autres, et leur fis part de ma découverte.

Le Hutin conçut enfin qu'il y avait des circonstances où l'on pouvait quitter ou changer un poste, que la trahison avait assigné. On fut d'accord avec moi qu'il fallait aller au bivouac. Nous partîmes sur-le-champ et aussi vite que la position de Constant le permit.

C'était trop tard.

Digitized by Google

François Gord. — et plusieurs Polonais venaient déjà nous communiquer l'infâme nouvelle :

« *Que Ramorino était parti secrètement; qu'au lieu de « se montrer, il avait envoyé une lettre de congé.* »

Cette lâche fuite de Ramorino et la disposition d'esprit qu'il avait su entretenir dans la légion, depuis trente heures, avaient entraîné une *mort morale.*

La croyance en la noblesse du cœur humain, la confiance en la probité des hommes, venaient d'être égorgées, ensevelies par la trahison dévoilée sur la hauteur de la route du Mont-Blanc, à côté des feux étincelans qui devaient annoncer le réveil des peuples, la résurrection de l'émancipation européenne.

Nous étions cinq de l'arrière-garde. Nous sollicitâmes donc nos camarades du bivouac d'y retourner. Mais ils nous assurèrent que *tout était perdu;* que notre corps était déjà *dissous.* Au même instant, un fort détachement de la jeune Italie confirma cette nouvelle. Tous ceux qui le composaient regardaient ternes, les yeux baignés de larmes.

Je subirai gaîment la mort sur l'échafaud pour la liberté des peuples; mais de passer encore un tel moment, serait me faire mourir à petit feu.

Les Italiens de cette patrouille, que j'avais envoyés porter à Mazzini mon dernier avertissement, me reconnurent et s'écrièrent, en sanglotant :

« C'est celui-là qui nous a dit la vérité; c'est lui qui a « prédit ce qui arriverait. »

Le détachement partit, et nous restâmes cloués sur la route du malheur.

Bianco, Antonini et d'autres Italiens de notre connaissance arrivèrent bientôt après.

Digitized by Google

Je m'adressai à Bianco en lui disant : « au nom de « Dieu, pourquoi n'avez-vous pas pris le commandement de la légion ?

Il me répondit :

« En Italie, on a demandé *Ramorino*; c'est lui qu'on « *voulait*. Je ne suis que *Bianco*. »

Était-ce le langage de l'amour-propre offensé? *non*, certainement. C'était le résultat d'une persuasion morale, que notre expédition serait perdue en Italie, dès que le nom de Ramorino aurait disparu. Nous savons que ce nom vivait dans tous les cœurs du peuple italien. Or, la nouvelle de sa disparition ne pouvait entraîner que du dérangement, du trouble et du retardement dans les affaires de ce pays.

Ces grands motifs seuls justifieront notre rentrée en Suisse, après la fuite de Ramorino.

La désertion de ce scélérat découvrit amplement la trahison qui avait été tramée, et dont nous avions été enveloppés. Elle paralysa les hommes mêmes, qui s'étaient le plus fiés sur Ramorino. Ils formaient le plus grand nombre. Ma première idée fut : *que Mazzini n'était plus*.

Notre rentrée dans le canton de Genève fut accordée sous la condition, que toutes les armes, sans exception, seraient déposées à la frontière.

Je jetai mon fusil devant le bâtiment de la gendarmerie, en jurant comme je ne l'avais jamais fait. Je suivis ensuite la masse. J'étais aussi insensible que la pierre à fusil dont je ne m'étais jamais servi. — Ce fut par hasard que je me trouvai avec les derniers de notre corps.

La nuit était claire comme le jour. Le silence profond

Digitized by Google

et solennel, qui nous entourait, n'était interrompu que par la détonation des armes à feu ; par le hurlement de la *Marseillaise*, par les gémissemens des Savoyards désespérés, qui déchargeaient leurs fusils en l'air en honnissant leur malheur par des refrains patriotiques.

Anéanti par ce terrible spectacle, qui engloutissait les espérances d'un peuple entier, j'entendis retentir trois fois des cris agonisans. J'étais à trois quarts de lieue de la scène.

Ces cris surpassaient la détonnation des fusils, le chant ironique de la Marseillaise. Ils annoncaient la cessation de tous les liens qui attachent à la vie.

Je sus plus tard qui avait poussé ces gémissemens. L'Italien F.— l'un des caractères les plus purs de la jeune Italie, était tombé en faiblesse, lorsqu'il apprit la fuite de Ramorino. Il avait toujours été l'un de ses défenseurs les plus zélés.

Plusieurs heures se passèrent avant que F.— ne revînt à la vie.

Aucune circonstance ne pourra effacer l'impression que cette véritable agonie fit sur mon être.

Le cœur de l'Italie se brisa dans ce terrible moment.— L'ame pure de la jeune Italie se mourait dans les angoisses causées par la trahison dévoilée.

Digitized by Google

XXXVI.

Dernier chapitre. — L'auteur prend congé de tout le monde.

TELLE est la fin de mes *Mémoires sur la Jeune Italie et sur les derniers événemens de Savoie.*

Ce livre est l'épître et l'évangile d'un apôtre de la liberté, qui rend témoignage de l'éternelle puissance de l'esprit.

J'ai fait partie de l'expédition de la jeune Italie, je me suis rangé parmi les Savoyards, comme membre de la grande conjuration de la vertu et de la raison contre les crimes et les attentats qui déshonorent l'humanité; comme défenseur de mes semblables opprimés.

J'ai décrit dans ce livre tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai ressenti, tout ce que j'ai vu, le peu que j'ai pu faire — depuis les premiers momens où j'eus connaissance du plan de l'expédition, jusqu'au dernier des événemens qui détruisirent notre œuvre.

J'ai parlé dans le ton de mon individualité. Si ce ton n'a pas toujours été convenable, je prie de m'excuser: ce ton m'est propre.

Je pourrais continuer ma narration et parler du sort que les martyrs des droits et de la liberté des peuples essuyèrent dans les quasi-républiques.

Digitized by Google

Je pourrais dépeindre la peur panique et la lâcheté d'un soi-disant gouvernement républicain, qui ne rougit pas de s'appeler : l'allié de Charles-Albert.

Je pourrais crayonner d'après nature les caractères des agens d'un tel gouvernement. Mais je ne veux pas salir ces pages. Ce sont des caractères abjects personnifiant symboliquement le gouvernement d'un état, qui n'existe pas réellement, puisque chaque puissance étrangère y domine à volonté et à la honte d'un peuple aux sentimens nobles et élevés.

Je pourrais raconter ce qui se passa dans le canton de Genève, depuis notre rentrée jusqu'à notre départ.

Mais, j'ai assez parlé de nos souffrances morales. Concernant le gouvernement auquel nous avions affaire : quiconque n'a pu voir la réalité, me taxerait d'avoir tracé des caricatures. Car, il est impossible de croire, qu'il y ait des créatures aussi lâches, aussi misérables que la plupart des membres du gouvernement de Genève.

Il est difficile de se faire une idée du néant. Il serait donc plus difficile encore, de décrire le néant d'un gouvernement républicain, allié de Charles-Albert.

Ces vrais zéros de la société ne gagneraient pas plus d'importance en parlant d'eux davantage. Que les braves citoyens de Genève suppléent à ma description, en mettant les nobles membres de leur gouvernement, allié de Charles-Albert, dans un vase d'esprit de vin, pour les montrer aux curieux comme des avortons : « Regardez « messieurs, voici un membre de ce fameux gouverne- « ment républicain, allié de Charles-Albert! pour deux « sous! deux sous! »

Le gouvernement russe du canton de Vaud fournit une matière non moins abondante. Il est représenté par un

Digitized by Google

baron russe, un soi-disant républicain, qui ne rougit pas, en qualité de citoyen suisse, de porter des titres russes et de manger une pension russe. Qui vendrait sa petite patrie et son honneur pour d'autres titres et d'autres décorations. Je parle de M. de la Harpe, dont le nom déshonore ces pages (1).

Pour les compléter, nous donnerons des nouvelles de quelques personnages, avec qui nos lecteurs ont fait connaissance.

Le général D.— et son compagnon de L.— qui se trouvaient en dernier lieu près d'Hermance, restèrent à Genève pendant notre expédition.

Les 4 et 5 février, nous trouvâmes le général D.— à Carouge. Il portait une paire de pistolets sous son manteau, courait d'un endroit à l'autre avec l'importance d'un homme, qui voulait sauver l'Italie et la Savoie.

Plusieurs français ont assuré, que M. le général n'avait été que chef d'escadron sous l'empire; son oncle était général. Il paraît que son imagination lui a suggéré cette nomination chimérique, qu'il croit être son oncle. Qui voudrait lui en vouloir, s'il en est persuadé?

(1) Le préfet pacifique de Nyon (le bon chrétien du chap. XIV), ci-devant lieutenant de la garde russe, vient d'être nommé inspecteur général de la milice vaudoise. Probablement pour le récompenser des services rendus à la sainte-alliance. —Voilà donc un chef militaire qui aime la paix, la paix à tout prix! M. de la Harpe se connaît en protection.

Une dévote russe, Mme de Krudener, acheva l'ouvrage de M. de la Harpe, l'*Éducation d'un Despote,* en inventant la sainte-alliance.

Un dévot russe, en uniforme de cavalerie, favori de M. de la Harpe, est devenu inspecteur-général d'une république, au service de la sainte-alliance.

O caricatures du dix-neuvième siècle!

(*Le Prolétaire.*)

Digitized by Google

Nos lecteurs penseront de lui ce qu'ils voudront. Notre opinion intéressera bien peu de personnes.

Tous mes amis appréhendaient, après la terrible catastrophe de la dissolution de notre corps, que Mazzini ne se fût ôté la vie.

Nous apprîmes à notre grande satisfaction, qu'il avait été singulièrement attéré, qu'il en était malade, mais que sa force d'ame ne l'avait pas abandonné un seul moment.

Je le vis le 5 février à Carouge, où je passai une grande partie de la journée dans sa société.

Nous nous séparâmes avec la certitude de nous revoir encore une fois dans cette vie.

Je dois nécessairement faire mention du beau caractère national des Italiens.

Toutes les circonstances précédentes les auraient en quelque sorte excusés, s'ils avaient accablé de reproches l'infortuné Mazzini, même s'ils avaient laissé éclater leur fureur contre lui. Mazzini avait reçu à temps tous les avertissemens possibles concernant le caractère du chef. Néanmoins on lui confia le commandement de l'expédition.

Les Italiens de notre légion auraient pu demander compte à Mazzini de sa croyance en l'honneur des hommes, dans une circonstance où il s'agissait du sort des peuples.

Oui, je connais certain caractère national, qui aurait poussé les membres d'une légion dissoute, non seulement à demander raison à leur président du comité exécutif, mais encore de le faire périr sans miséricorde (1)!

(1) Je fus surpris d'entendre cette même observation de la part d'un homme très-capable, en nous entretenant à Genève de ces événemens malheureux.

(L'Auteur.)

Digitized by Google

Que firent les Italiens à l'égard de Mazzini?

L'attachement qui les liait à lui était trop profond, trop analogue au caractère national que nous venons de décrire, pour en dévier un seul instant. Mazzini s'était *trompé*. Sa grande ame, dont la pureté ne pouvait concevoir une trahison, était connue de ses compatriotes. Leur amour, leur vénération pour lui augmentèrent, au lieu de diminuer.

Le général Ramorino s'était caché dans une maison, qui *touchait les limites* des deux pays.

Pourquoi se cacha-t-il? — Pourquoi Bianco, Antonini, Mazzini et d'autres ne se cachèrent-ils pas aussi?

Quiconque jouit d'une conscience pure, n'a pas besoin de fuir ses camarades. — La conscience même de Ramorino le condamnait. Il appréhendait une mort violente, parce qu'il savait avoir mérité la mort. La peur de subir la juste peine de sa trahison, l'empêcha de prendre congé *publiquement*. Il envoya un billet, pendant qu'il se cachait, pendant qu'il quittait son repaire pour se sauver par la fenêtre (1).

On dit que trois ou quatre hommes de la légion, ayant eu connaissance du lieu où Ramorino se tenait caché, s'y étaient introduits pour le larder avec leurs baïonnettes, et qu'il s'était sauvé par la fenêtre. — Cela est croyable.

(1) Le ci-devant duc Charles de Brunswick se sauva par une fenêtre, à Osterrode, dans la forêt du Harz, lorsque le peuple irrité incendia son château et le poursuivit.

Ramorino ressemble en ce cas au ci-devant duc Charles. Des journaux firent mention que Ramorino était en relation avec le ci-devant duc, pour l'aider à reconquérir sa couronne. D'après tout ce que nous savons de Ramorino, cette alliance n'est pas invraisemblable.

(*L'Auteur.*)

Digitized by Google

Le général Bontemps (1) déclara plus tard dans les feuilles publiques: « qu'il avait offert au général Ramorino un asile au nom du gouvernement, à son retour de la Savoie. »

Cette offre, faite de la part d'un allié de Charles-Albert, est très-généreuse. Il ne faut pas s'étonner si le corps de ce général ne reçut, non-seulement point d'asile, mais qu'il fut encore maltraité. Nous avons approfondi les relations qui lient Ramorino à tous les gouvernemens.

Concernant la justification publiée par Ramorino, je ne prends pas la peine d'en faire l'analyse. Qu'il écrive ou fasse écrire dix volumes, *il ne pourra jamais se justifier*. Les *faits* sont des témoins plus puissans que les *paroles*. S'il veut se justifier, qu'il apprenne que la vindicte publique ne se laisse point corrompre par des brochures. Elle jugera Ramorino, ses antécédens et toute sa vie. L'*avenir lèvera le voile qui couvre le présent*.

Q'on me permette seulement de m'arrêter à quelques passages de sa brochure, qui le caractérisent.

Il cherche à justifier son inaction en faisant au comité exécutif le reproche, « de n'avoir pas procuré onze tambours; qu'il n'y en avait qu'un seul sans baguettes, etc. »

Voulait-il annoncer l'*attaque* de Saint-Julien avec *onze* tambours? Voulait-il réveiller les peuples par onze tambours au lieu de ses hauts-faits d'armes?

Le général Ramorino paraît renier ses connaissances militaires; il paraît ignorer qu'il ne faut pas onze tam-

(1) Le général Bontemps est commandant militaire de la république de Genève, une et indivisible. L'auteur qui s'inquiète peu des titres, ignore si M. Bontemps est général ou colonel.

Digitized by Google

bours pour marcher à l'attaque pendant la nuit et pour commencer une révolution.

Il se plaint de n'avoir trouvé qu'un seul individu capable de battre la caisse.

Ce seul individu aurait suffi, si Ramorino avait *voulu* commander l'attaque, *une seule fois.* — On aurait trouvé des tambours en suffisance comme des baguettes, lorsque nous en eûmes besoin à Annemasse. Notre seul tambour aurait suffi, dis-je, pour conduire notre légion jusqu'à . . . . . où quatre cents Savoyards et jusqu'à . . . . . où huit cents autres braves, remplis de l'amour de la patrie et de la liberté, attendaient le héros de Wawer et d'Iganie.

Le pauvre tambour aurait conduit notre légion par-dessus les cadavres ennemis, même lorsqu'elle eût été réduite à cinq hommes. Ramorino aurait dû nous fournir l'occasion de faire preuve des sentimens qui nous animaient.

Grand Dieu! s'imagine-t-il qu'il est si difficile de battre la caisse et qu'un tambour était indispensable pour sauver *son* pays. Craignait-il de ne pas trouver quelques musiciens, capables de remuer les baguettes, parmi un corps de deux cent quatre-vingts à trois cents cinquante hommes?

Ramorino pense « qu'on ne pouvait point faire l'appel sans baguettes. » C'est singulier. Son état-major voulait-il se servir de baguettes, y ajuster des plumes mécaniques pour former les listes nominales de nos détachemens?—D'après les règlemens militaires, on en avait autant besoin que de mots d'ordre et de ralliement.

Mais pourquoi l'état-major se serait-il donné la peine

Digitized by Google

de confectionner ces contrôles, puisque la *dissolution* de notre corps était *arrêté avant* de le *former*?

Où voulait-il faire battre l'appel, le général Ramorino? — Peut-être devant St.-Julien, où nous obliquâmes à gauche, pour aller à Bossey; où le général *chercha du repos* sur le *cimetière*, au lieu de *chercher sa gloire* sur le *champ de bataille*?

Pourquoi ne fit-il pas faire l'appel, le matin, à Annemasse, où notre tambour s'émancipa tellement, que Constant Z. — en riant, le menaça de le punir de 3 jours d'arrêts, s'il ne cessait?

Nous craignons d'ennuyer nos lecteurs en relatant de telles fadaises.

Malheur au général en chef d'une légion de martyrs qui, après avoir retardé l'expédition pendant trois mois, veut justifier sa coupable inaction en alléguant le besoin de deux baguettes de tambour!! (1).

Le général Ramorino regrette de ne point avoir trouvé d'uniformes (2). Il paraît attacher un grand prix à ces

(1) Les plaintes de Ramorino deviennent ridicules. Il dit que la paille manquait au dernier bivouac, puisqu'un rebelle osa se reposer à l'endroit destiné à M. le général. — Quelle audace de la part du rebelle! Le pauvre général Ramorino! Il était entré en Savoie pour y dormir paisiblement, comme il avait déjà commencé à Bossey; et les grossiers révolutionnaires voulaient attaquer l'ennemi.

J'avais entendu parler de cette scène de bivouac avant de la lire. Un Allemand s'était jeté sur la paille destinée au général. Il s'endormit. On le réveilla en le touchant avec le pied et en lui disant de se lever. L'Allemand ne voulut pas. « Je suis le général Ramorino, » lui dit-on. — « Nous sommes « donc républicains! » répondit l'Allemand qui resta couché tranquillement.

(*L'Auteur.*)

(2) Ramorino se plaint, dans sa première lettre justificative (Voy. l'*Europe centrale*), que nous étions habillés en bourgeois, puisque les uniformes avaient été confisqués.

Digitized by Google

sortes de bagatelles, comme à son beau costume de lieutenant-général. Les sentimens qui animaient notre légion, l'esprit qui la guidait vers le grand but, équivalaient bien les broderies et les épaulettes.

Nos ennemis n'ignoraient pas que ces sentimens, cet esprit eussent été capables d'ébranler les trônes de l'Europe, de faire la guerre au lâche despotisme; de réveiller les peuples languissant dans l'esclavage. Aussi employa-t-on tous les moyens, toutes les machinations pour anéantir notre expédition.

Ramorino taxe chaque accusation de « *calomnie* » et ceux qui l'accusent de « *calomniateurs* ». — C'est une excellente méthode de sauver son honneur superficiellement. Nous nous permettons donc la petite question : Où et comment vit-il actuellement, M. le général Ramorino? — Avec quelles personnes est-il en rapport? — Est-il honoré des amis, des défenseurs des droits des peuples, dans le pays qu'il habite secrètement? — Est-il *pourchassé* comme nous, dans cette retraite, par les suppôts de la sainte-alliance, et *aimé* de ceux qui partagent nos opinions? — Ou vit-il dans sa retraite sous l'égide de la haute police, qu'il servit si bien; ne craint-il pas de se montrer aux honnêtes gens?

Ces questions ne resteront pas sans réponses. — La sainte-alliance a trouvé les moyens de détruire notre expédition; mais elle n'en a pas encore pour supprimer la vérité!

Nos ennemis ont provisoirement atteint leur but. Les organes de la légitimité et de la quasi-légitimité veulent persuader l'univers : « que l'issue de notre expédition en Savoie a prouvé l'anéantissement de l'esprit révolutionnaire en Europe. »

Digitized by Google

Si cette assertion était vraie, nous en féliciterions l'économie politique, parce que tous les gouvernemens épargneraient des millions qu'ils emploient pour faire agir leur police secrète. Tous les exilés, tous les proscrits pourraient vivre tranquillement dans les pays, dont les habitans leur témoignent de la sympathie et leur offrent l'hospitalité.

Si notre malheureuse expédition a prouvé l'anéantissement de l'esprit révolutionnaire en Europe, on agit avec beaucoup d'inconséquence en craignant que nous ne le réveillions, en nous pourchassant, en nous tourmentant pour ce motif; en voulant nous expulser de l'Europe par mille bassesses, au lieu de nous laisser jouir de l'hospitalité qu'on nous offre!

Si cet *esprit de résurrection* n'existe plus, pourquoi les despotes pusillanimes appréhendent-ils que nous ne le réveillions?

La *doctrine* de la légitimité est le *mensonge;* le *système* de la légitimité repose sur des *mensonges;* les *organes* de la légitimité sont les organes du *mensonge*, de la *contradiction*, de l'*égoïsme*.

Le mensonge triomphera! mais, un jour ou un autre, le glaive de la vérité l'abattra; nulle puissance humaine ne saurait lui résister.

Des signes dangereux obscurcissent l'horizon de l'avenir! Qui sait ce que cet avenir produira?

Si la légitimité était sûre de son fait, si elle était persuadée, que l'esprit de résurrection des peuples de l'Europe fût anéanti, pourquoi nous poursuivrait-elle à cause de notre croyance?

Nous avons été trompés par des *hommes*, trahis et vendus par des *hommes!* Cependant, notre croyance

Digitized by Google

en l'*humanité* ne nous a pas abandonnés. Nous espérons en l'*esprit pur de la lumière*, dont le souffle de la raison nous anime.

Nous savons que nous sommes des *hommes*. Sur cette certitude repose le droit de *soutenir* notre *dignité* d'homme! C'est rébellion (1) aux yeux de la légitimité mensongère, de soutenir ces *droits sacrés*. — Nous sommes des *rebelles*.

En voyant notre *confiance profanée*, la *cause* des peuples *trahie*, nous avons été frappés d'un grand malheur.

Mais, celui qui se laisserait abattre par ce malheur, celui qui dévierait de la voie de la *rébellion* contre le *mensonge*, de la *révolte* contre la *tyrannie*, — celui-là, dis-je, n'aurait jamais été *pénétré* de sa *dignité* d'*homme*, n'aurait jamais *connu* ses *droits sacrés!*

Car, celui qui a connu ses droits d'homme, *les soutiendra* dans les *périls* et dans l'*adversité*; il les *soutiendra* en *combattant*, entouré de *trahison* et de *cachots* comme *vainqueur* et comme *vaincu*; il *soutiendra* ses droits comme *homme* en *face* de l'*ennemi*, *immuable*, jusqu'à la *mort*!

Que nos ennemis triomphent autour de l'échafaud de nos frères! nous aussi, nous ne *dévierons* point de *notre*

(1) On appelle rébellion : s'opposer à la force; révolte signifie : l'emploi de la force et du courage; se tenir droit et marcher en avant.

(SEUME.) (2)

(2) Seume, auteur allemand, et connu par ses principes républicains, a écrit *la Promenade à Syracuse*. — Ses aphorismes sont des perles de grand prix. — Il mourut en 1810.

(*Le Prolétaire.*)

Digitized by Google

foi en la *vérité*, de notre *amour* de l'*humanité*, de la *conviction* de *notre dignité humaine*.

Nous n'avons *vécu* que pour le *salut* du genre humain; nous avons sacrifié pour l'*humanité souffrante*, — les biens et les *plaisirs* de ce monde! Nous ne *reculerons* pas devant la *voie* que nous nous sommes *tracée*! nous *scellerons* notre *œuvre* de *notre sang*, de notre *mort*! Nous saurons *mourir* pour le *bonheur* de l'*humanité*, — l'*épée* à la *main*, ou *sur l'échafaud*!!

AMEN.

Le 15 avril 1834.

Digitized by Google



POST-SCRIPTUM.

J'ai tâché de remplir mon devoir comme contemporain, comme auteur. Je le fis, dès que je fus revenu à moi après de longues souffrances, endurées à la suite de la terrible catastrophe que je viens de décrire. Cependant, je ne me trouvais pas dans ce calme qu'exige un ouvrage littéraire.

J'ai tracé ces pages avec un cœur navré de douleur. C'est une époque de *la passion de l'esprit du siècle, publiée par un apôtre désolé, qui l'a vu trahir et vendre par Judas Iscariot, en costume de général; qui l'a vu juger par les souverains sacrificateurs et les serviteurs de la sainte-alliance; qui l'a vu flageller et crucifier par les gouvernemens juifs des cantons de Genève et de Vaud; qui l'a vu ressuciter du tombeau dans le jardin de l'amour fraternel, vivant en nous et exerçant son influence sur nous, parlant et rendant témoignage dans toutes les langues, comme auparavant, comme aujourd'hui et comme toujours, comme l'esprit* de la LIBERTÉ, de l'ÉGALITÉ, de l'HUMANITÉ.

Digitized by Google

Je n'ai relaté que des faits, sans m'adonner à des considérations, à des préceptes. J'ai voulu contribuer à l'histoire de notre époque; parler devant l'univers de l'esprit et du but de la jeune Italie, comme christianisme ou déisme de la liberté.

C'est et ce sera toujours la tâche que Mazzini s'est imposée. Sa grande ame a conçu et publié cette idée divine.

J'aurais pu ajouter beaucoup du fond de mon cœur, comme homme dans une période du siècle, qui porte l'empreinte de la *honte*, de la *lâcheté*, du *déshonneur* et de l'*esclavage*!

Mes sentimens ne sauraient être exprimés, ni avec la plume, ni avec des larmes : mais avec l'épée et le sang.

Aussi, ai-je réprimé mes sentimens d'homme, dans ce siècle déshonoré; je les conserve pour un meilleur avenir.

J'ai déjà parlé de ma position actuelle qui entrave toute correspondance.

Mon manuscrit était terminé, lorsque Mazzini connut mon entreprise. Je reçus trop tard son offre amicale, de me communiquer tous les détails concernant notre expédition. Ce n'est ni sa faute, ni la mienne.

Pour utiliser les renseignemens de Mazzini, il aurait fallu changer le plan de mon ouvrage; ce qui devenait impossible, puisque je l'avais déjà livré à l'impression.

Je pouvais encore moins intercaler les détails qu'il m'offrait, sans nuire à l'originalité ou à la particularité de mon ouvrage.

Je désire que mes lecteurs y reconnaissent mon zèle, ma bonne volonté, et qu'ils en excusent les défauts.

Que ceux de mes camarades, qui trouveront mon ou-

Digitized by Google

vrage incomplet y suppléent. Personne ne voudra contester la vérité et l'exactitude de mes assertions.

Lorsque j'écrivais l'introduction, ma position ne me permettait pas de me nommer. Cependant, je me suis fait connaître comme auteur des *Mémoires sur la Pologne* (1). Tout cela ne contente pas mes sentimens d'honneur.

Le but pour lequel je cachai mon nom est atteint; mon ouvrage est traduit et imprimé. Je signe donc avec la conviction d'un homme qui ne connaît point le danger,

HARRO HARRING.

Le 27 juillet 1834.

(1) Les *Mémoires sur la Pologne* portent le nom de l'auteur. Ils ont été traduits en allemand, en anglais, en suédois et en danois. La traduction française a été confiée à M. Stoeber; elle a paru en 1833 chez M. Schuler, libraire à Strasbourg. (*Le Prolétaire.*)

Minuit sonne! c'est le 27 juillet! — O France! ô ma patrie! ô martyrs de la liberté!!!

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Ils sont partis!........... par un jeune Suisse. Tel est le titre d'une petite brochure que je viens de recevoir au moment où l'on imprime la dernière feuille de mes Mémoires.

Ravi de son contenu, je joins cette épître à mes Mémoires. Elle forme une partie des actes des apôtres de notre époque; elle dépeint le sort de notre légion européenne en Suisse, et peut être envisagée comme la suite de mes Mémoires.

L'auteur m'est inconnu, cependant je présume son nom.

Digitized by Google

Je mets à la disposition de l'auteur ou de l'éditeur quarante-huit exemplaires de mon ouvrage, pour solder la valeur de mille du sien, que j'ai fait imprimer sur ma responsabilité. Je suis persuadé qu'aucun procès ne me sera intenté pour ce motif (1). L'esprit de l'épître n'admet point l'idée d'une spéculation quelconque. C'est l'esprit de la *liberté*, de l'*égalité* et de l'*humanité*.

Je salue très-cordialement l'auteur inconnu, et le remercie d'un envoi qui a enrichi mon ouvrage, sans faire de frais à mes lecteurs,

HARRO.

(1) Le prix de cette brochure est fixé à un batz; sept batz font un franc. Or, quarante-huit exemplaires des Mémoires à trois francs, équivalent la somme de mille batz.

Digitized by Google

ILS SONT PARTIS...

> Que Dieu guide les pauvres exilés.
> LA MENNAIS.

PAR

Un jeune Suisse.

Digitized by Google

Liberté, égalité, humanité.

Digitized by Google

. . . . Ils étaient deux cents, et rien qu'à les voir réunis la vieille Europe s'était sentie malade de frayeur et de haine, et elle avait endossé sa gothique armure de notes et de protocoles pour leur livrer un combat à outrance, et elle avait lancé contr'eux toute sa meute d'agens, diplomates, vieux limiers de police, suppôts d'aristocratie, préfets, gendarmes, espions déguisés, décorés, patentés. D'un bout de l'Europe à l'autre, tous ces êtres à double face, et sans cœur, que Dieu a jetés au milieu de nous pour nous éprouver, avaient clignoté de l'œil, s'étaient reconnus, pressé la main sur le seuil des ambassades, et donné le mot d'ordre : *la chasse aux proscrits*, — et la chasse aux proscrits avait commencé.

C'était une question décisive pour les vieux rois que cette battue de proscrits; une question de vie ou de mort, le *to be or not to be* du rêveur Hamlet. Les deux cents les poursuivaient dans la veille comme un spectre, comme une idée fixe. Ils leur apparaissaient en rêve dans leur sommeil, comme un principe incarné qui s'agrandissait, s'agrandissait jusqu'à leur intercepter l'air et la lumière du ciel, puis il s'asseyait, cauchemar horrible, sur


Digitized by Google

leur poitrine creusée : il posait son doigt sur leur cœur sans mouvement, les regardait terne, et riait d'un rire infernal. Quand ils se réveillaient, ils se sentaient baignés d'une sueur froide, et une voix leur tintait à l'oreille: *je suis le principe d'action, j'ai serré par ces proscrits l'alliance des peuples : demain ou après demain vous mourrez par son étreinte, malheur à vous*! et autres choses pareilles. C'était à en mourir de peur. Et les rois ouvraient de grands yeux, appelaient leurs premiers ministres, et leur disaient : sauvez-nous, car nous avons peur : chassez les proscrits, car ils portent en eux, dans leurs jeunes têtes inclinées, et pensives, sous leur manteau d'exil, les germes d'un avenir, qui nous écrasera tous, nous, et vous, — et les premiers ministres se courbaient jusqu'à terre, et disaient aux maîtres effrayés : tranquillisez-vous, nous vous sauverons, nous chasserons les proscrits. Puis, ils appelaient leurs commis, scribes, et gens de bureau, et leur disaient : Deux cents proscrits troublent le sommeil de nos doux et très-puissans maîtres : voyez, et rédigez des notes. Et les commis, les hommes de bureau, qui, plus habitués au contact du monde, entrevoyaient la nature des choses, hochaient la tête, et pensaient : à quoi nous servira de chasser ces proscrits? Demain, après demain il en viendra d'autres ; car tant que le couteau du bourreau sera levé sur les têtes qui regardent au Ciel pour y lire la pensée immortelle, tant que le souffle du despotisme planera pour éteindre tout battement au cœur des peuples, il y aura des proscrits, et parmi ces proscrits des apôtres pour enflammer, des hommes forts, pour agir, puis des vœux secrets pour les appeler, et des occasions pour une levée de boucliers. Et à quoi nous servira de saisir ces proscrits, et de les trai-

Digitized by Google

ner jusqu'à la grande île, ou au-delà? Ils partiront, mais les germes d'avenir, que nos maîtres redoutent, ne partiront point avec eux ; car, ils secoueront leur manteau, et les sèmeront sur le sol, qu'ils seront forcés de quitter, et tout le long de leur route. — Ainsi pensaient les commis, scribes et hommes de bureau : puis ils taillaient leurs plumes, et rédigeaient des notes.

Ce fut un beau temps pour les dupes, et les faiseurs de journaux. Pendant quatre mois, des notes fondirent sur la pauvre Suisse, comme les sauterelles, comme la grêle, comme les mouches sur un cadavre. C'était un concert de petites voix traînantes, flûtées, nasillardes, puis de grosses voix enrouées, brusques, et menaçantes à faire peur aux enfans, qui allaient, revenaient, se croisaient, se heurtaient dans les airs pour s'abattre sur nos montagnes. Et chaque jour, la *vieille Suisse* sous la forme d'un gros, et gras Conseiller, mettait en s'éveillant son nez à la fenêtre, et s'écriait, comme la captive des Mille et une Nuits, d'un Canton à l'autre : *Conseiller, mon frère, ne vois-tu rien venir? oui*, répondait-on, *je vois venir une note*. Puis c'était à recommencer. Il en venait du Kremlin, il en venait de Naples, il en venait des quatre points cardinaux. On remarquait, comme une singularité le silence du Saint-Père, du vieux Saint-Père, qui avait maudit la Pologne, et donné sa bénédiction aux Cosaques. Et toutes s'acharnaient sur les deux cents, toutes répétaient avec fureur le refrain : *chassez les proscrits !* Il y en eut une qui osa demander la proscription pour les enfans du pays. Aussi celle-là venait de Saint-Pétersbourg. Les dents claquaient de peur aux grands conseillers. La *Jeune Suisse* se cachait la tête dans les mains, et pleurait de honte.

Digitized by Google

Pourtant, on affectait de les mépriser ces proscrits dont on demandait l'éloignement à grands cris. C'étaient disait-on, des enfans, des échappés de collége, têtes sans véritable puissance, ames sans énergie, conspirateurs avortés. C'était une entreprise insensée que la leur; ils s'étaient bercés d'illusions jusqu'au bout, ils s'étaient énivrés à la coupe dorée des beaux rêves et de l'enthousiasme; et maintenant c'était la coupe amère des expiations, qu'ils devaient vider, vider jusqu'à la lie, vider jusqu'à ce que le désespoir se fût creusé un nid dans leur ame, comme le vautour dans le roc. C'était simple rétribution, c'était justice royale.

Désespoir! oh, non. Ne savaient-ils pas ceux qui parlaient ainsi, que le désespoir c'est le courage des méchans, et qu'il aurait pu ronger jusqu'à la dernière fibre de leurs corps usés, s'établir en roi dans leurs cœurs flétris sans qu'il lui fût donné de violer le sanctuaire de l'ame d'un seul martyr?

Oui; c'étaient des enfans, quoique le malheur eût sillonné de rides leur front ouvert et loyal, quoiqu'il n'y eût plus pour eux ni caresses de mère, ni joie pure et touchante du foyer domestique: des enfans d'un nouveau monde, des enfans d'une foi nouvelle, et l'Ange de l'exil leur avait murmuré tout bas, je ne sais quelle douce et sainte parole d'amour, de fraternité universelle, de religion des ames, d'avenir radieux et puissant qui les avait grandis de cent coudées au-dessus des hommes de leur siècle et de leur pays; car il les avait trouvés purs et désintéressés comme la jeunesse, prêts à se dévouer comme l'enthousiasme. Il avait touché leur paupière du bout de son aile et ils avaient entrevu, eux enfans, des choses inconnues au vieil âge, un nouveau verbe s'agitant sous la

Digitized by Google

croûte féodale de la vieille Europe, un monde nouveau attendant ce verbe pour éclore, et les nations rajeunies, et des races long-temps divisées se tenant par la main, contentes et joyeuses comme des sœurs à la danse, et des anges de liberté, d'égalité, d'humanité agitant leurs blanches ailes au-dessus. Et leur ame s'était épanouie, jeune et fraîche, à ce beau spectacle, et elle s'était tournée vers son ange, et lui avait demandé : Que faut-il faire? et l'ange s'était penché vers l'ame et lui avait dit : Il faut me suivre : je vous conduirai toutes à travers les peuples endormis, et vous leur prêcherez ma parole par l'exemple; je mettrai en vous les souffrances de tout un monde, je vous donnerai des larmes et des mots d'encouragement pour tous ceux qui gémissent, et se tordent sous le poids de leurs chaînes sur cette terre en travail; et pas une main parmi tous ces êtres qui souffrent, n'essuiera les larmes que vous répandrez, et peu de cœurs parmi tous ces cœurs d'opprimés répondront à votre appel : vous serez repoussés par l'indifférence; et poursuivis par la calomnie, car vous n'avez pas de récompense à espérer sur la terre, mais je vous en garderai une pour vos tombeaux. Alors ils s'étaient mis en route à travers les peuples, et partout où ils avaient rencontré un de leurs frères, ils lui avaient dit : viens avec nous : et partout ils prêchaient la sainte parole, partout où un frémissement de peuple opprimé et courageux s'était fait jour jusqu'à leur oreille, ils étaient accourus, partout où une plainte de peuple opprimé et avili, venait blesser leur cœur, ils lui disaient : lève-toi, et connais ta puissance. Bien souvent, comme l'Ange le leur avait dit : l'indifférence et la calomnie les accueillaient sur leur route : bien souvent ils demandaient le pain fraternel, et

Digitized by Google

ou leur jetait de la boue. Mais il restait toujours quelque trace de leur pélerinage, et ceux là même qui les avaient repoussés s'étonnaient de sentir en eux, après leur passage, je ne sais quel changement.

Et les rois aussi avaient entrevu tout cela, car l'esprit du mal entrevoit aussi l'avenir; seulement il est condamné à lutter contre lui. Et tous les oppresseurs haïssaient les proscrits, parce qu'ils les redoutaient et se surprenaient à trembler devant eux. C'était alors qu'ils se fatiguaient à élever des barrières autour d'eux. C'était alors qu'ils appelaient leurs ministres pour les charger d'inventer de nouvelles persécutions. Et tandis que la diplomatie affectait de sourire, en grimaçant comme si les proscrits ne pouvaient lui inspirer que du mépris, l'Italie se bordait de gibets pour les repousser, l'Allemagne regardait avec terreur du côté de la Forêt Noire pour voir si quelqu'un d'entr'eux ne s'y glissait pas inaperçu, l'Autrichien s'installait à Francfort où les sentinelles reçoivent sur leurs baïonnettes des corps d'étudians, qui cherchent à s'évader : et la France, la France des doctrinaires et des électeurs à hauts revenus n'en voulait pas non plus, mais, puissance forte et sans crainte, elle consentait à leur livrer le passage, elle consentait à leur ouvrir sur son territoire un *pont des Soupirs*, comme celui de Venise, pour les pousser à une mort de misère et d'angoisse sur une terre sans ressources. Elle poussait même la libéralité jusqu'à leur accorder des secours de route, seulement elle en déduisait la solde des gendarmes qui les traînaient à la queue des chevaux, les frais du foin pour les chevaux, peut-être même la valeur de la chaîne qu'elle mettait au cou de ces nobles privilégiés du malheur.

Digitized by Google

Et maintenant, ils sont partis! — Les derniers d'entr'eux, jeunes Allemands, coupables d'avoir imprimé quelques mots énergiques à leurs compatriotes, ont été remis, il y a peu de jours par Berne, dans les mains des gendarmes français à Béfort pour être poussés sur Calais. Ils sont partis, en jetant un long regard de reproche et d'adieu à ce pays, qui s'était solennellement engagé, à la face de l'Europe, à leur donner asile et hospitalité, et qui à la face de l'Europe a brisé ses engagemens; à ces montagnes, que Dieu a faites pour être la maison de la liberté, et que la peur et *les mauvais conseils* voudraient abaisser pour en faire un marche-pied à la tyrannie; — à tous ces hommes qui les avaient applaudis, fêtés, portés en triomphe au jour de l'espérance, et dont pas un ne s'est trouvé sur leur chemin au jour des revers pour leur tendre une main de frère. Ils avaient senti, souffert, pleuré pour tous, — et tout le monde, même la Suisse, les a désertés à l'heure de la crise. Ils avaient voulu combattre pour la Liberté, non pour celle de leur pays seulement, mais pour la Liberté telle qu'elle est en principe, telle que Dieu l'a gravée dans les cœurs bons, les droits de tous, l'air de tous, la lumière de tous, — et des républiques ont fermé leurs portes devant eux, et des républicains leur ont dit : vous voyez, il nous faut céder à la nécessité; et une voix mâle ne s'est pas levée du milieu des élus du pays pour dire aux écrivailleurs de notes : « Non, nous ne vous obéirons pas. Non, nous ne » les chasserons pas. Dieu nous les a donnés ces malheureux proscrits, il nous a donné nos montagnes pour » qu'à leur ombre les enfans du malheur, les pélerins de » la liberté pussent abriter leurs têtes sacrées, nous les » garderons, nous les défendrons envers et contre tous,

Digitized by Google

» et quand vous voudrez nous les arracher par les ar-
» mes, Dieu, nos montagnes et nos armes nous défen-
» dront. »

C'eût été un beau langage, un langage de vrai Suisse, le seul qui convienne à un peuple jaloux de sa liberté, que ce langage sortant de la bouche de nos représentans et retentissant au sein de l'Europe étonnée! C'eût été un beau jour, un de ces jours qui bâtissent l'avenir des nations que celui dans lequel on aurait entendu gronder à travers nos rochers un cri de peuple, un cri généreux : *Confédérés! à vos défilés! veillez à l'indépendance menacée de la patrie commune!* Et si, pour toute réponse aux ukases des rois, ce cri s'était fait entendre, croyez-vous que la Suisse aurait été attaquée? Croyez-vous que le canon aurait remplacé les notes? Croyez-vous qu'ils auraient osé jeter, eux les premiers, au sein du volcan européen qui doit éclairer leur ruine, le brandon de la guerre? Non! votre parole aurait bien vîte abaissé leur orgueil de parade; vous auriez vu ce brouillard de notes s'évanouir comme bruit et fumée, et ces hommes qui ont mis pendant quatre mois l'Europe diplomatique en émoi pour deux cents proscrits, se seraient reculés avec effroi devant la déclaration fière et intrépide d'un peuple qui se souvient encore de Sempach et de Morgarten.

Car pourquoi, l'oubliez-vous, hommes faibles et indécis, que la révolution a créés et qui reniez votre mère;— n'ont-ils pas reculé ces rois étrangers qui menacent aujourd'hui seulement parce que vous voulez bien avoir peur? n'ont-ils pas reculé devant la guerre en 1831? N'ont-ils pas rugi d'une rage impuissante, en voyant l'élément démocratique, le principe populaire envahir une à une nos institutions cantonales? Ah! c'est qu'alors une

Digitized by Google

dignité ferme et froide présidait à toutes vos démarches, aujourd'hui incertaines et rampantes; — c'est qu'alors vous vous tourniez avec foi vers ce peuple dont vous laissez aujourd'hui traîner le drapeau dans la boue; — et l'armée était là; — et les contingens fédéraux marchaient avec joie aux frontières menacées par l'Autriche; — et des voix énergiques leurs criaient : *Vous défendrez l'héritage de vos ancêtres!* Ils reculèrent alors ces rois si terribles : montrez-vous seulement, ils reculeront encore. Car, entre le premier coup de canon des rois et le dernier d'un peuple dans une guerre d'indépendance, savent-ils combien il y aura de trônes brisés, de peuples insurgés, d'armées mercenaires englouties dans la levée en masse des enfans de la liberté européenne? Oui, levée en masse, car l'Europe est mûre; car partout le sol est sillonné d'élémens qui n'attendent qu'une secousse pour s'ébranler; car vous tenez dans vos mains les deux bouts du levier révolutionnaire, l'Italie et l'Allemagne; et savez-vous, hommes de calcul et de peur, si la première goutte de sang versé n'aura pas comblé la mesure? Savez-vous si cette guerre que vous craignez tant d'allumer, ne sera pas la guerre sainte de l'émancipation universelle? Aujourd'hui, plus que jamais, les destinées suisses sont les destinées européennes. Votre drapeau républicain c'est le drapeau de l'Europe à venir. Déployez-le, si on vous y force : bien des nations opprimées viendront s'y ranger. Qu'il flotte aux Alpes, qu'il flotte sur les bords du Rhin. Marchez au nom de la liberté. Marchez au nom de Dieu et des Peuples. Dieu et les Peuples vous sauveront.

Il n'en a pas été ainsi; Metternich a pu se frotter les mains de plaisir, en voyant ces fiers républicains courber

Digitized by Google

la tête devant un orage de notes, et chasser sans délai tous ceux dont ses affidés couchaient au hasard les noms sur les listes. Nous avons aussi pris part à la *chasse aux proscrits*. Nous avons, ô honte! compté dans la meute dont les rois étaient les piqueurs. Oui nous avons, et il faut le dire maintenant que le sacrifice est consommé, pour que l'histoire en fasse honte un jour à ces années de torpeur, d'égoïsme, d'indifférence coupable et pour que les peuples apprennent jusqu'où peut mener l'esprit de peur et de concession; — nous avons aussi joué un rôle dans ce spectacle ignoble et déshonorant pour le siècle, que des gouvernemens sans pudeur et sans frein ont voulu, dans leurs derniers jours, donner à l'Europe. Nous avons violé les droits du malheur. Nous avons chassé ceux qui embrassaient, en les invoquant, nos foyers. Nous avons brisé, comme si rien n'était, le lien sacré qui unit l'homme à Dieu, le lien de la pitié. Et cela, par peur; — cela, parce qu'on nous a grondés comme des enfans mutins, parce qu'on nous a menacés du fouet de la tyrannie, parce que, de loin, on nous a montré la guerre. La guerre! ah! mieux cent fois valait-elle qu'une tache au front du pays, mieux cent fois que cette zône transversale, couchée par vos concessions, hommes peureux et imprévoyans, sur le drapeau de Winkelried et de Tell; car le sang versé pour la bonne cause féconde une semence de bonheur et de gloire aux peuples qui n'ont pas hésité à le répandre; mais une tache au front des nations, comme la tache de sang aux blanches mains de la femme de Macbeth, ne s'efface pas de sitôt, et il vous faudra de longs sacrifices, de longues années de lutte pour réhabiliter la conscience de votre peuple et détruire les consé-

Digitized by Google

quences de l'état d'apathie et de profond découragement que votre servilisme a inoculé à la nation.

O jeunes Suisses, mes frères! espoir du pays! que le découragement ne vous atteigne pas, vous, qui n'avez pas fiancé votre ame vierge aux étreintes impures du squelette diplomatique; et si le viel âge n'a pas pû garder dans ses veines une seule goutte de sang suisse pour le répandre au besoin sur l'autel de la Patrie, s'il s'obstine en rampant dans la boue monarchique, à souiller de déshonneur et de honte ces cheveux blancs que la nation regardait avec amour et vénération, à vous l'œuvre, car l'œuvre est sainte et il ne faut pas que l'œuvre périsse, parce que les hommes auxquels vous l'avez confiée s'endorment sur le travail. Nous sommes tous travailleurs, et malheur à celui qui, aux jours du péril commun, ne vient pas réclamer dans les rangs nationaux, sa part de labeur que d'autres n'ont pas su accomplir pour lui! Lorsque les dépositaires des grands intérêts de la nation ne savent pas garder intact ce précieux dépôt, la nation se lève, d'abord, pour avertir ses mandataires que la route sur laquelle on l'engage est fausse, et qu'elle n'en veut pas. — Puis, s'ils ne l'écoutent pas, elle s'élance elle-même en avant, en foulant aux pieds les hommes qui veulent la condamner à rétrograder, elle, à qui Dieu a dit, tu marcheras! Levez-vous donc, mes compatriotes: et que la grande voix du pays se fasse entendre, pour avertir ses mendataires qu'ils doivent marcher droit et ferme et qu'il est là pour les soutenir. Qu'un seul cri domine les adresses, les discours patriotiques, les protestations, la presse : plus de concessions, plus de transactions dictées par la peur! que cette inconcevable députation au roi Charles-Albert, acte de soumission qu'on voudrait pouvoir

Digitized by Google

dérober par le silence à la connaissance des contemporains, soit au moins le dernier de ces actes qu'une politique ignoble et tortueuse a imposés à la Suisse républicaine! assez de honte! assez d'humiliations devant les puissances, qui regardent, d'un œil haineux, notre sainte liberté! Relevons la tête et montrons-nous dignes de notre indépendance, nos pères nous l'ont conquise contre l'Autriche, ils nous l'ont défendue contre l'Autriche et l'Europe! enfans de Tell! Vaudrons-nous moins que nos pères? relevons-nous! la pente sur laquelle nous nous sommes malheureusement placés est glissante : au fond est l'abîme, — de frayeur en frayeur, de concession en concession, voulez-vous rouler jusque là! voulez-vous que la domination étrangère, pèse de nouveau sur vos têtes courbées, et que de nouveaux Gesler, viennent encore vous imposer, comme à des serfs, pour loi suprême les caprices d'un empereur? Relevons-nous, vous dis-je, car tandis que nous dormons sur le bord du précipice, d'autres veillent; — car déjà l'aristocratie soulève lentement sa tête hideuse, et sa torche brillera au-dessus de vos têtes, tandis que vous roulerez dans l'abîme, — car, l'étranger se rapproche à pas de loup de notre frontière, en guettant le moment favorable pour la franchir, puis, lorsque divisés, affaiblis, démoralisés par les concessions, nous aurons perdu courage, force et conscience, ils tomberont sur nous, comme la hyène sur le cadavre, et les rois qui aujourd'hui salissent de boue le drapeau national, tremperont comme Catherine leur doigt dans l'encre, et traceront trois ou quatre lignes sur notre carte, en disant : *ceci est à moi, — ceci est à vous.* — Alors nous lèverons les yeux au ciel : alors nous appellerons les peuples à notre aide : alors nous crierons aux proscrits :

Digitized by Google

Levez-vous et accourez! mais le ciel sera sombre et terne car la violation de l'hospitalité envers le malheur est un crime qu'on ne pardonne pas au ciel; les peuples regarderont, silencieux et immobiles, car nous avons chassé sans pitié leurs meilleurs enfans, qu'ils nous avaient envoyés pour signer l'alliance. — Et les proscrits seront sourds à notre appel, car peut-être ils seront morts de misère et d'épuisement, loin, bien loin, au-delà des mers.

. . . . Ils sont partis! que Dieu éloigne l'augure, et qu'il leur fasse paix dans le long pélerinage, que l'Europe inhospitalière leur impose encore. —Jeunes proscrits, allez et ne désespérez pas de cet avenir que vous portez dans votre sein, allez et élevez-vous à la hauteur de votre mission, souffrez encore, car la foi nouvelle dont vous êtes les apôtres a encore besoin de martyrs pour triompher, et les souffrances noblement endurées, sont le plus beau joyau de la couronne, que l'ange des destinées européennes, pose sur la tête de ses combattans. — Ils viendront les jours que vous avez entrevus, car il y a quelque chose au ciel que ne peuvent effacer ni les décrets des Conseils, ni les ordonnances, ni les ukases; comme les nuages amoncelés par l'orage ne peuvent effacer de la voûte azurée le soleil. — C'est la loi morale universelle : c'est le progrès de tous et par tous. — Et il y a quelque chose sur la terre, que tous les efforts des tyrans n'empêcheront pas de paraître au grand jour, c'est le peuple, c'est sa puissance, — c'est son avenir. — Et entendez-vous gronder quelque chose d'étrange comme un vent souterrain, comme une mer montante, au-dessous des trônes et au sein des nations opprimées. C'est sa voix, c'est le peuple qui monte, que ceux qui voudraient le faire retrograder

Digitized by Google

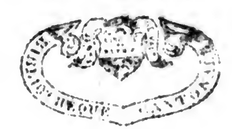
lui forgent des chaînes; qu'ils lui jettent des bandeaux sur les yeux, pour qu'il ne voie pas son chemin ; — ils n'y réussiront pas. — Les destinées s'accompliront, et, un jour, lorsqu'ils croiront l'avoir aveuglé, garotté, enseveli pour toujours, le peuple lèvera les yeux au ciel, et, Samson de l'humanité, d'un seul effort de sa main qui broie les trônes, il brisera bandeaux, chaînes et bannières, et il paraîtra.

. . . . Il paraîtra, il paraîtra! et la sainte loi de l'humanité, la sainte parole du Christ : *Aimez-vous les uns les autres*, la liberté, l'égalité, la fraternité, recevront leur accomplissement. — Les peuples se reconnaîtront et ils confondront dans un embrassement fraternel leurs souffrances passées, et leurs joies à venir.

Et alors, si quelques-uns de ces proscrits, de ces sublimes pélerins, mis au ban de l'humanité pour l'avoir trop aimée, restent encore, ils seront bénis; et si tous, un excepté, ont été étouffés par la misère et la lutte, celui qui aura survécu à eux tous, se penchera sur la pierre qui couvrira les ossemens blanchis de ses frères, et leur murmurera à travers l'herbe longue : Frères, réjouissez-vous, car l'ange a dit la vérité, et nous avons vaincu le vieux monde.

Et ce sera le dernier proscrit, car les peuples seuls régneront !!!

FIN.



Digitized by Google

ERRATA.

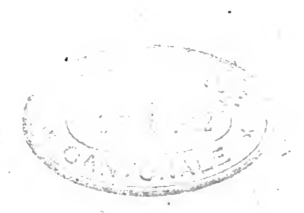
PREMIÈRE LIVRAISON.

Page 23, ligne 12, Zella, lisez : Hellas.
— 46, — 5, laissa, lisez : laissait.
— 63, — 10, lisez : Il prit autant d'argent qu'il put en obtenir du comité polonais, à proportion de la solde de général à celle de troupier.
— 63, — 15, Membre du comité, lisez : attaché au comité.
— 77, — 25, rougissions, lisez : rougissons.
— 93, — 22, du, lisez : *au*.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google





Digitized by Google



Digitized by Google